

L'Intrication

Ou

Les violons de Chirac

Jacques Sibony

14, rue de Chatillon, 75014 Paris

jacques.sibony@gmail.com

06 11 47 19 07

Partons ensemble dans deux chemins.

Partons tels que nous sommes, unis

Et séparés.

Mahmoud Darwich

Poème : Le lit de l'étrangère,

Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime,

Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme ,

Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,

Ils vous feront enfin hair la vérité.

.....

Comme eux vous fûtes pauvres, et comme eux orphelin.

(Racine, Athalie)

...There is no need to establish whose fault it was , whose blindness,it was that caused the tragedy. What we need is to find a way out of the mire.

Amos Oz,

Israel, Palestine and Peace: Essays

A Liliane

... Qu'est-ce qui a cloché, qu'est-ce qui a fait qu'une initiative prise au début du 20^e siècle par quelques pionniers conscients du piège qui allait se refermer sur les juifs d'Europe, une tentative de sauvetage mille fois justifiée par ce qui a suivi, ait abouti à un autre piège? Pourquoi n'a-t-il pas été possible d'éviter que la réparation d'une injustice ne débouche sur une autre injustice ? Aurait-il été possible de l'éviter ? Les responsables d'un tel gâchis sont-ils dans un seul camp ou dans les deux ? Ils ne trouvaient pas plus de réponse à ces questions qu'à celles qui concernaient le sort de Miral et Dov.

- 1

Les repas végétariens furent distribués en premier aussitôt que l'avion eut atteint son altitude de croisière. Dov avait faim et louchait vers le plateau déposé devant sa voisine de l'autre côté du couloir, une jeune femme brune, les yeux vert foncé et les cheveux tombant en boucles sur ses épaules. Vingt-cinq ans, vingt-sept tout au plus. Il pensa à Liz Taylor dans *Reflets dans un Œil d'Or*.

Végétarienne ... Cacher ou Halal ?

Aucun signe religieux apparent et rien dans ses vêtements ou son comportement pour lui permettre de trancher. Il cessa d'y penser lorsque son plateau fut servi. Il avala rapidement le repas et demanda à l'hôtesse si elle voulait bien le débarrasser du plateau afin qu'il puisse installer son ordinateur portable. Il entreprit de revoir le PowerPoint de la conférence qu'il avait préparée pour le symposium réunissant tout ce que New-York comptait de chercheurs en physique quantique. Il passa en revue les planches une par une en imaginant la meilleure façon de les commenter. Arrivé à la dernière il referma l'ordinateur en se promettant de réviser l'ensemble une fois encore avant l'atterrissage. Entre-temps l'éclairage avait baissé. Les autres passagers regardaient un film, lisaient ou s'étaient déjà endormis. La jeune fille aux yeux verts était plongée dans un livre dont il ne parvenait pas à lire le titre. Il prit un demi cachet de Stilnox, mit un masque avion et inclina vers l'arrière le dossier de son siège.

Lorsque qu'il rouvrit les yeux et releva son masque les hôtesses étaient en train de distribuer les plateaux du petit déjeuner et la jeune fille était encore plongée dans son livre comme si elle ne l'avait pas quitté de la nuit. Il finit son petit déjeuner et rouvrit machinalement son ordinateur. Il réalisa alors qu'il n'avait aucune envie de travailler. Il mit des écouteurs, choisit le canal qui diffusait des standards de jazz et entreprit une partie de solitaire qui l'ennuya rapidement. Il referma alors l'ordinateur, débrancha les écouteurs et se leva pour se dégourdir les jambes. Le désordre habituel des fins de vol régnait dans la cabine. Couvertures, oreillers, écouteurs et journaux froissés traînaient entre les sièges. Il parcourut le couloir pour se dégourdir les jambes tout en se livrant à sa manie des statistiques. Taux d'occupation 80 %, femmes 20 %, enfants 5 %, hommes 60 % dont 25 % portant kippas. Plus que la moyenne habituelle. « Excès de zèle des juifs américains rentrant chez eux ! » se dit Dov. La vue de deux hommes harnachés dans leurs phylactères et se balançant pour la prière du matin fit grimper son taux d'adrénaline. Il se dit que ces démonstrations publiques n'avaient pour but que de manifester la réprobation de ces ultra pour tous les mécréants constituant le reste de l'humanité. Il revint vers son siège et la vue de sa belle voisine fit retomber sa colère. Pour tuer le temps il passa mentalement en revue la série de diapos de sa présentation avec les commentaires à faire sur chacune d'elles. Il en était aux conclusions et perspectives lorsque l'avion heurta le sol. Il fut cette fois encore étonné

d'entendre les applaudissements des passagers, comme s'ils étaient agréablement surpris que l'avion ne se soit pas fracassé en touchant la piste.

En attendant de présenter son passeport à la police des frontières il vit de dos la jeune fille aux boucles frisées et aux yeux verts dans une file parallèle à la sienne. Il récupéra son passeport dûment tamponné alors qu'elle était encore au guichet à répondre aux questions du policier. Tiens ! Passeport israélien mais contrôle tatillon, elle était donc arabe israélienne.

- **2**

Avec les femmes Dov n'avait connu que des liaisons éphémères. La dernière n'avait duré que trois mois et avait prit fin d'une façon qui avait amusé ses amis mais dont lui même n'était pas fier. Ils avaient décidé de vivre ensemble et d'entamer cette vie commune en se débarrassant des objets faisant double emploi à l'occasion d'un vide-grenier dans le quartier de Liora. Lorsqu'il firent le tri Dov du prendre sur lui pour éviter les discussions mesquines mais le jour venu, au fur et à mesure qu'il voyait partir ses objets personnels il ressentit comme un piège se refermer sur lui. En même temps il découvrit une Liora âpre au gain et incapable d'empathie. Lorsqu'un passant qui s'était intéressé à ses livres proposa d'acheter un lot de plusieurs de ses livres Dov lança un prix exorbitant pour l'en dissuader et décida de garder toute sa collection, doublons ou pas. Il les remit dans les cartons qui avaient servi à les transporter. Son angoisse ne cessant de croître il finit par céder à une impulsion irrésistible et s'échappa pour revenir une heure plus tard avec un bric-à-brac d'objets en remplacement de ceux qu'il venait de vendre. Liora comprit, ne posa aucune question et se mit à ranger ses propres affaires.

- Pauv'mec ! tu finiras en vieux célibataire desséché... lâche en plus, pas capable de dire les choses en face. Tes affaires seront sur le pallier à partir de 15h, tu peux passer les prendre avant 8 heures ce soir sinon je les mets à la poubelle.

Puis il y eut Anna. Son allure distinguée la rendait encore plus excitante lorsqu'elle donnait libre cours à sa sensualité. Anna partageait avec Dov sa générosité spontanée et son ouverture aux autres. Avec elle il connut une année paisible et harmonieuse. Il avait fait sa connaissance par un ami qui lui avait suggéré de confier à cette brillante architecte la décoration du loft qu'il venait d'acheter dans un immeuble Bauhaus du boulevard Dizengoff, en plein centre de Tel Aviv. Il pensait avoir enfin trouvé l'âme sœur.

Dov était à l'aise dans le flirt mais il ne savait pas parler d'amour lorsqu'il aimait vraiment. Tout ce qu'il aurait pu dire lui semblait banal ou galvaudé. Il avait déclaré à

Anna qu'il l'aimait. C'était la première fois qu'il le disait à une femme et il pensait que c'était suffisant. Il avait bien tort.

Dov était considéré comme l'un des plus brillants et des plus prometteurs scientifiques israéliens. Ses travaux en physique quantique à l'Université de Tel Aviv étaient de plus en plus prenants. Anna aussi était absorbée par son travail. Ils avaient donc pris soins d'organiser leurs emplois du temps de façon à se ménager des soirées et des week-ends en amoureux. Au début Dov réussit à respecter les règles établies mais de plus en plus souvent il se voyait contraint d'y déroger. Anna protestait bien lorsqu'il rentrait tard plusieurs soirs de suite ou lorsqu'il annulait à la dernière minute un week-end préparé de longue date. Mais elle le faisait sans véhémence et ne semblait pas lui tenir rigueur si bien qu'il ne réalisa pas qu'elle s'éloignait de lui un peu plus à chaque fois. Au fil du temps elle s'inquiéta de moins en moins de ses retards et de ses faux bonds et les dernières semaines de leur vie commune, elle semblait même s'en accommoder volontiers. Mais cela il ne le réalisa qu'après coup. Elle le quitta sans préavis et sans faire d'éclats. Rentré tard une fois de trop, Dov trouva une lettre d'adieu posée entre l'assiette et le verre qu'elle avait laissés à son intention comme chaque fois qu'elle avait été obligée de dîner seule. Elle lui annonçait qu'elle le quittait, qu'elle ne lui en voulait pas et qu'elle lui souhaitait de trouver la femme qui accepterait sa façon de concevoir le couple. Elle le priait de ne pas tenter de la revoir.

C'est alors qu'il réalisa à quel point il tenait à elle. Pendant des semaines il se sentit perdu. Il déclinait les invitations des amis qui tentaient de le distraire. Même et ses travaux à l'université ne l'intéressaient plus. Dans l'espoir de raviver sa passion de l'expérimentation, Tawfiq, son plus proche collaborateur et les autres membres de son équipe multipliaient les propositions d'idées extravagantes et d'expériences audacieuses dont il était si friand en temps normal. La baisse d'activité du labo finit par attirer l'attention de l'administration mais Dov n'avait toujours aucune envie de reprendre le travail. Pour garnir les cahiers de laboratoire et gagner quelques jours de sursis il décida d'entrer dans le jeu des propositions de ses collègues et lança, sans grande conviction, quelques essais préliminaires censés vérifier leurs hypothèses farfelues. A sa grande surprise, les résultats ne furent pas totalement négatifs. Il analysa de plus près tous les chiffres obtenus et imagina de nouvelles expériences. Bientôt toute l'équipe se prit au jeu car les pièces du puzzle semblaient s'emboîter de mieux en mieux.

Avant d'aller plus loin il éprouva le besoin de se replonger dans l'étude théorique de l'intrication quantique et de ses développements les plus récents. Quelques jours plus tard il revint avec des propositions de solutions audacieuses à des problèmes sur lesquels plusieurs équipes de recherche butaient depuis des mois.

Lorsqu'il ne travaillait pas Dov repensait à Anna et à son échec sentimental si bien qu'il finit par passer tout son temps au laboratoire ne dormant que quelques heures par nuit sur un canapé aménagé dans son bureau. Tawfiq rentrait chez lui très tard et arrivait tôt le lendemain matin. Deux semaines à ce régime et ils furent prêts à lancer une ultime série d'essais décisifs. Il fallut alors se relayer devant les écrans d'ordinateurs 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 pendant plusieurs jours d'affiler. Dov se donnait entièrement à la tâche. Tawfiq n'avait pas les mêmes raisons de s'étourdir dans le travail mais il était heureux de voir son ami sortir peu à peu de sa morosité et de plus il croyait vraiment dans le succès de ces nouvelles pistes de recherches sur les applications pratiques de l'intrication. Vint ensuite la phase de confrontation des résultats expérimentaux avec les prévisions des modèles. Ce travail acharné leurs permit de finaliser en quelques semaines un programme qui aurait pris des mois en temps normal.

Après une telle période d'excitation Dov n'avait aucune envie d'entreprendre la dernière et la plus fastidieuse des tâches : rédiger les rapports et les articles pour les publier dans une revue scientifique. Il ne sentait pas capable non plus de se lancer sur un autre programme recherche. Pour éviter de retomber dans le vide de sa vie privée il accepta une invitation à présenter ses travaux à un symposium organisé à New York par la Société Américaine de Physique des Particules. Il ne se doutait pas que cette décision allait bouleverser tous le cours de sa vie.

- **3**

En quittant l'aéroport JFK Dov réalisa qu'il pouvait désormais penser à Anna sans sentir cette boule au creux de l'estomac. Il se dit qu'une fois débarrassé de son exposé au symposium il s'offrirait une semaine de détente à New York.

Lors de son précédent séjour il avait choisi le Chelsea Hôtel pour son passé prestigieux et sa belle architecture mélangeant la brique l'ardoises et le fer forgé. A son grand regret l'établissement mythique était fermé et l'immeuble vendu à un promoteur immobilier. Il se rabattit sur un hôtel situé dans le même quartier dont il appréciait les galeries branchées, les ateliers d'art contemporain et les marchés couverts transformés en restaurants ou en épiceries fines.

Lorsqu'il arriva dans sa chambre un voyant rouge lui annonçant un message clignotait frénétiquement. C'était Tawfiq, son assistant qui n'était pas arrivé à le joindre sur son portable et lui demandait de le rappeler d'urgence. En sortant de l'avion Dov n'avait pas pensé à rallumer son téléphone portable. Il le mit en route et écouta le message de son collaborateur : *Dov, c'est Tawfiq, écoute, je suis toujours en Israël, j'ai été bloqué à l'aéroport par la police des frontières. Ils m'ont gardé assez longtemps pour que je rate l'avion. En plus l'agent de la sécurité m'a dit que si je quittais le pays c'est*

pas sûr qu'on me laisse rentrer à cause de je ne sais plus quel règlement obscur. Bref, Je suis dégoûté. Je laisse tomber le symposium, désolé, mais de toute façon tu te débrouilleras très bien sans moi. Rappelle-moi quand tu pourras.»

Saisi d'une colère froide Dov décida de ne pas supporter cette injustice sans réagir. Il passa la journée à fulminer au téléphone contre tous les interlocuteurs qu'il parvint à joindre en Israël: police des frontières, ministère des Sciences, ministère de la Sécurité intérieure et jusqu'au président de l'université, censé être un ami, et qui jugea qu'il faisait beaucoup de bruit pour un incident, somme toute, mineur ! Cette réflexion transforma sa fureur en détermination. Au lieu de poursuivre la préparation de son exposé et de se rendre aux rendez-vous avec les journalistes scientifiques qui l'avaient sollicité il eut une longue conversation avec Tawfiq. Il consulta son avocat à Tel Aviv et prépara une annonce à faire au symposium. Avec le décalage horaire il dut travailler près de 20h sans discontinuer.

- 4

Un quart d'heure avant l'intervention de Dov la salle était pleine de même qu'une seconde salle où la conférence pouvait être suivie sur grand écran.

Le président de séance résuma le Curriculum Vitae du professeur Dov Libermann et rappela le sujet de ses recherches avant de conclure :

- Votre thèse avait déjà suscité un immense intérêt dans la communauté des chercheurs en physique quantique et ouvert de nouvelles pistes de réflexions dans laquelle de nombreuses équipes se sont engouffrées. Aussi sommes-nous très heureux que vous ayez accepté de nous réserver vos derniers résultats. Un grand nombre de physiciens ici présents s'attendent à de nouvelles révélations en se demandant si ce qu'ils vont apprendre ce matin ne va pas les obliger à revoir l'orientation de leurs propres travaux.

Dov prit le micro, remercia pour cette présentation puis se lança dans le discours qui allait imprimer un tournant radical à son existence.

- Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, chers collègues, sur cette diapositive vous pouvez voir une feuille blanche. Je vais vous demander quelques minutes de patience et faire un petit détour avant de vous en expliquer la signification.

Il est de bon ton de souligner le rôle des collaborateurs qui vous ont assisté et accompagné dans vos travaux. Ce n'est pas pour me conformer à cet usage mais pour une raison bien plus grave que je tiens à rappeler le rôle joué par mon principal collaborateur Tawfiq Saïd. Non content d'être un expérimentateur de génie capable de réaliser les expériences les plus

déliçates, il a été également l'interlocuteur sans lequel je n'aurai jamais pu surmonter les difficultés théoriques soulevées par nos travaux communs.

Dov avait appelé la vue suivante qui représentait un chercheur en blouse blanche s'affairant autour d'un dispositif expérimental.

- Tawfiq devait participer à ce colloque à mes côtés. Pour s'y inscrire il a dû répondre à un questionnaire des autorités universitaires. Pour ma part je n'ai eu qu'à envoyer ma demande au recteur qui l'a transmise aussitôt. Puis il a été convoqué et a répété, de vive voix les mêmes réponses aux mêmes questions, posées dans un ordre différent. Pendant ce temps j'avais reçu la confirmation de mon inscription accompagnée de tous les documents concernant le congrès.

Dov aperçut le visage un peu surpris du président de séance et ressentit quelques signes d'impatience dans la salle.

- Je sens bien que vous vous demandez pourquoi je vous raconte cela mais je vous prie de m'accorder encore quelques minutes d'attention.

Après plusieurs interventions Tawfiq a fini par recevoir confirmation de son inscription au colloque et a entrepris de demander son visa à l'ambassade américaine.

Il lui a fallu de nouveau batailler pour obtenir le tampon que j'avais obtenu en envoyant simplement un coursier avec un formulaire signé et mon passeport.

Pour nous conformer aux recommandations de l'université nous avons décidé de nous rendre à New York par deux vols différents. Au moment d'embarquer Tawfiq a subit de nouveau un interrogatoire de la part des agents de la sécurité israélienne, interrogatoire qui a duré juste le temps nécessaire pour qu'il rate son avion. De surcroît on lui a signifié que s'il quittait le territoire il n'était pas sûr qu'il y serait admis de nouveau et cela en vertu d'un obscur règlement parfaitement discriminatoire. Découragé et humilié il a décidé de renoncer à me rejoindre.

Les auditeurs commençaient à percevoir de quoi il retournait et Dov se sentit plus à l'aise pour poursuivre.

- Ayant appris cela à mon arrivé à New York j'ai tenté sans succès d'obtenir des explications. Il a fallu que je menace de ne pas me présenter au symposium pour que le président de mon université accepte de me donner une réponse : Tawfiq, qui est arabe israélien comme vous l'avez sans doute deviné, a de plus le tort d'avoir un cousin journaliste, soupçonné de sympathie envers les « terroristes du Fatah ». Au passage je signale que j'ai moi-même un grand oncle, ancien terroriste au sein de la Haganah et responsable de plusieurs attentats contre l'occupant anglais dans les années quarante.

A partir de là Dov crut percevoir que l'auditoire se scindait en deux groupes, l'un hostile et prêt à le conspuer, l'autre plutôt bienveillant, mais ce n'était sans doute là qu'autosuggestion car il n'y avait eue encore aucune manifestation perceptible dans la salle. Il poursuivit :

- Ayant obtenu ces explications je devais respecter l'engagement de me présenter aujourd'hui devant vous. Cependant je me suis seulement engagé à être présent à cette tribune aujourd'hui. Aussi, je le regrette profondément, mais je ne vais pas vous exposer le résultat de nos travaux. Après avoir pris les avis nécessaires, j'ai décidé, au lieu de les présenter ici au nom de l'université de Tel Aviv, de les confier à la revue scientifique de l'université Birzeit de Ramallah où j'ai déjà eu l'occasion de me rendre et où j'ai eu l'honneur d'avoir été nommé Docteur Honoris Causa. Vous comprenez à présent la signification de cette feuille blanche sur la diapo.

Je dois, bien sûr, vous présenter toutes mes excuses pour vous avoir fait venir aujourd'hui pour vous exposer mes démêlés avec la sécurité israélienne. Mais je prends l'engagement d'organiser une nouvelle conférence à laquelle vous serez tous conviés. Je m'engage aussi à indemniser les organisateurs du présent colloque de la façon qu'ils jugeront la plus équitable.

Je vous remercie pour votre patience et vous renouvelle toutes mes excuses.

Cette fois la salle sembla sortir de sa léthargie. Dov n'attendit pas la fin des applaudissements et des huées, 20 % pour les applaudissements, 10 % pour les huées et le reste dans l'expectative, se dit-t-il en s'empressant de quitter la salle par la porte arrière de l'amphithéâtre. Il évita ainsi les congressistes qui s'avançaient déjà vers l'estrade, qui pour le féliciter, qui pour le prendre à partie.

Avant de quitter le campus il voulut régulariser la situation vis à vis du département de physique de l'université de New York. Il fut reçu par son président à qui il remit un document préparé par avance par lequel il reconnaissait avoir manqué à ses obligations et s'engageait à en assumer les conséquences. Il avait pris soin de reproduire dans ce document l'intégralité de son discours de façon à pouvoir opposer une version officielle à toutes celles plus ou moins déformées qui ne manqueraient pas de circuler sur le net.

- **5**

De retour à l'hôtel Dov rédigea un communiqué de presse à l'attention des revues scientifiques israéliennes et des quelques journaux susceptibles de le publier. Il y reprenait ce qu'il avait dit à la Société Américaine de Physique des Particules en y ajoutant des commentaires plus mordants, à usage interne.

Avant de faire partir ces courriels il repensa aux conséquences qui en résulteraient. Les plus graves découleraient, bien sûr, de sa démission de l'université de Tel Aviv. Mais sans cette démission sa défection au symposium ne soulèverait qu'un intérêt limité et tomberait bien vite dans l'oubli. En deux clics de souris il fit partir les messages, qui consacraient définitivement le tournant imprimé à sa carrière comme à sa vie privée.

Après coup il ressentit la fatigue accumulée après ces deux jours de tension nerveuse. Il ouvrit le minibar et se servit un verre de whisky.

Il n'était pas du genre à se complaire dans les situations conflictuelles mais n'avait jamais reculé devant les affrontements lorsqu'il l'estimait nécessaire. Cette fois il fallait s'attendre à de violentes réactions. Pour l'heure il savourait sa vengeance en imaginant la fureur de certains responsables politiques de son pays lorsqu'ils se seraient fait expliquer la nature de ses travaux. Ils ne comprendraient probablement pas grand-chose à l'intrication quantique mais ils saisiraient très vite l'importance des applications en informatique et en transmission de données cryptées. En même temps la décision avait été douloureuse. Comme la plupart des Israéliens il était profondément attaché à son pays et fier de tout ce qui avait été accompli. Il avait toujours été loyal envers les institutions et n'avait jamais pris à la légère les questions de sécurité en considérant que tout gouvernement avait le devoir d'assurer la défense de son pays. Mais il était révolté par la politique du pouvoir en place qu'il jugeait contre-productive. En outre toute manifestation de racisme le mettait hors de lui et il n'arrivait pas à comprendre qu'il n'en fût pas de même pour tous les juifs compte tenu de leur histoire.

C'est donc la rage au cœur qu'il avait fait le choix de l'exil car il savait que s'il reprenait son poste en Israël la vie lui serait rendue difficile et qu'il n'y disposerait plus des mêmes facilités qu'auparavant pour diriger ses recherches. Dans les milieux extrémistes qui, de toute façon exécraient tout ce qui avait trait à la science, on ne manquerait pas de l'accuser de trahison et d'intelligence avec l'ennemi. Plutôt que de se retrouver au centre d'une polémique et de rumeurs impossibles à combattre, il allait rester aux États-Unis pendant un certain temps. C'était d'ailleurs une chose qu'il avait envisagé de faire à un moment ou un autre de sa carrière mais il n'avait pas prévu que cela interviendrait de la sorte. La situation de Tawfiq était plus difficile. Il était convenu qu'il resterait à son poste en attendant de voir comment les choses évolueraient à l'université tout en se concertant régulièrement avec Dov. Tawfiq avait, lui aussi, prévu de donner une orientation différente à sa carrière et comptait un jour quitter Tel Aviv pour tenter de créer une chaire de physique des particules en Cisjordanie. Il avait là l'occasion de mettre son projet à exécution.

Dov continua à réfléchir aux conséquences de cette affaire. Ses amis connaissaient ses opinions politiques et ne seraient pas surpris. Certain, tout à fait pacifistes et tout

à fait de gauche, trouveraient pourtant mille raisons de désapprouver sa prise de position publique à l'étranger. Dès qu'il ne s'agissait plus de théorie mais d'actes concrets ils viraient de bord assez facilement. Même réaction à attendre de la part de ces collègues.

Il pensa aussi à tout ce qu'il ne pourrait plus faire avant longtemps: parcourir la moitié du pays avant l'aube pour marcher dans le désert avant la canicule ; quitter le laboratoire à midi et traverser la rue pour aller nager puis déjeuner d'un fallafel et d'une bière sur la plage avant de reprendre le travail. Une série d'images disparates lui traversaient l'esprit: sa mère allumant les bougies les soirs de fête, les grandes tablées dans le jardin de ses parents, la Mer Morte comme une nappe d'huile bleue surmontée d'une légère brume.

Il s'arracha à ces pensées pour recenser tous les problèmes qu'il allait falloir résoudre dans les prochains jours. Il allait entamer une nouvelle vie dans l'un des centres de recherche américains qui lui avaient proposé un poste par le passé. Il décida qu'en toute hypothèse il commencerait par prendre une semaine de vacance à New York. Avant de se coucher il envoya un message à Tawfiq en lui disant tout le plaisir qu'il avait eu à faire son esclandre et en y joignant le texte de son intervention.

- **6**

Tawfiq embrassa ses parents avant de prendre son scooter pour se rendre au laboratoire. Quand Dov fit sa sortie au symposium il était environ minuit à Tel Aviv. Inutile de consulter les journaux, ils ne parleraient de l'incident que dans les éditions de l'après-midi.

Il habitait une petite maison au cœur de Jaffa, acquise pour y loger avec ses parents lorsqu'ils avaient dû quitter leur terre qui ne pouvait plus les nourrir après le tarissement des puits de la vallée. Il avait choisi une maison dotée d'un bout de terrain avec quelques oliviers et assez de place pour que son père puisse entretenir un potager et même un petit lopin pour faire pousser du blé car il ne pouvait pas l'imaginer assis à ne rien faire ou à regarder la télé dans son salon. Il était heureux d'avoir ses parents près de lui. Ils avaient tout fait pour qu'il aille à l'école puis au lycée et à la faculté, afin, disaient-ils, *qu'il n'y ait pas que des bergers et des chômeurs le jour où les Palestiniens pourront reprendre leur place dans ce pays.*

Dans la petite rue qui descendait vers la ville ; des jacarandas flamboyants bordaient le chemin ; la Méditerranée scintillait au loin.

Tous les jours Tawfiq descendait la rue lentement en roue libre pour ne pas troubler le voisinage et pour respirer le parfum des jasmins qui se mêlait à celui des orangers. Mais ce jour là il était trop préoccupé pour s'attarder à cela. Il se demandait comment allait se passer la journée au laboratoire quand la prise de position de Dov serait

connue. Il était content que son ami n'ait pas laissé passer la discrimination dont il avait été victime sans réagir mais il avait le sentiment que cette réaction avait quelque chose d'exagéré. Il se serait contenté du récit des faits devant tous les scientifiques réunis pour le symposium et du rappel de son rôle personnel dans l'équipe de Dov. Après l'incident il s'était empressé de surmonter sa rage. Depuis longtemps déjà, il avait décidé que les vexations de cette sorte ne rabaissaient que leurs auteurs, du moins lorsqu'elles s'adressaient à lui qui se sentait assez fort pour les prendre avec de la hauteur.

La veille, ses collègues avaient été surpris de le voir au labo alors qu'ils le croyaient à New York. Il leur avait raconté ses déboires avec la police des frontières et la plupart d'entre eux l'avaient assuré de leur solidarité. A ce moment-là il savait déjà que Dov comptait réagir vigoureusement, mais il ne savait pas précisément de quelle façon. A présent, il en était informé, aussi s'était-il plongé dans ses appareils pour éviter d'avoir à répondre si quelqu'un s'était avisé de lui demander des nouvelles.

Il préférait les laisser le découvrir dans les journaux du soir. Au laboratoire la secrétaire du service, également préposée à l'accueil, lui signala qu'un visiteur avait demandé à rencontrer Tawfiq Saïd et qu'elle l'avait installé dans une salle de réunion.

- Je lui ai dit d'attendre tout en le prévenant que tu ne viendras peut-être pas au labo cet après-midi. Si tu ne veux pas le voir je lui dis que tu as téléphoné pour signaler que tu ne seras là que demain.

La secrétaire avait omis de demander au visiteur son identité et le motif de sa visite. Tawfiq pensa qu'il s'agissait d'un journaliste et hésita un peu avant de céder à la curiosité.

- C'est bon, je vais le recevoir, tu peux lui indiquer mon bureau s'il te plaît ?

En fait de bureau il s'agissait d'un coin du laboratoire où Tawfiq avait installé une table et un placard pour ranger ses dossiers car il ne se sentait bien qu'au milieu des appareils de mesure et des écrans d'ordinateurs. Dans le cas présent, cela lui permettrait aussi de se sentir bien plus à l'aise que son interlocuteur.

La secrétaire conduisit le visiteur jusqu'à la porte du laboratoire et s'effaça pour le laisser entrer. Tawfiq l'invita à s'asseoir en face de lui et se présenta en finissant sa phrase sur un ton interrogatif qui invitait le visiteur à en faire autant.

- J'appartiens à Mevaker Ha Medina, un service de l'état chargé de superviser le comportement de l'administration envers les simples citoyens. Nous avons appris ce qui vous est arrivé au moment de partir pour les États-Unis. Je voudrais juste procéder à quelques vérifications et, le cas échéant, réparer l'erreur d'agents sans doute un peu trop zélés. Accepteriez-vous de répondre à quelques questions ? Bien sûr rien ne vous y oblige et vous êtes tout à fait libre de refuser.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années. De taille moyenne, il portait un costume gris clair sur une chemise au col ouvert. Ses cheveux clairsemés sur le haut du crâne étaient coiffés en arrière. Sa moustache en brosse, encore noire au centre, devenait bien grisonnante sur bords. Deux rides encadrant la bouche lui donnaient un air triste et désabusé.

Tawfiq ne crut pas un mot de ces explications oiseuses. Il avait vaguement entendu parler d'un service chargé d'étudier les plaintes des simples citoyens contre l'État mais il n'avait déposé aucune plainte et il était fort peu probable que *Mevaker ha Medina* se soit intéressé à son cas au point de lui envoyer un enquêteur spontanément et aussi rapidement. Cet agent faisait sans doute partie du "*Malmab*", une petite structure issue du service de renseignement extérieur scientifique israélien maintenue après que celui-ci eut été largement dégraissé. Tawfiq se dit qu'il tirerait certainement plus d'informations intéressantes des questions que poserait ce balourd, que l'autre n'en obtiendrait de ses réponses.

Le fonctionnaire fit mine d'aborder l'entretien sous forme d'une discussion à bâtons rompus. Il passait d'un sujet à un autre puis revenait en arrière. Tawfiq répondait sans s'énerver. Il avait bien compris ce qui intéressait son interlocuteur: déterminer ce qu'avait été son rôle dans le travail de l'équipe et évaluer l'importance réelle de ses connaissances scientifiques, probablement dans le but d'évaluer les risques encourus au cas où il tenterait de quitter le pays. Aussi Tawfiq s'appliqua-t-il à minimiser son rôle auprès de Dov en expliquant qu'il ne faisait que mettre en œuvre les directives précises qu'il recevait.

- Est-ce que vous êtes au courant de l'intervention qu'a faite le professeur Libermann au symposium de physique quantique à New York ?
- Oui, Dov m'en a parlé au téléphone. Il a réagi très vivement. Peut-être un peu trop. Je crains qu'il n'ait beaucoup exagéré l'importance de ma contribution.
- Pourtant il a eu l'air de dire que sans vous il n'aurait pas bouclé son programme aussi vite. Vous pensez qu'il aurait exagéré votre rôle juste pour monter en épingle cet incident et en faire une affaire d'état ?
- Certainement pas. Dov était sans doute sincère. Mais il a toujours surestimé l'importance de la technique. C'est un théoricien hors pair mais un piètre expérimentateur. N'importe quel ingénieur un peu débrouillard aurait pu réaliser les montages qu'il me demandait pour ses expériences.

Après une série d'échanges où chacun jouait au plus bête, le visiteur estima sans doute qu'il n'apprendrait rien de plus et prit congé en s'excusant d'avoir abusé du temps de son hôte.

Tawfiq se dit qu'il ne l'avait pas convaincu du tout et il en eut la confirmation dans les jours qui suivirent en constatant qu'il faisait l'objet d'une surveillance discrète mais permanente.

Dans le courant de l'après-midi il reçut plusieurs appels de journalistes qui n'apprirent pas grand chose de lui car il était convenu avec Dov que Tawfiq ne répondrait à aucune question et ne ferait aucune déclaration. En quittant son travail il surprit un individu en train de le prendre en photo et cette fois il eut du mal à se contenir mais avant qu'il n'ait eu le temps de réagir l'homme avait filé sur une grosse moto, ne lui laissant aucune chance de le rattraper avec son scooter.

En rentrant chez lui Tawfiq rassura ses parents : tout allait bien, pas de remous particulier dans son travail. Ils l'avaient vu revenir de l'aéroport avec sa valise et il leur avait raconté tout ce qui s'était passé. En passant devant un kiosque il avait acheté les journaux du jour en arabe, en hébreu et en anglais. Tous relataient l'incident de façon plus ou moins détaillée et en y accordant plus ou moins d'importance. La plupart critiquaient sévèrement l'attitude de Dov, les autres se contentaient de relater les faits. Rares étaient ceux qui l'approuvaient. Tawfiq se demandait comment les choses allaient évoluer à l'Université et ce qu'allait devenir sa place et celle de ses collègues de l'équipe. Dès le lendemain il entreprit de tester les intentions de la hiérarchie sur son rôle au laboratoire. La seule directive qu'il obtint était de reproduire autant de fois que possible les résultats expérimentaux déjà obtenus afin d'en améliorer la précision. Il comprit qu'en l'absence de Dov tout son secteur de recherche allait entrer en sommeil car personne à l'université n'avait de compétences suffisantes pour le reprendre en main et on ne lui en confierait certainement pas la charge. Il entreprit, comme on le lui avait demandé de reproduire des expériences déjà réalisées pour avoir le temps de réfléchir à la suite à donner à sa carrière.

- 7

Dov fut réveillé par la sonnerie du téléphone. Il était 9h. Il hésita un instant puis décrocha. C'était le correspondant du journal Haaretz à New York. Dov avait déjà annulé un rendez-vous avec lui. Il s'excusa et lui promit de le rappeler dans la matinée. A peine avait-il raccroché que la sonnerie retentit à nouveau. Il ne répondit pas. Il se souvint qu'il n'avait pas rallumé son téléphone portable après son exposé. Il hésita un peu puis décida qu'il allait d'abord prendre un café et lire les messages sur son ordinateur.

Après avoir commandé un petit déjeuner il prit soin de débrancher le téléphone fixe. Il n'avait pas fini de se raser lorsqu'on apporta le plateau. Tout en buvant son café il s'installa devant l'ordinateur. Il était 9h45, à New York, 16h45 à Tel Aviv. Il ouvrit sa boîte à lettres privée et y trouva un message de ses parents.

« *Nous ne t'appelons pas au téléphone pour ne pas te déranger. Fait-nous signe quand tu pourras ou donne-nous des nouvelles par mail, bisous, P&M* »

Il répondit aussitôt :

« *Tout va bien, je dois prolonger un peu mon séjour ici.* Il hésita un instant puis barra le *un peu* et poursuivit : *je vous appelle dans un moment, je vous embrasse bien fort, Dov* ». Il hésita de nouveau puis supprima le *bien fort* car il n'était pas coutumier des marques d'affection et celle-ci aurait donné au message un ton inhabituel propre à renforcer l'anxiété de sa mère.

Il ouvrit ensuite son blog en se disant qu'il serait bon d'y donner sa version des faits et là il découvrit un chapelet de commentaires orduriers. « *J'aurai dû m'en douter ... le mauvais côté du Net* ». Il décida de fermer son blog. Il aviserait quand le *buzz* serait calmé.

Il rappela le correspondant de Haaretz pour fixer un rendez-vous. Il était disponible à tous moments et Dov lui proposa de le retrouver une heure plus tard dans un bar qu'il affectionnait sur Harrison Street.

Il s'y rendit aussitôt. L'établissement occupait le rez-de-chaussée d'un immeuble de briques. A l'intérieur deux salles étaient séparées par une grande porte vitrée. Toutes deux étaient illuminées par les rayons du soleil traversant les vitrines donnant sur la rue. La seconde, offrait une ambiance plus calme. Accrochés aux murs plusieurs rangées de reproductions de toiles de maîtres impressionnistes. Parquet et tables étaient en bois clair et les chaises en bois foncé, le tout dans le plus pur style 1920.

Le journaliste n'était pas encore arrivé. Dov s'attabla et commanda un café crème et des croissants pour rester dans le ton de l'établissement dont les serveurs forçaient un peu leur accent français.

Le journaliste arriva avec une dizaine de minutes de retard et bredouilla quelques excuses. C'était un bonhomme plutôt petit, le teint mat portant un jean et une veste d'un bleu un peu fané, Cheveux longs rassemblés par un élastique avant de s'étaler en une foisonnante tignasse frisée. Barbe et moustaches courtes, nez aquilin, sans doute un peu moins de quarante ans. Au premier abord son expression semblait fermée, mettant presque mal à l'aise ses interlocuteurs, jusqu'au moment où une lueur malicieuse plissait ses yeux, détendant l'atmosphère pour la suite de la conversation. Dov le connaissait un peu. Il savait qu'il était considéré comme un grand professionnel. Après l'échange des salutations d'usage il sortit de sa poche un bloc-notes et un crayon et demanda à Dov s'il voulait commencer par faire le résumé de ce qu'il avait déclaré au colloque. Il écouta en prenant des notes puis posa quelques questions.

- Quels sont vos projets à présent ?

- Je ne sais pas bien ce que je vais faire à long terme mais pour l’instant je reste aux États-Unis. Je vais chercher le moyen de prolonger mes recherches dans un laboratoire américain.
- Comment se fait-il qu’un incident comme un interrogatoire un peu prolongé à un poste de frontière, regrettable certes, mais tout à fait banal, vous ait conduit à prendre une décision si importante pour vous, mais importante aussi pour la défense du territoire si j’en crois vos propres explications.
- Il est vrai qu’il s’agit d’un incident, somme toute banal au regard de tout ce qui se passe chez nous tous les jours, mais pour moi c’est la goutte qui a fait déborder le vase. Jusque-là je n’avais fait que fulminer dans mon coin contre la pente prise par notre gouvernement dans l’indifférence de la majorité de la population. Tout à coup j’ai décidé que j’en avais assez et que je ne retournerais pas en Israël tant que Netanyahu et ses amis resteront aux commandes. Je sais, que c’est un peu naïf de ma part et que ça ne changera rien à la situation. Mais c’est tout ce que je peux faire pour essayer d’être en phase avec mes convictions.

Dov avait l’impression de ne pas avoir été très convainquant et jugea nécessaire de préciser sa position :

- Vous avez évoqué l’intérêt du pays. Je pense que la politique actuelle d’Israël enfonce le pays dans l’impasse. Quand on prône une autre politique avec des négociations immédiates avec les Palestiniens ce n’est pas pour des considérations morales ou idéologiques. C’est dans l’intérêt bien compris de l’État d’Israël. Qui peut croire qu’on réussira à se maintenir indéfiniment en comptant sur la seule force militaire ?

Une fois lancé sur ce thème Dov s’emportait tout seul.

- Dans cet incident que vous qualifiez de banal, je vois moi, les prémises de l’évolution qui nous menace : l’instauration progressive d’un apartheid qui n’ose pas dire son nom. Avec les conséquences que vous pouvez imaginer : la mise au ban des nations et la corruption morale que ça entraîne. Ce n’est pas moi qui mets en danger les intérêts du pays, c’est la classe politique qui nous dirige qui joue avec le feu. Que l’on fasse des erreurs politiques passe encore mais que l’on persiste dans l’aveuglement après tant de leçons de l’histoire qui vont toutes dans le même sens, ça me met hors de moi.

Le journaliste connaissait ce discours et n’était pas loin de penser la même chose. Il rangea son bloc-notes puis demanda à Dov s’il accepterait de recevoir une de ses connaissances, journaliste pour *Akhbar Al-Quods*.

Cette demande enchantait Dov et acheva de lui rendre sympathique le journaliste.

- Vous êtes ami avec un journaliste à Akhbar Al-Qods et c'est vous qui me demandez si je mets en cause les intérêts du pays ? Mais c'est carrément de l'intelligence avec l'ennemi ! Entre traîtres on se serre les coudes, donnez-moi son numéro de téléphone et dites-lui que je l'appellerai dans la semaine.

- **8**

Le journaliste parti Dov commanda un autre café. Il réfléchissait à la meilleure façon d'organiser son installation aux États Unis. La sagesse aurait voulu qu'il retournât d'abord à Tel Aviv régler un certain nombre de questions, prendre des contacts avec les centres de recherche américains susceptibles de l'accueillir et organiser ensuite un déménagement. Mais il n'avait aucune envie de faire ce pas en arrière. Il allait tout organiser depuis New York. Il établit une liste des priorités. Aux questions pratiques il ajouta des visites qu'il n'avait jamais réussi à faire lors de ses précédents passages à New York: faire un tour au MoMa et au Guggenheim Museum, visiter Ellis Island, flâner dans Manhattan, fureter dans les librairies. Il y en avait une à 100 mètres de là dans Greenwich Street... mais il y avait plus urgent. Retirer de l'argent à un distributeur de billets, acheter quelques vêtements en attendant de se faire envoyer une malle depuis Tel Aviv, prendre un abonnement téléphonique. Sans avoir à aller bien loin il put acheter des chemises, un pantalon et du linge de rechange. Dans une boutique de téléphonie on lui expliqua que pour avoir un abonnement il lui faudrait un numéro de sécurité sociale et un compte en banque aux USA. En attendant il devait se contenter d'une carte prépayée. De retour à l'hôtel il se dit qu'à raison de 250 \$ la nuit ses économies allaient fondre bien avant qu'il ne touche une première paye, mais d'autre part rien de pire pour le moral qu'une chambre d'hôtel minable. L'idéal serait de faire un échange. Son loft sur Dizengoff pourrait sûrement faire des heureux. Il alluma son ordinateur et s'inscrivit à un site d'échange d'appartements. Il décrivit ce qu'il offrait à Tel Aviv en échange d'un deux pièces dans Manhattan puis il commanda un sandwich et une bière et s'installa pour passer quelque coups de fil.

Il commença par appeler Tawfiq. La sonnerie retentit plusieurs fois avant de déclencher un message indiquant que la boîte vocale était saturée. Il composa alors le numéro de téléphone de ses parents à Beer-Shev'a. C'est son père qui répondit. Il sentit un grand soulagement dans sa voix. Pendant qu'il le rassurait et commençait à lui raconter les événements de ces derniers jours il entendait sa mère qui posait toute une série de questions. Il demanda à son père d'activer le haut-parleur du combiné et poursuivit son récit. Il leur confirma sa décision de rester quelques temps aux États-Unis, c'était un projet qu'il avait formé depuis longtemps et qu'il estimait indispensable pour faire progresser certains aspects de ses recherches. Il allait prendre un appartement avec

une chambre pour eux et ils viendraient le voir très vite. Puis sa mère prit l'appareil pour poser mille questions et lui faire mille recommandations :

- Est-ce que tu as de quoi t'habiller, je suis sûre que tu n'as rien pris de chaud, avec leur climatisation partout...
- Ne t'inquiète pas, il y a toutes sortes de magasins ici, tu sais ? et puis je vous ferais la liste de ce que j'aimerais récupérer dans mon appartement et vous me ferez un coli.
- Tâche de passer un coup de fil à ma cousine de Brooklyn.
- Oui maman, mais je ne suis pas sûr qu'elle et son mari auront envie de me voir compte tenu de mes opinions politiques.
- Qu'ils essayent pour voir un peu, je leur crève les yeux s'ils ne te supplient pas de venir passer les fêtes chez eux.
- A ce compte ça va te faire beaucoup de paires d'yeux à crever maman, Est-ce qu'on a fait allusion quelque part à mon intervention d'hier ?

A ce moment on frappa à la porte.

- Une minute, on m'apporte le sandwich que j'ai commandé.

Il ouvrit la porte et fit signe au garçon de déposer le plateau sur une table basse avec une mimique sensée signifier qu'il s'excusait de devoir garder le téléphone à l'oreille.

Son père reprit le combiné pendant qu'il entendait le début d'une phrase de sa mère *tu vois, il ne va se nourrir que de sandwich...* Il reprit sa question :

- Est-ce qu'on a fait allusion quelque part à mon intervention d'hier ?
- Comment si on y a fait allusion ? les journaux ne parlent que de ça. Pour l'instant ils restent assez modérés. Je te lis quelques grands titres : « quelle mouche a piqué notre futur prix Nobel de physique », « Un jeune chercheur israélien de 34 ans transforme un symposium scientifique en tribune politique »... Il y en a qui sont bien plus agressifs encore.
- C'est bon, ça me suffit, j'imagine le reste. Ça va durer quelques jours puis ils passeront à autre chose. En attendant si on vous pose des questions conseillez la lecture de l'article à paraître dans Haaretz, il devrait être le plus proche de la réalité et le plus objectif.

En raccrochant il sentit que ses parents étaient rassurés. Ils n'avaient pas commenté sa décision. Quoique fasse leur fils, il avait raison ; leur confiance lui était accordée une fois pour toutes.

De nouveau il tenta d'appeler Tawfiq au téléphone sans plus de succès et il lui envoya un e-mail pour lui communiquer son nouveau numéro de téléphone et lui demander de donner de ses nouvelles. Il hésita à écrire à ses amis et proches collègues et y renonça en se disant qu'il allait attendre de pouvoir leur adresser le lien vers l'article de Haaretz avec un petit commentaire plutôt que leur donner lui même de longues explications. Il

s'installa devant la télévision, décapsula la bière et attaqua son sandwich. Tout en mangeant il cherchait un canal diffusant les informations israélienne. Après avoir parcouru une vingtaine de chaînes il se dit qu'ayant décidé de rester aux États-Unis pour échapper aux commentaires et jugements sur son attitude, il était inutile d'aller les chercher depuis New York. Il se résigna à finir son sandwich devant un animateur de jeux télévisés. Mêmes intonations, mêmes mimiques et même décor aux couleurs criardes que sur les chaînes israéliennes. Seule la langue était différente. Il regarda l'heure, prit une douche, choisit une chemise et un pantalon parmi les vêtements qu'il venait d'acheter et sortit flâner dans le quartier.

• 9

Le lendemain matin, Dov se souvint de la promesse faite au journaliste de *Haaretz* et appela son confrère d'*Akhbar Al-Qods*. Il lui fixa rendez-vous dans le bar où il avait déjà rencontré son collègue la veille. Il consulta ensuite les messages sur son ordinateur et trouva deux réponses à sa proposition d'échange de logement. Il se contenta d'accuser réception en demandant un délai de réflexion. Toujours pas de nouvelle de Tawfiq, quelques messages de soutien, pas encore de désaveux, *ceux-là se donnent le temps de figoler la rédaction*. D'après la teneur des messages il comprit que l'article de *Haaretz* était paru. Il consulta le site du journal et pu constater que le journaliste avait traduit assez fidèlement l'entretien de la veille sans prendre parti. Il s'habilla et prit l'ascenseur pour se rendre dans la salle du petit déjeuner. Saucisses, œufs au bacon, céréales et jus d'orange ne le tentaient pas. Il s'apprêtait à prendre un café et un donnut mais se ravisa en se disant que la même chose lui coûterait un dollar et demi au bar de Harrison Street au lieu de vingt-cinq ici. Il fallait faire durer ses économies jusqu'au moment où il trouverait un nouveau poste. Il se rendit donc directement à son rendez-vous.

Dehors il faisait gris et il tombait une fine bruine. Il emprunta un parapluie au portier de l'hôtel.

Malgré les grandes baies vitrées le bistrot était plus sombre que la veille mais plus animé. Les clients retardaient leur départ en espérant l'arrêt de cette pluie fine et désagréable. Le journaliste était déjà là. Il fit un signe à Dov pour se faire reconnaître et se leva en lui tendant la main. Dov le salua en hébreu mais le journaliste répondit en anglais, sans doute pour privilégier une langue neutre : « *Radjaa Al-Shayeb, journaliste pour Akhbar Al-Quods, merci d'avoir accepté de me rencontrer* ». Dov poursuivit en anglais sans faire de commentaire. Après avoir passé la commande il se dit prêt à répondre aux questions. Celles-ci différaient peu de celles de la veille avec quelques variantes :

- Avez-vous déjà connaissance des réactions de votre administration ?

- Non, mais je ne pense pas en avoir avant qu'ils n'aient reçu officiellement ma lettre de démission.
- Vous n'avez donc pas encore fait cette démarche ?

Dov prit la question comme l'expression d'un doute quant à sa détermination.

- Je ne vais pas essayer de vous convaincre de ma détermination. Le moment venu vous pourrez vérifier si j'ai ou non mis mon projet à exécution.

Jusque là Dov ne s'était posé aucune question sur les motivations ni sur les opinions de son interlocuteur. Il se mit à l'observer tout en continuant à répondre aux questions. Même tranche d'âge que son collègue de Haaretz. A s'en tenir à son physique on aurait pu le prendre pour un journaliste du Washington Post ou du New York Times: petites lunettes rondes légèrement fumées, cheveux coupés courts, barbe et moustache de trois jours, aux contours bien nets, costume sombre et cravate claire. Les traits réguliers.

- Avez-vous pris connaissance des réactions suscitées par votre prise de position dans la presse israélienne?
- Pas en détail. Mon père m'a lu les titres de quelques journaux sur le sujet mais vous savez, je pourrais écrire moi-même tous les commentaires que ça va susciter selon les tendances de chaque organe de presse... le talent d'écriture en moins bien sûr, je ne suis pas journaliste.
- Avez-vous déjà pris contact avec des responsables de l'Université de Ramallah à propos de la publication de vos travaux?

Pointe de scepticisme de nouveau ou défi de mettre ses projets à exécution.

- J'ai avisé le président de ma proposition. Il m'a demandé de lui adresser un projet de convention succinct lui permettant de mettre au courant ses collègues et de les consulter. C'est ce que j'ai fait aussitôt et j'ai reçu dès le lendemain un accord de principe.

Au fur et à mesure de la discussion le sentiment de méfiance que Dov avait ressenti s'atténua et disparut complètement après qu'il eut répondu aux questions sur la nature de ses travaux et sur le rôle que Tawfiq y avait tenu.

- Une dernière question si vous me permettez, et n'y voyez aucun signe de défiance de ma part. Comment se fait-il que des travaux importants dans un domaine aussi sensible que la cryptographie, n'aient pas été suivis de près par le gouvernement ni fait l'objet d'accords de confidentialité ou autres obligations de ce genre.
- On a souvent tendance à surestimer les capacités de discernement des gouvernants: parfois ils se croient obligés de mettre en branle tout l'appareil de sécurité de l'état pour une broutille et, en même temps, ils passeront à côté de

questions aux enjeux bien plus importants. C'est comme ça... et cette fois je ne vais pas m'en plaindre !

Ils se quittèrent après une franche poignée de main, presque bons amis.

- **10**

Le Professeur Upendra Majumdar, directeur de l'institut de Physique Quantique à l'Université de New York, avait accepté volontiers la proposition de rendez-vous adressée par Dov. Il savait que celui-ci envisageait de rejoindre pour quelques temps une équipe américaine travaillant dans sa discipline. Upendra était un américain d'origine indienne ayant immigré peu après sa soutenance de thèse à l'Université de Delhi. La cinquantaine, cheveux grisonnants, grosses lunettes d'écaille et l'allure d'un homme d'affaire plutôt que d'un chercheur. Il n'essayait pas d'atténuer son fort accent indien. Dov connaissait la valeur de sa contribution à la physique quantique. Très vite il s'habitua à son accent et fut séduit par les manières simples et directes du professeur. Ils entamèrent ensemble une visite des différents départements de l'Institut. Upendra lui décrivait les études en cours. Comme dans tous les laboratoires de physique des particules les salles d'essais tenaient plus du capharnaüm que d'un sanctuaire du savoir. Les tables étaient recouvertes d'appareils d'optique reliés entre eux et à des ordinateurs par des pelotes de fils de toutes les couleurs. D'autres fils partaient vers le plafond et de fins tubes de cuivres aboutissaient à des bouteilles de gaz de différentes couleurs retenues au mur par des colliers d'acier. Dov retrouvait le décor de n'importe quel laboratoire travaillant sur les particules élémentaires. Aux titres des sujets d'études énoncés par Upendra il pouvait trouver un ordre logique dans le fouillis des appareils et imaginer la nature des expériences en cours. Il posait de temps en temps quelques questions pour manifester son intérêt et se faire expliquer tel ou tel choix retenu par les expérimentateurs. Il avait coupé la sonnerie de son portable pour la visite mais sentit tout à coup la vibration de l'appareil signalant l'arrivée d'un message. En jetant discrètement un coup d'œil il vit qu'il émanait de Tawfiq. Il s'excusa alors en invoquant une urgence et demanda s'il pouvait s'isoler un moment. Upendra le conduisit vers un bureau inoccupé et l'assura qu'il pouvait prendre tout le temps qu'il voulait. Dov lut le message qui comportait un numéro de téléphone précédé de la mention « appelle moi quand tu pourras ». Il appuya sur l'option « rappeler ce numéro » et attendit le cœur battant. Il se passa un long moment avant que le signal d'appel ne commence à retentir. Tawfiq décrocha aussitôt.

- Tawfiq, c'est toi ? J'essaye de t'appeler depuis 3 jours.
- Tout va bien, mais j'ai dû activer le plan B, je suis à Ramallah.
- Raconte.

- Au début ça s'est passé à peu près comme prévu. J'ai juste eu la visite d'un agent du Malmab et quelques e-mails d'insultes mais très vite au labo j'ai compris qu'on allait me laisser au placard pour un moment et puis je me suis aperçu que j'étais suivi. Quand des lettres de menaces ont succédé aux lettres d'injures j'ai trouvé que ça faisait un peu trop et que je n'avais aucune raison d'attendre plus longtemps.
- Comment s'est passé le contrôle aux check points avant d'arriver en zone occupée ?
- Inutile d'en dire trop ici je voulais juste te prévenir que je suis à Ramallah et que tout va bien. J'ai pris contact avec le président de l'université de Birzeit et lui ai proposé de mettre en œuvre le projet de développement du département de physique qu'on avait déjà évoqué avec lui l'année dernière. Il m'a tout de suite donné son accord. Il voudrait commencer par me confier la création d'une chaire de physique des particules et je me suis empressé d'accepter. J'espère qu'il y aura quelques étudiants pour s'inscrire. La situation ici est très bizarre, chacun se débrouille comme il peut et la fac est obligée d'attribuer des bourses si elle veut avoir des étudiants. Et pour toi comment ça se passe ?
- Ici c'est beaucoup plus facile, comme tu peux t'en douter. J'ai pris quelques contacts et en ce moment même je suis à l'Institut de Physique Quantique avec Upendra Majumdar, tu vois qui c'est ?
- Oui, je vois bien. Tu pouvais tomber plus mal.
- En effet. Je pense qu'on va trouver un mode de collaboration. Je ne compte pas sur un pont d'or mais j'aurai de quoi vivre confortablement et même de quoi t'envoyer des sous régulièrement, après tout c'est moi qui t'ai mis dans ce pétrin.
- Ne t'en fais pas je pourrai me débrouiller avec ma paye. Mon seul souci c'était mes parents mais ils vont repartir cultiver leur terre. Ils l'avaient abandonnée faute de moyens d'irrigation mais j'ai laissé à mon père de quoi financer un forage profond et une pompe pour avoir autant d'eau qu'il veut. Ils sont inquiets pour moi mais ravis de retourner chez eux.
- Tawfiq, on continuera par e-mail et par Skype parce qu'il faut que je retourne avec Upendra. Est-ce que tu as une possibilité de connexion rapide ?
- Oui, de ce côté pas de problème, merci la Communauté Européenne ! préviens-moi par SMS sur ce numéro chaque fois que tu voudras me contacter. Je te dirai si c'est possible ou pas. Ciao, bon courage et à bientôt.

Dov rejoignit la pièce où il avait laissé le directeur de l'institut et le trouva penché avec un collègue devant un écran d'ordinateur. Ils poursuivirent la visite de l'Institut

département par département. De retour dans son bureau Upendra proposa à Dov de commencer par passer un trimestre en tant qu'invité de l'Institut.

- Pendant ce trimestre chez nous je vous propose de faire un stage de deux semaines dans chacun de nos départements en tant qu'assistant. Vous aurez ainsi une vue assez complète des moyens dont nous disposons, vous connaîtrez tous nos thèmes de recherche, nos équipes et nos équipements. Après quoi, si vous êtes partant pour prendre la direction d'une équipe il faudra proposer un sujet de recherche au conseil d'administration et définir les conditions d'un séjour prolongé.

Dov s'empressa d'accepter tant il lui tardait de retrouver une occupation et l'ambiance effervescente d'un laboratoire de physique, ainsi qu'une source de revenus pour financer son séjour.

- **11**

De retour à l'hôtel Dov ouvrit la boîte aux lettres où il avait classé les réponses à ses propositions d'échange de logements. Il en sélectionna deux et prit rendez-vous pour des visites. Il fit affaire avec une jeune et jolie traductrice littéraire très en retard pour la traduction en anglais du premier roman d'un auteur israélien, traduction qu'elle devait rendre sous deux mois et qu'elle avait à peine commencée. Elle pensait pouvoir aller plus vite en allant finir son travail dans l'ambiance de Tel Aviv où se déroulait l'action et surtout en mettant plusieurs milliers de kilomètres entre elle et ses amis new-yorkais. Elle avait déjà prévu de demander un report de délai d'une semaine ou deux, comme à son habitude, puis de passer ensuite quinze jours de plus en vacance en Israël. Cela correspondait tout à fait au délai que s'était donné Dov pour décider de rester définitivement dans l'Institut dirigé par Upendra ou de partir pour un centre de recherche qui le sollicitait en Californie.

L'appartement était situé à deux pas de Columbus Circle, à l'angle sud-est de Central Park. Il était composé d'un séjour clair séparé de la cuisine par un comptoir de bar en arc de cercle, d'une chambre à coucher et d'un bureau. Aux murs du séjour étaient accrochées de grandes photos de New York en noir et blanc. Une toile représentant un énorme pinceau barrait horizontalement le mur au dessus du canapé. Par terre était posé un lourd morceau de bois recouvert d'une peinture verte écaillée, comme un fragment d'étrave d'une grosse embarcation. Dov se demandait ce qui pouvait bien relier entre eux tous ces objets, sans doute les différents versants de la personnalité de la jeune femme. Une caricature épinglée au dessus du bureau représentait la propriétaire des lieux, les cheveux en bataille, lisant un livre tout en tapant sur le clavier d'un ordinateur alors qu'avec à une deuxième paire de bras, telle une Shiva du 21^e siècle, elle maniait un appareil photo. Un sac à dos et un vague décor d'aéroport

suggéraient qu'elle était dans une salle d'embarquement et qu'elle s'apprêtait à partir en voyage.

Dov prit soin d'expliquer à la jeune fille les raisons de sa présence à New York et ne lui cacha pas qu'elle risquait d'être importunée par quelques journalistes, ou même par un ou deux enquêteurs si le Mossad découvrait que son appartement était habité. Ça ne sembla pas l'effrayer le moins du monde. Elle proposa à Dov d'attendre pendant qu'elle allait chercher sur Internet un billet d'avion pour Tel Aviv. Elle lui proposa un café tout en lui demandant de le préparer lui-même « *pour vous familiariser déjà avec votre cuisine, et puis tant que vous y êtes, faites en un pour moi aussi, sans sucre et avec un peu de lait s'il vous plait* ». Il n'avait pas fini sa tasse de café qu'elle avait déjà acheté un billet pour le lendemain soir.

- Maintenant excusez-moi mais je vais vous mettre à la porte, j'ai plein de choses à régler avant de quitter New York. Mon avion part demain à 22 heures, je devrai quitter l'appartement à 19h, tâchez d'être là un peu avant pour que je vous remette les clés et que je vous présente au gardien de l'immeuble.

Dov pensa que la caricature épinglée au mur était bien vue. Cette rencontre raviva le souvenir d'Anna, il en ressentit un pincement au cœur tout en réalisant qu'il n'avait pas pensé à elle depuis qu'il avait reçu le premier message de Tawfiq à son arrivée à l'hôtel.

• 12

Le lundi suivant Upendra présenta Dov à la directrice de recherche du laboratoire où il allait travailler pendant les quinze premiers jours.

Allison Dibianca était une physicienne dont il avait lu quelques publications. Elle avait la cinquantaine et jurait comme un charretier tout en conservant un air distingué renforcé par son chignon grisonnant et ses lunettes aux branches ornées de strass. Elle était un démenti vivant du cliché selon lequel les scientifiques seraient moins créatifs après la trentaine. Elle doublait son inventivité d'un sens critique acéré. Lorsqu'elle avait pris une décision elle avait déjà envisagé toutes les possibilités de se tromper et tous les moyens de reprendre la bonne direction si son premier choix se révélait mauvais. Au mur de son bureau elle avait affiché une phrase de *l'introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard dans sa version originale: « *L'expérimentateur doit douter, fuir les idées fixes et garder toujours sa liberté d'esprit* ».

Dov prit grand plaisir à travailler avec elle.

L'accueil d'un invité au sein d'une équipe s'achevait toujours par un dîner dans un steak-house du coin. C'était l'occasion de bavarder librement et d'échanger impressions, anecdotes et potins. A la fin de ses quinze premiers jours de présence et avant de passer dans un autre service Dov se plia de bonne grâce à cette coutume.

La soirée fut fort agréable. Il fut surpris par la chaleur des sentiments que lui exprimèrent ses partenaires alors qu'il avait l'impression d'avoir juste accompli consciencieusement le travail qui lui avait été confié. Il dût subir aussi toutes sortes de plaisanteries sur sa popularité auprès des jeunes chercheuses célibataires.

Il était à New York depuis bientôt un mois et n'avait pas encore réalisé le moindre de ses projets de visite. Il décida donc de passer le week-end suivant en touriste ordinaire.

- **13**

A son arrivée à Ramallah Tawfiq s'était installé au troisième étage d'un petit hôtel de Rukab Street, une des rues principales du centre-ville. La chambre au confort sommaire était située au troisième étage d'un immeuble sans ascenseur mais possédait un balcon et une vaste salle de bain dotée d'une grande baignoire à l'émail écorné et d'un antique lavabo surmonté de deux robinets de cuivre parfaitement astiqués. Au rez-de-chaussée il apprécia le petit jardin et le café tout neuf offrant un accès Wifi. Le prix de la chambre était abordable, avantage déterminant car il avait laissé la plus grande partie de ses économies à son père pour qu'il puisse financer le système d'irrigation de son champ. Le réceptionniste était le petit-fils du patron. Il avait aidé Tawfiq à monter ses bagages jusqu'au troisième étage. Il lui raconta qu'il avait fait des études à l'étranger et, voyant que Tawfiq ne connaissait rien de Ramallah et pas grand-chose de la vie dans les territoires occupés, il lui prodigua toutes sortes de conseils et de renseignements pratiques. Il lui signala ainsi qu'entre Birzeit où se situait l'université et Ramallah la circulation pouvait être entravée par un check point volant, ce qui entraînait des heures de queue, ou même une interruption totale de la circulation. Les forces de sécurité israéliennes décrétaient même parfois l'interruption de tout trafic sur les routes, sans que l'on puisse savoir pourquoi ni quand il serait rétabli. Tawfiq se dit qu'il serait sans doute plus sage de chercher un logement à Birzeit. Dès le lendemain matin il se rendit sur le campus de l'université. Depuis l'hôtel il n'eut qu'à traverser quelques rues pour se retrouver sur la place Al-Manara d'où partaient les taxis collectifs. Le campus était situé à 6 km de là, en haut d'une colline, dans un site agréable et verdoyant.

Le président de l'université reçut Tawfiq dans un grand bureau meublé comme un salon d'appartement. Il fit asseoir son visiteur sur un divan et prit place en face de lui sur un fauteuil en cuir aux accoudoirs élimés. Une table basse servait de support à une maquette du campus. Sur les murs de nombreux diplômes et récompenses, des photos de visiteurs étrangers, quelques céramiques et un grand drapeau palestinien.

Le président se montra très chaleureux et confirma son intention de proposer très vite au conseil d'administration la nomination de Tawfiq au poste de maître de conférences avec mission de monter une chaire de physique des particules au sein du département

de sciences. Il s'empressa de préciser que c'était une formalité administrative mais qu'il avait déjà l'accord verbal de tous ses collègues.

- Je suis très honoré de la confiance que vous m'accordez en me chargeant de cette responsabilité.
- Mon cher Tawfiq, permettez-moi de vous appeler par votre prénom, c'est un grand honneur que vous nous ayez rejoints et c'est pour nous une occasion de compléter le cursus du département de physique. J'ai vu votre thèse de doctorat et vos publications, vous remplissez tous les critères pour assurer une telle mission, sans parler de l'expérience de chercheur que vous avez acquise auprès du Professeur Libermann.
- Je ferai de mon mieux pour ne pas vous décevoir.
- Soyez rassuré, vous êtes le bienvenu car nous sommes toujours à l'affût de tout ce qui peut rehausser le niveau de notre enseignement. Je dois aussi vous souhaiter la bienvenue de la part de Suzan Al-Malki, la maire de notre ville. Elle a entendu parler de vous, et espère vous rencontrer très vite.

Il poursuivit en racontant, l'histoire de l'université, comme il aimait à le faire auprès de chaque visiteur.

- Tous a commencé par une petite école primaire créée dans les années 1920 par Nabiha Nasir, une passionaria qui avait transformé plusieurs chambres de sa maison familiale en salles de classe pour dispenser une éducation élémentaire aux petites filles. Il n'existait alors aucun établissement scolaire dans toute la région. Par la suite elle a créé une deuxième école pour les garçons. Elle dirigeait les deux établissements tout en enseignant.

Il se déplaça pour pointer du doigt une photo jaunie :

- Nabiha Nasir est la dame à l'allure de brave ménagère que vous voyez là au milieu du groupe. C'était une militante active et visionnaire. Elle prônait déjà l'unité arabe comme seul moyen de faire face aux menaces qui s'accumulaient sur la tête des palestiniens. C'était aussi une féministe déterminée et elle a animé l'un des premiers congrès de femmes arabes tenu au Caire en 1938. A sa mort son frère a repris le flambeau, l'école primaire s'était transformée en collège puis en lycée. En 1953 le cursus se terminait par deux années d'études universitaires. Après la guerre de 1967 et les restrictions de voyage imposées par l'occupant, il était devenu crucial d'offrir une formation de qualité et de préparer des cadres et dirigeants palestiniens. L'Université de Birzeit a été créée sur un nouveau campus.

Tawfiq connaissait cette histoire dans ses grandes lignes mais par politesse il écouta son interlocuteur attentivement et se fit préciser certains détails. Le président le prit par le bras pour l'emmener devant un plan où figuraient des nouveaux bâtiments.

- Ça ne représente pas tout à fait ce qui a été fait et vous verrez qu'on a dû modérer nos ambitions, sans parler des locaux provisoires qui sont devenus définitifs mais ça vous donne une idée de ce que nos prédécesseurs ont voulu réaliser. En plus du manque d'argent ils ont dû surmonter bien d'autres obstacles. A plusieurs reprises l'autorité militaire israélienne a imposé des fermetures, mais chaque fois les enseignants faisaient tout pour poursuivre les cours dans des locaux de fortune plus ou moins clandestins. A un moment même les israéliens ont tenté d'imposer le contrôle des programmes, de l'embauche des professeurs et de l'admission des étudiants dans tous les établissements universitaires des territoires occupés. Le fameux ordre militaire 854 visait à mettre tout l'enseignement supérieur sous l'autorité du gouverneur militaire de Cisjordanie et de Gaza. Fort heureusement les protestations venues de tout le monde universitaire international ont imposé l'abandon de ce projet. Aujourd'hui l'université compte près de 10 000 étudiants et fonctionne normalement, malgré les retards imposés par les contrôles inopinés sur les 6 kilomètres de routes qui nous séparent du centre de Ramallah.

Tawfiq profita de ce retour au présent pour se faire préciser les conditions de son intégration. Une fois celles-ci définies il pria le président de lui indiquer auprès de qui il pourrait régler les questions pratiques afin de ne pas abuser de son temps. Un responsable administratif vint le prendre en charge pour évoquer toutes les questions soulevées par la création de cette nouvelle chaire et préparer l'ensemble des résolutions à faire voter lors du prochain conseil d'administration.

Avant de retourner à son hôtel Tawfiq s'attardât un peu sur le campus puis se rendit au centre ville de Birzeit et là il décida qu'il résiderait à Ramallah quelles que soient les difficultés de communication, quitte à rester encore à l'hôtel le temps de se familiariser avec la ville et de choisir le quartier qui lui conviendrait.

- **14**

Ramallah est située à une quinzaine de km de Jérusalem, perchée presque à la même altitude sur le même mont de Judée mais si différente ! Brûlante le jour même en ce début d'automne mais fraîche la nuit, et à tous moments débordante d'activité. Le lendemain de son rendez-vous à l'université Tawfiq entama une visite de la ville. Il partit de nouveau d'Al-Manara, place centrale et stratégique avec ses quatre lions de pierre qui encadraient un rond-point noyé dans un flot de taxis jaunes et de minibus orangés. Il arpenta successivement toutes les rues qui en partaient, avec leurs vieilles maisons de pierres blanches côtoyant des tours de verre et d'acier en construction ou à peine achevées. Il longea ensuite les 2 kilomètres qui conduisaient à la Muqata'a, le Centre administratif de l'Autorité palestinienne et au mausolée de Yasser Arafat, grand

cube blanc flanqué d'un minaret de style avant-gardiste et bordé d'un bassin et de parterres de fleurs rouges. A l'intérieur, le tombeau du Raïs était veillé par deux gardes en uniforme ceints d'une écharpe aux couleurs du drapeau palestinien. Tawfiq avait vu les images de la Muqata'a lorsqu'elle servait de quartier général à Yasser Arafat puis lorsqu'elle était devenue son lieu de réclusion où, isolé et de plus en plus contesté il ne disposait que d'une pièce pour dormir, manger, travailler et recevoir les rares délégations internationales qui réussissaient à parvenir jusqu'à lui. Il la vit aussi plusieurs fois assiégée par les chars de Tsahal, puis démolie par les bulldozers blindés après la mort du vieux leader. Devant ce mausolée Tawfiq repensait au destin hors du commun de celui que ses partisans appelaient Abou Ammar et qui, avec tous ses défauts, incarnait la résistance du peuple palestinien. Le vieux chef historique avait résisté à toutes les menaces et appels au meurtre jusqu'à son décès d'une cause mystérieuse dans un hôpital français, fort probablement assassiné mais par qui ? Qui pouvait tirer profit de sa disparition ? Les faucons israéliens ? Des rivaux politiques ou des proches pour des raisons plus triviales comme on l'a parfois prétendu ? En tous cas se dit Tawfiq depuis cette mort les chances de la paix n'avaient cessé de reculer jusqu'à devenir quasiment nulles.

Tout à ces pensées il revint lentement jusqu'au centre ville. De nombreux cafés offraient des mezzés, des pizzas ou des chawarmas. Il en choisit un au hasard et s'attabla à la terrasse pour se reposer de sa longue marche. Il se fit servir un petit mezzé et une bière locale. La terrasse se garnissait de clients exclusivement masculins arrivant par petits groupes. Il réalisa que sans le vouloir il avait choisi l'un des cafés les plus fréquentés de la ville et se retrouva bientôt entouré de clients qui s'interpellaient d'une table à l'autre. Grand, brun, les cheveux bouclés, le nez droit et les yeux noirs sous d'épais sourcils et un large front, Tawfiq ressemblait en tous points à ses voisins de table mais quelque chose dans son allure et dans sa tenue le signalaient tout de suite comme nouveau venu et les autres se plaisaient à le prendre à témoin dans leurs débats comme s'il faisait partie des habitués. Une façon de le mettre à l'aise et de lui dire « tu es bien des nôtres n'est-ce pas ? ». Il joua le jeu en répondant par des mimiques suffisamment vagues pour qu'elles puissent exprimer un acquiescement, une interrogation ou un léger scepticisme, au choix de l'interlocuteur. Mais bientôt il sentit qu'il fallait qu'il en dise un peu plus sur lui-même. Une deuxième bière aidant, il lâcha quelques indications pour répondre à leur curiosité. Il venait prendre un poste d'enseignant à Birzeit, il était encore à l'hôtel et allait se mettre en quête d'un logement. Chacun y alla de son conseil sur les différents quartiers et de ses commentaires sur la scandaleuse flambée des prix de l'immobilier puis plus largement sur les conditions de vie à Ramallah. Un sujet revenait sans cesse : les *check points* et les différentes façons de les contourner, la durée de l'attente et les multiples scènes où les Palestiniens

étaient alternativement victimes de l'arrogance des soldats israéliens, ou bien bernaient de jeunes recrues un peu benêts. Il fut aussi question des derniers incidents nocturnes, rixes entre factions, ou intrusions de l'autorité militaire d'occupation pour enlever un suspect ou peut-être même pour des assassinats ciblés. Tawfiq se promit de ne rien croire sur parole et de se faire une opinion à partir de ce qu'il constaterait de ses propres yeux.

Lorsqu'il ne resta plus à la terrasse du café que quelques clients désœuvrés s'apprêtant à y passer le reste de la journée Tawfiq régla l'addition et regagna l'hôtel. Il passa le reste de l'après-midi à prendre des notes sur la façon dont il comptait s'y prendre pour développer la future chaire de physique des particules, sur la progression des cours et sur différentes idées pour mettre en place des travaux dirigés avec le minimum de moyens. Il consigna les titres de plusieurs documents et articles qu'il savait pouvoir trouver sur Internet et descendit au café attendant à l'hôtel pour avoir accès à la connexion. Des joueurs de dominos faisaient claquer les pièces sur les tables, la télé diffusait un feuilleton égyptien que personne ne regardait. Régulièrement le souffle du ventilateur revenait vers lui et soulevait ses papiers. Il s'empressa de consulter quelques sites, de télécharger les documents qui l'intéressaient et de remonter poursuivre son travail dans le calme de sa chambre. Lorsqu'il eut fini de classer toutes les notes et documents dans un dossier dédié à ses cours, la nuit était tombée. Il sortit se promener de nouveau. Le quartier avait pris une toute autre allure. Il poussa jusqu'aux souks d'Al Bireh grouillants de marchands et de promeneurs, puis revint sur ses pas. En poussant un peu plus loin il découvrit le quartier de palaces et des bars branchés. La vie nocturne de Ramallah n'avait rien à envier à celle de Tel Aviv. La même agitation, la même soif de vivre et les mêmes jeunes cherchant à s'étourdir pour ne pas penser au lendemain. Il se sentait aussi étranger ici que là bas.

- **15**

Dov avait donc décidé de consacrer tout l'après-midi à la visite du Musée Guggenheim. Il était plongé dans la contemplation d'un tableau occupant tout un mur dans une salle dont le seul éclairage provenait du reflet bleuté de la toile. L'artiste avait représenté une silhouette d'homme matérialisée par un enchevêtrement de ficelles et de bandes blanches. Il portait sur son dos un lourd ballot d'objets hétéroclites, le tout sur un fond alliant le bleu turquoise au vert émeraude. L'homme semblait lutter pour poursuivre une marche déterminée malgré les poids du fardeau qui le tirait en arrière. Cette image éveillait chez Dov quelque chose de profondément enfoui. Peut être le courage de cet être emmailloté et chargé d'un lourd passé et qui parvenait à avancer d'un pas déterminé... Plongé dans cette méditation il ne fut même pas surpris quand il entendit derrière lui quelqu'un l'appeler à voix basse comme en s'interrogeant:

Professeur Libermann ? Dans la pénombre ambiante il reconnut sa voisine du vol Tel Aviv New York.

- Vous connaissez mon nom ?
- Je ne le connaissais pas lorsque nous nous sommes croisés dans l’avion mais par la suite j’ai vu votre photo dans Haaretz et dans Akhbar Al-Qods. Je suis journaliste et je me demandais justement comment vous joindre pour solliciter une interview ?
- Sur mon intervention au congrès de physique des particules, j’ai dit tout ce que j’avais à dire dans les deux articles que vous avez lus, je ne vois pas ce que je pourrais ajouter.
- Il ne s’agit pas de cette affaire. Je traite un sujet sur la façon dont les différentes composantes de l’opinion israélienne appréhendent le conflit. Vous m’apporterez le point de vue de l’intelligentsia de gauche.
- Et vous venez à New York pour faire ça ?
- Je le fais dans le cadre d’une formation à l’école de journalisme de l’Université de Columbia et justement ça n’est pas très facile ici. Votre participation serait précieuse.

Dov s’apprêtait à dire qu’il n’appréciait pas trop d’être rangé dans une catégorie précise de l’opinion publique mais elle l’interrompit et dit en baissant la voix.

- On commence à nous fusiller du regard. Vous ne voulez pas que l’on continue à l’extérieur ?
- Je suis là depuis deux heures et j’ai à peine vu la moitié de ce que je voulais voir. Alors si vous avez la patience d’attendre jusqu’à la fermeture je vous retrouverai à la cafétéria.
- Parfait, c’est dans une demi-heure, la cafétéria est au niveau 3, à côté de l’exposition permanente de Kandinsky.
- Vous avez l’air de bien connaître les lieux.
- J’ai assuré des petits jobs ici il y a quelques années pendant mes études.

Par discrétion elle le laissa partir et prit une direction opposée. Il parcourut la salle suivante puis revint sur ses pas pour chercher le nom de l’artiste auteur de cette grande toile qui l’avait impressionné :

*Mahi Binebine 1959,
Sans titre,
Cire et pigment sur bois, 200x260.
2006, Maroc*

Maroc! Le pays de sa grand-mère maternelle. Il recula pour contempler la toile de nouveau mais il n’arrivait plus à entrer dans l’univers de l’artiste. Il renonça à poursuivre la visite en se disant qu’il reviendrait une autre fois et se retrouva plus tôt que prévu à

la cafétéria du troisième étage du musée. La décoration respectait le parti pris architectural de tout le musée : mobilier blanc, blancheur des murs rompue sur un seul côté par une fuite de lignes aux couleurs du musée : orangées, jaunes et marrons. La forme en spirale du bâtiment était rappelée dans les volutes de béton masquant le plafond. Toutes les tables étaient dressées pour des repas. Dov se dirigea vers l'un des comptoirs courbes aménagés en bars. La jeune femme était déjà là, devant un jus de fruits. Il prit place sur l'un des hauts tabourets de l'autre côté du comptoir. Les décrochements sur les murs et les grands voiles au plafond atténuèrent le bruit des conversations. Malgré la taille de la salle et la proximité des autres clients on pouvait aisément tenir une conversation privée.

La jeune femme reprit ses explications sur l'enquête qu'elle voulait mener. De nouveau Dov trouvât son approche beaucoup trop simpliste. Mais sa naïveté même et le contraste entre la raideur de ses propos et l'impression de fragilité qui émanait de sa personne le décidèrent à ne pas relever et il la laissa poursuivre avec la même candeur.

- Je pense que le contexte un peu décalé d'une interview depuis New York pourra faire barrage aux réactions stéréotypées. Votre domaine de compétence peut aussi y contribuer. D'après ce que j'ai lu vous étudiez des phénomènes physiques mystérieux, à priori incompréhensibles pour le grand public.
- Difficilement compréhensibles pour moi aussi. Mais allons-y, vous connaissez les horaires de cette cafétéria, est-ce que nous avons encore le temps de l'interview ?
- Excusez-moi encore je ne vous ai pas dit précisément de quoi il s'agit : c'est un sujet filmé que je dois faire et je n'ai pas ma caméra avec moi.

Il eut l'impression de se faire entraîner au-delà de ce qu'il avait accepté. Partagé entre l'agacement et l'envie de faire plus ample connaissance il se retint encore une fois.

- Attendez, vous semblez en savoir beaucoup sur moi, alors que je ne sais pas grand-chose de vous. J'ai vu que vous aviez un passeport israélien; par ailleurs vu le temps que vous avez passé devant le guichet de l'immigration à l'aéroport, j'ai supposé que vous deviez être arabe israélienne.
- Bonnes déductions ! vous m'avez donc espionnée !

Il ne voulut pas avouer qu'il l'avait remarquée aussitôt entré dans l'avion.

- Pas du tout, mais je me suis dit que j'avais eu de la chance de ne pas être tombé sur cette file bloquée par une jeune fille qui semblait intéresser la police des frontières.
- Je me présente donc. Pour la nationalité je préfère dire palestinienne Israélienne. Pour la profession je suis journaliste pour un nouveau magazine en ligne destiné à tous les israéliens, qu'ils soient arabes, musulmans, juifs, chrétiens ou sans religion et je suis à New York pour une formation

complémentaire. Je crois que je ne vous ai pas dit mon nom, je m'appelle Miral Nasir, 27 ans et j'habite Nazareth. En 2005 mes parents ont choisi de retourner vivre près de leur famille à Gaza. Pour ma part j'ai préféré rester en Israël et garder une nationalité qui me laisse libre de mes mouvements... à condition d'être patiente aux passages des frontières. Vous pouvez en savoir plus en allant sur mon blog, comme j'ai fait moi-même lorsque j'ai voulu en savoir un peu plus sur vous. Voulez-vous que j'attende le résultat de votre enquête pour savoir si vous acceptez de m'accorder cette interview ?

- Inutile, je saurai me défendre même si je découvre que vous êtes une dangereuse terroriste. Voulez-vous demain vers 14h ici même, j'avais l'intention de revenir demain matin pour poursuivre la visite du musée.

- **16**

Le lendemain Dov finissait un sandwich accompagné d'un verre de vin à la cafétéria du musée Guggenheim lorsque Miral passa la porte et se dirigea vers lui. Elle avait cherché à paraître plus âgée et à se donner un air professionnel en choisissant un tailleur très strict. Elle avait serré ses cheveux dans un petit chignon sans parvenir à les discipliner totalement si bien que quelques mèches frisées s'en échappaient pour aller lui caresser la nuque.

Il faisait beau et elle fit remarquer à Dov que le Parc, de l'autre côté de la Cinquième Avenue, avec ses magnifiques couleurs automnales, offrirait un cadre idéal pour l'entretien. Avant de ressortir elle passa récupérer des affaires au vestiaire et revint avec à l'épaule un sac photo et un trépied de caméra. Une fois arrivés dans le parc elle choisit un banc et invita Dov à y prendre place, puis elle vissa sa caméra sur le trépied et l'installa face au banc. Un gros micro surplombait l'appareil. Elle invita Dov à jeter un coup d'œil sur l'écran de contrôle. Elle avait pris soin d'avoir en toile de fond la spirale tronconique du Solomon Guggenheim Muséum au travers d'une branche d'érable aux feuilles d'un rouge somptueux.

Elle vint s'asseoir sur le banc face à l'objectif, légèrement tournée vers Dov et déclencha la caméra au moyen d'une petite télécommande cachée au creux de sa main.

- Docteur Libermann, vous êtes chercheur en physique quantique, spécialiste de l'intrication, professeur à l'Université de Tel Aviv jusqu'à il y a peu car depuis vous avez déclaré vouloir rester à New York et vous avez décidé de choisir une petite revue scientifique éditée en Palestine pour publier les résultats de vos travaux. Merci d'avoir accepté de répondre à mes questions.

C'est au citoyen israélien que je voudrais m'adresser. Vous êtes connu pour vos positions en faveur de la paix et en faveur de négociations avec l'autorité

Palestinienne sans poser de préalable, cependant vous avez répondu sans hésiter au rappel de l'armée dès le début de la guerre du Liban pendant l'été 2006 et vous avez combattu dans des unités dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles n'ont pas fait un usage modéré de leur force.

Pris de court Dov sursauta comme sous l'effet d'une piqûre.

- Pouvez-vous arrêter de filmer un instant s'il vous plait ?

Miral ne fut nullement surprise par sa réaction. Plutôt que de commander l'arrêt de la caméra à distance comme elle l'avait fait pour la déclencher, elle se leva et alla appuyer sur la commande locale. Peut-être pour se donner le temps de préparer sa défense, ou bien pour utiliser la séquence dans son montage final. Puis elle revint s'asseoir à la place qu'elle venait de quitter.

- En quoi ce sujet concerne-t-il le thème d'étude que vous m'avez présenté, ou alors vous cherchez à me déstabiliser, c'est la méthode qu'on vous enseigne à l'école de journalisme ?
- Non, c'est mon expérience des débats avec mes amis juifs en Israël : au début on se rejoint sur beaucoup de points. On est pour la paix, le dialogue et la négociation, puis on commence à approfondir et là on s'aperçoit qu'on ne parle pas du tout de la même chose. Les exigences des uns sont inacceptables pour les autres, chacun trouve que l'autre partie veut abuser de sa bonne volonté, le ton monte et on fini par se fâcher. Par la suite on tente de comprendre le point de vue de l'autre et avec un peu de chance on reprend une discussion sérieuse et approfondie. Avec vous je voulais juste nous dispenser de ces étapes inutiles.

Elle tentait de se montrer sincère et d'enlever toute marque d'agressivité dans son discours. Son visage s'animait, son regard cherchait celui de Dov comme pour vérifier qu'il comprenait bien ce qu'elle voulait dire. Il en fut troublé et une pensée stupide lui traversa l'esprit : *avec vous je me dispenserai bien de toutes les étapes d'un coup si vous le vouliez bien*, et avant même qu'il eut écarté cette idée il vit comme une déception et un air de reproche dans le regard de Miral qui semblait avoir le don de lire dans les pensées. Il chercha un moyen d'effacer sa maladresse et n'en trouva pas d'autre que d'enchaîner sur la question qu'elle avait posé :

- Rebranchez votre caméra, je vais répondre à votre question sur la guerre du Liban.

• 17

Revenu de l'enfer du Liban de l'été 2006 Dov avait effacé de sa mémoire le déroulement des faits, depuis le franchissement de la frontière à bord d'un blindé jusqu'à son évacuation avec une trentaine d'autres blessés. Restaient cependant

quelques images qui revenaient parfois, sans raison ni lien avec le présent et qu'il s'efforçait de refouler. Cette fois au contraire Il s'appliqua à se les remémorer. Une vision en déclenchait une autre, puis une autre encore. Elles émergeaient progressivement comme si elles étaient reliées entre elles par un fil invisible. Petit à petit des séquences complètes s'ordonnaient. Les premiers signes d'une présence ennemie après une avance trop rapide, les appuis logistiques qui ne suivaient pas, la voix tendue de l'officier qui, depuis une base éloignée, leur intimait l'ordre de poursuivre l'avancée sans pouvoir leur assurer la couverture aérienne qu'ils réclamaient, le fracas tout autour du blindé, l'impossibilité de voir ce qui se passait en dehors du petit rectangle du viseur envahi régulièrement par les éclairs des explosions alentour. Puis tout à coup la secousse brutale, comme si le char avait sauté en l'air avant de retomber à terre, le tireur affalé au-dessus de lui, le visage à moitié emporté et le sang qui gouttait sur sa propre tête. Le chef de char qui lui hurlait dessus sans doute depuis plusieurs minutes.

- Tu le sors de là et tu reprends le tir, bordel! ou on se fait dégommer !
- Je suis aux transmissions.
- Y a plus de transmission, reprends le tir et dégage moi tout ce qui bouge.

Le suivi thermique pouvait accrocher toute cible et ne plus la lâcher. Il n'y avait qu'à appuyer sur la gâchette et sous les hurlements du chef de char il appuyait frénétiquement. Les balles de 12,7 mm tirées depuis la mitrailleuse lourde de la tourelle déchiquetèrent une voiture qui s'avavançait vers eux et ses occupants avec. Il ne sut jamais s'il s'agissait d'ennemis armés ou de simples civils qui avaient eu la malchance de se trouver là.

Plus tard il apprit que lors de cette bataille autour de Bint Jbeil, qualifiée de capitale de la terreur du Hezbollah, il y avait eu d'abord deux chars israéliens complètement détruits, deux membres d'équipage tués et plusieurs autres blessés. Après quoi le commandement de Tshal avait envoyé une formation d'élite, la Brigade Golan dont neuf soldats furent tués et vingt-deux autres blessés. Il fallut encore dépêcher une autre brigade de parachutistes d'élite, puis trois divisions de réservistes dont la sienne avec son char Merkava Mk4 présenté partout comme le char offrant la meilleure protection au monde. Ça n'avait pas empêché l'un des membres de l'équipage d'être à moitié décapité, juste au-dessus de la tête de Dov. La bourgade ne fût jamais conquise et fut réduite en ruine par l'artillerie et l'aviation.

- **18**

Le soleil couchant embrasait les façades de la 53ème rue. Les couleurs du parc étaient encore plus chaudes sous ce flamboiement. Dov avait parlé longtemps. La torche de la caméra s'était déclenchée pour combattre le crépuscule. Miral avait déjà

changé deux fois la batterie. L'éclairage faiblit un peu puis un voyant rouge s'alluma. Cette fois Miral n'eut pas le cœur d'interrompre le monologue de Dov pour remettre une batterie neuve. Elle le laissa poursuivre sans filmer. Il continua à parler, mais au bout d'un moment sa voix se brisa au milieu d'une phrase.

Dov était grand et d'apparence robuste. Il tenait de son ascendance méditerranéenne une chevelure noire abondante, bouclée et rebelle, un grand nez droit sur des lèvres bien dessinées. De son père d'origine lithuanienne il avait hérité son teint clair et ses yeux bleus; et c'était étrange de voir cet homme, quelques instants auparavant solide et bourru, dévoiler sa fragilité et se tasser. Une larme perlait à ses paupières. Miral du se retenir pour ne pas avancer la main pour l'effacer.

- Venez, nous allons prendre un café.

Le bar du musée était fermé depuis longtemps et Dov et Miral durent en chercher un autre. Dov s'étaient ressaisi et elle avait repris ses distances. Elle voulait comprendre. Pourquoi il n'y avait pas plus d'objecteurs de conscience en Israël? Pourquoi lui-même ne l'avait-il pas été? Pourquoi, tout en se disant pacifistes, les militants de gauche obéissaient-ils toujours, comme un seul homme, dès que le gouvernement décrétait la mobilisation générale?

- Parce qu'aucune nation ne s'est constituée sans combats et sans morts; parce que je ne pense pas que chaque citoyen ait le droit de définir sa propre ligne et de décider si cette fois il faut se battre ou non; parce que j'ai vu les corps déchiquetés dans l'attentat du Dolphinarium le 1^{er} juin 2001 et encore le 25 février devant une autre discothèque, des corps d'adolescents qui étaient venus là juste pour s'amuser.

Il lui parla aussi des invectives de certaines chaînes de télévision arabes qui le révulsaient. Mais il ajouta aussitôt qu'il était tout aussi révulsé par les atteintes quotidiennes à la dignité des Palestiniens à l'intérieur des frontières d'Israël et dans les territoires occupés. Il ajouta qu'il était persuadé qu'en agissant ainsi, et en laissant les colonies s'étendre, le pouvoir enfonçait chaque jour un peu plus le pays dans l'impasse. Miral comprenait les arguments de Dov mais elle ne voulait pas laisser d'ambiguïté sur ses propres positions.

- Si vous voulez, je peux aussi vous parler des corps déchiquetés des enfants d'un ami de mes parents, lorsque sa maison a reçu trois obus pendant l'opération « plomb durci » à Gaza. Et aussi des meurtres de palestiniens commis tous les jours par des colons israéliens.
- Vous avez eu votre interview alors restons-en là si vous voulez bien. Je ne me sens pas capable de soutenir un débat ce soir.
- C'est dommage. J'aurais aimé vous poser quelques questions sur d'autres sujets, puis sur votre situation actuelle.

- Non merci, en tous cas pas ce soir.
- Si vous décidez de continuer, vous pourrez me joindre à l'école de journalisme de l'Université de Columbia.

- **19**

Il reprit contact avec elle et ils poursuivirent l'entretien le dimanche suivant au même endroit. Elle avait renoncé à discipliner ses cheveux qui tombaient en mèches bouclées sur ses épaules comme la première fois qu'il l'avait vue dans l'avion et elle avait entouré ses yeux d'une ligne noire qui accentuait le caractère orientale de son visage. Il faisait toujours aussi beau mais la lumière était différente. Elle prit soin de changer l'angle de prise de vue pour bien marquer l'interruption de l'entretien. La tension accumulée à la fin de leur précédente rencontre s'était dissipée mais Miral ne s'écarta pas pour autant de la ligne qu'elle s'était fixée : obliger son interlocuteur à aller au fond des choses et tenter de le mettre en face de ses propres contradictions ou du moins ce qu'elle considérait comme tel.

- Docteur Libermann, la semaine dernière vous nous avez raconté votre participation à la guerre du Liban de 2006. Dans cette deuxième partie de notre entretien, je voudrais connaître vos positions sur les conditions d'une paix durable entre israéliens et palestiniens. Je sais que vous avez été un fervent défenseur de l'Initiative de Genève.

En prononçant le mot « initiative » elle avait mimé des guillemets d'un geste des deux mains, pour marquer le caractère virtuel de ce document établi par un groupe d'israéliens et de Palestiniens désireux de démontrer qu'avec un peu de courage politique on pouvait résoudre la plupart des questions en débat dans le conflit. Plus que des questions Miral développait une argumentation.

- Entre autres dispositions cet accord virtuel prévoit la formation d'un État Palestinien moyennant certains « échanges mineurs de territoires ». Vous êtes-vous penché récemment sur la carte des implantations illégales de colons dans les territoires palestiniens ? Et pensez-vous qu'il suffira d'ajustements mineurs pour qu'un État Palestinien soit viable ?
- Je sais que ces implantations pénètrent largement dans les territoires prévus pour l'État palestinien et qu'elles ont été tolérées par tous les gouvernements israéliens de gauche comme de droite.
- Pas tolérées, encouragées.

Le visage de Miral s'animait, Dov ne pouvait s'empêcher d'en admirer les traits qui restaient réguliers même quand elle fulminait.

- Oui, vous avez raison, encouragées. Il faudra les démanteler.
- Savez-vous combien cela représente d'Israéliens à déplacer contre leur gré ?

- Il y a un peu plus de 500 000 colons, certains pourront rester sur place à la suite d'échanges de territoires, les autres il faudra les déplacer. Ça a déjà été fait par Sharon pour Gaza.
- Gaza c'était 7000 personnes et ça n'a pas été facile du tout. Vous savez bien qu'aucun gouvernement israélien de gauche ou de droite ne prendra le risque d'affronter 500 000 colons.

Ils continuèrent à échanger leurs arguments jusqu'à ce que Dov s'insurge.

- Vous cherchez quoi ? à m'amener à vos positions ? il ne s'agit plus d'une interview. Vous vous positionnez en journaliste ou en militante ?
- Je vous avais proposé un entretien, appelons-le débat si vous préférez.
- Si c'est un débat laissez-moi vous poser quelques questions à mon tour. Êtes-vous sûre que dans un futur État Palestinien vous n'aurez pas à vous battre pour ne pas être obligée de porter le hijab ? Est-ce que vous même ne serez pas prête à une guerre civile pour ça ?

Dov n'avait aucune envie de prolonger une discussion qu'il avait déjà eue tant de fois, en se retrouvant d'ailleurs le plus souvent à défendre les positions occupées par Miral. Il trouva une diversion : Le point rouge sur la face avant de la caméra était éteint et il le fit observer à Miral. Elle avoua qu'elle s'en était aperçue mais qu'elle s'était laissée emporter par la discussion et que dans son esprit elle avait déjà décidé d'abandonner cette deuxième partie de son enquête. Elle souhaitait passer directement à ce qui devait en constituer la troisième partie: montrer Dov dans son cadre de travail et expliquer sa présence à New York. Pour cela elle souhaitait pouvoir le filmer dans son laboratoire. Il indiqua que le cadre dans lequel il menait ses recherches n'avait rien de très spectaculaire et que par ailleurs il lui faudrait d'abord obtenir l'accord de l'administration du centre de recherche.

- Dans ces conditions acceptez-vous de poursuivre tout de suite l'interview, je vous promets d'abandonner le terrain de la politique. Je voudrais juste que vous me donniez quelques explications sur la nature de vos travaux. Je n'ai pas besoin de filmer mais seulement de vous enregistrer. Je m'en servirai sous forme de voix off sur des images neutres.

- **20**

Dov accepta de poursuivre l'entretien sur ce thème moins conflictuel. Elle sorti un petit magnétophone numérique et posa la première question.

- Docteur Libermann, pouvez-vous expliquer à l'homme de la rue la nature de vos travaux sur l'intrication, c'est bien ainsi que vous désignez votre champ d'investigation ?
- C'est bien ça. Dans le langage courant « intriqué » signifie imbriqué, emmêlé.

- Et dans le langage scientifique cela signifie quoi au juste?
- Là c'est plus délicat...Je suis plus à l'aise quand il s'agit de l'expliquer par quelques équations mathématiques, mais je vais essayer. Il faut d'abord préciser que cela concerne les particules élémentaires. Si vous vous souvenez de vos cours de physique, les particules élémentaires sont les composantes ultimes de l'atome : électrons, protons, neutrons etc. Lorsque deux particules sont intriquées, on dit aussi « en état d'intrication », elles ont des destinées définitivement liées. Tout ce qui arrive à l'une se répercute aussitôt sur l'autre, même si elles s'éloignent jusqu'à être séparées par des milliers de kilomètres. D'une certaine façon tout se passe comme si elles étaient restées en contact intime malgré la distance qui les sépare.
- Pouvez-vous donner un exemple d'intrication pris dans la vie courante pour expliquer un peu mieux ce qu'est ce phénomène ?
- Il ne peut pas y avoir d'exemple dans la vie courante car l'intrication ne se manifeste qu'à l'échelle des particules élémentaires, au niveau de l'atome si vous préférez, mais je peux vous donner une illustration de ce qui se passerait si l'intrication pouvait se manifester à notre échelle. Imaginez deux roulettes de casino fabriquées dans le même atelier puis transportées à des milliers de kilomètres l'une de l'autre et admettons qu'elles soient en intrication. Si on lance les boules des deux roulettes en même temps et que la boule de l'une s'arrête sur une case rouge, celle de l'autre s'arrêtera automatiquement et au même moment sur une case noire et si la boule de la première s'arrête sur une case noire, la boule de l'autre roulette s'arrêtera sur une case rouge. Tout se passe comme si les deux boules avaient échangé l'information de façon instantanée : « hep ! je suis sur une case noire, alors tu dois t'arrêter sur une case rouge »: Ce phénomène est déjà étrange en lui-même : pourquoi ce lien permanent à distance. Il est en outre en contradiction avec la théorie de la relativité d'Einstein qui dit qu'il est impossible pour tout objet, onde ou information de se déplacer à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Or il a bien fallu qu'une information ait voyagé à une vitesse infinie pour qu'instantanément une roulette tienne compte de ce qui est arrivé à l'autre afin de « choisir » la case où sa boule va s'arrêter.
- Je ne suis pas sûre de bien vous suivre mais doit-on comprendre que cela remet en cause les théories d'Einstein ?
- Non justement, c'est là tout le paradoxe. Jusqu'à présent la relativité et sa conséquence disant qu'il est impossible de dépasser la vitesse de la lumière résiste à toutes les découvertes qui pourraient la remettre en cause, y compris

l'intrication. En même temps dans une expérience d'intrication tout semble indiquer qu'il y a une information qui se transmet à distance à vitesse infinie. Je ne voudrais pas ennuyer vos lecteurs avec des raisonnements trop compliqués, mais sachez que lorsque l'on pousse plus loin les conséquences de cette contradiction, on attrape vite le vertige car on se voit obligé de remettre en cause la notion d'espace et de temps.

Miral préféra renoncer à comprendre. Elle se dit qu'elle lui demanderait peut-être plus tard de faire un schéma ou une petite animation qui illustrerait son propos et elle passa à une autre question.

- Pensez-vous que vos travaux sur l'intrication pourront avoir des applications pratiques?
- Oui, il y a des applications pratiques en perspective à partir de mes travaux et de ceux des autres équipes qui étudient l'intrication. Et cela dans au moins deux domaines : Le premier domaine est celui de la transmission d'informations cryptées. Je ne vais pas trop entrer dans les détails, disons juste qu'en utilisant l'intrication des particules pour transmettre des informations on rend impossible leur interception par un tiers. C'est l'arme absolue pour ce qui est des techniques de cryptage et ça intéresse beaucoup tous ceux qui ont besoin de sécuriser l'échange d'information, surtout depuis l'explosion de la communication par Internet. L'intrication offre aussi des perspectives d'application importantes pour concevoir de nouveaux types d'ordinateurs.
- Parmi toutes ces équipes qui travaillent sur l'intrication, quel est l'apport spécifique de la votre?
- On a déjà réalisé des expériences mettant en œuvre l'intrication, mais jusqu'ici ça ne portait que sur de tout petits nombres de particules. En outre il fallait refroidir le système presque jusqu'au zéro absolu et le placer dans un vide poussé. Nos travaux permettent d'étudier l'intrication sur des ensembles un peu plus complexes que de simples particules élémentaires, à température ambiante, et sur de grandes distances.

Il se faisait tard et Miral ne voulait pas prolonger l'interview sur un terrain si ardu mais elle espérait bien obtenir de Dov des images qui rendrait l'explication plus accessible. Ne voulant pas paraître importune elle n'évoqua cela que comme une vague possibilité et rappela son souhait de filmer le cadre de travail de Dov à l'institut de physique. Si cela s'avérait possible il pourrait la joindre à son école pour fixer un nouveau rendez-vous. De rencontre en rencontre l'attirance de Dov pour Miral n'avait cessé de croître et en même temps une petite voix lui soufflait qu'il fallait résister à tous prix et ne pas donner suite à cette proposition.

- **21**

Tawfiq avait élu domicile dans une vieille maison de pierre à la périphérie de Ramallah chez une dame vivant seule, à l'écart des tumultes du centre-ville et proche de la sortie vers Birzeit. Il l'avait choisie aussi bien pour son emplacement que pour son jardin fleuri dont les senteurs lui rappelaient celles du sien à Jaffa. De sa chambre il avait vue sur les collines environnantes. Il avait réparé un vieux vélo emprunté à sa logeuse et l'utilisait pour aller en ville. Pour la fac, il avait négocié un accord avec un chauffeur de taxi qui faisait le trajet Ramallah-Birzeit plusieurs fois par jour.

Il découvrit bientôt les tracas de l'occupation. L'armée présentée en Israël comme la plus morale du monde – lui même y avait presque cru – montrait ici un visage différent : attentes imposées aux hommes et aux femmes comme aux enfants et aux vieillards devant les *check-points* sous le soleil comme sous la pluie; contrôles multiples destinés à rappeler aux Palestiniens qu'ils n'avaient ici aucun droit; arrogance des militaires partout où ils étaient en contact avec la population civile. Tout comme Dov, Tawfiq ne contestait pas aux Israéliens le droit de défendre la sécurité de ses citoyens, il savait aussi que les combattants du Hamas étaient capables de commettre des atrocités. Mais rien ne pouvait justifier à ses yeux les humiliations infligées à la population civile. Il visita le camp de réfugiés d'Amari englobé dans la partie sud de Ramallah, si différent du reste de la ville par la densité de sa population, le délabrement des bâtiments et l'absence de toute végétation. Il comprit aussi que si les services de sécurité israéliens décidaient de s'intéresser à lui ils n'auraient aucun scrupule à le récupérer aussi facilement qu'à Tel Aviv ou Jaffa. Il apprit à interpréter les détonations qui éclataient régulièrement et à faire la différence entre les kalachnikovs des factions palestiniennes, les pistolets mitrailleurs Uzi de l'armée israélienne, et les simples pétards et feux d'artifices des mariages. Il remit à plus tard la visite des autres camps de réfugiés de Qalqiliya, El Khalil et Naplouse. Pour l'heure il fallait qu'il mette en place sa chaire de physique et qu'il commence ses cours.

Il organisa une première conférence pour les étudiants susceptibles de s'intéresser à la physique des particules. L'amphithéâtre fut rempli en partie par de véritables candidats au cours et en partie par des curieux venus voir à quoi ressemblait ce nouveau professeur venu tout droit de l'Université de Tel Aviv.

Tawfiq savait que la science occupait une place ambiguë dans les pays musulmans. Elle y jouit d'un grand prestige et ses révélations sur l'âge de l'univers ou sur l'évolution des espèces peuvent être abordées sans difficulté, pour autant qu'on n'en tire pas d'arguments en faveur de l'athéisme, sous peine de la rendre suspecte et d'en éloigner 95 % des interlocuteurs.

Avant de présenter le programme du cours et de définir le niveau requis en mathématiques et en physique, Tawfiq estima qu'il devait prendre soin de se situer

philosophiquement, sinon politiquement, dans un cours d'introduction en présentant son propre positionnement le plus honnêtement possible.

- *L'homme a toujours eu besoin de se forger une conception du monde et de la façon dont il est né. Il l'a fait d'abord au travers des mythes puis des religions. Aujourd'hui on ne peut faire abstraction de ce que la science nous enseigne à propos du monde et de sa formation.*

La relativité restreinte et la relativité générale, la physique quantique, le modèle du Big Bang permettent, de proposer des explications, mais aussi de faire des prédictions qui se vérifient avec une extrême précision. D'un autre côté la théorie de l'évolution nous permet de comprendre comment la vie est apparue sur terre et comment elle a conduit aux espèces vivantes que nous voyons autour de nous. Bien entendu ces connaissances comportent encore de nombreuses lacunes. Souvent la réponse apportée à une question soulève d'autres questions encore plus vertigineuses. Mais, que de découvertes faites, que d'énigmes résolues! Pour autant les concepts scientifiques modernes contredisent le rationalisme et laissent encore une large place à l'imagination, et les découvertes à venir promettent d'être encore plus étonnantes. En définitive il faut retenir une chose importante : la science se préoccupe du « comment » et jamais du « pourquoi ».

Tawfiq poursuit en faisant la distinction entre la science et la technologie, expliquant que celle là ne doit pas être tenue pour responsable des excès de celle-ci. Puis il entreprit de présenter le contenu de son cours avant de conclure en revenant sur le thème des grandes théories scientifiques.

- Mon objet tout au long des cours que je vous dispenserai cette année n'est évidemment pas d'embrasser toutes les grandes théories scientifiques mais seulement le domaine de la physique des particules. Il me paraissait néanmoins important de rappeler que cette physique ne peut se concevoir et ne peut prendre tout son sens que dans le contexte plus général des grandes théories qui ont vu le jour à partir du début du 20^e siècle. Nous étudierons ensemble la physique des particules de façon approfondie et en détail, mais il vous faudra connaître les autres chapitres de la physique moderne. Si c'est nécessaire je suis prêt, en dehors du cadre de ce cours, à apporter mon aide à ceux qui voudraient s'y intéresser.

Les commentaires étaient restés discrets pendant l'exposé. Mais à la sortie de la salle de cours des discussions animées entre étudiants avaient déjà commencé.

Ceux qui étaient intéressés par ce nouvel enseignement devaient remplir un bulletin de pré-inscription. La semaine suivante Tawfiq passa plusieurs heures à recevoir les candidats un par un pour vérifier leur capacité à suivre le cours, leurs motivations et la compatibilité avec le reste de leur cursus. Sur la centaine d'étudiants préinscrits il en

retint trente-cinq après avoir découragé ceux dont le niveau en mathématiques était insuffisant, ceux qui étaient venus par curiosité, ainsi que plusieurs jeunes filles qui suivaient des études littéraires et qui n'étaient là, visiblement, que pour ses beaux yeux noirs. Il avait déjà remarqué que sur le campus les filles en jupes courtes et talons aiguilles étaient plus nombreuses que celles qui portaient le voile. Encore parmi celles-ci certaines en avaient-elles fait un accessoire de charme supplémentaire. Il remarqua aussi que même celles qui paraissaient les plus délurées s'arrangeaient pour retrouver une allure plus sage et plus discrète avant de quitter le campus.

- **22**

Le planning de Tawfiq comportait 6 heures de cours par semaine et 10 heures de travaux dirigés en petits groupes. Ne disposant encore d'aucun budget pour le matériel pédagogique, il récupéra tout un bric-à-brac dans les caves de l'université et y ajouta quelques acquisitions faites au marché aux puces : postes de radios, vieux téléphones portables, vieux objectifs d'appareils photos, ordinateurs déclassés et leurs écrans cathodiques. Les premiers travaux pratiques devaient consister à dépiapter tous ces engins, à y récupérer les composants utilisables pour les expériences à venir, les enregistrer sur un tableur avec leurs caractéristiques, les étiqueter et les ranger. Cet exercice occupa les premières séances de travaux dirigés. Les étudiants apprirent à manipuler les composants électroniques et, grâce aux réponses détaillées que Tawfiq apportait à chaque question, ils acquièrent des connaissances qui allaient leur être utiles par la suite.

Préparation, cours et travaux dirigés n'occupaient qu'une partie de son temps. Tawfiq commença à s'intéresser à la vie associative de Ramallah. Il se mit à recueillir des renseignements sur les organisations culturelles destinées aux jeunes.

Au cours de cette quête il rencontra Ahmad. Il était médecin et après ses 12 heures à l'hôpital il dirigeait une association multidisciplinaire qui s'occupait d'enfants en échec scolaire. Tawfiq fut tout de suite séduit par la chaleur de son discours et l'énergie qu'il consacrait à son travail en direction des jeunes. Alors qu'il s'étonnait du foisonnement d'associations destinées aux enfants, Ahmad lui expliqua :

- C'est simple, on les tire vers le haut, on alimente leur soif de découverte et on les aide à cultiver leurs talents ou ils risquent de sombrer dans le syndrome d'enfermement.
- Le syndrome d'enfermement?
- C'est une image. Le syndrome d'enfermement proprement dit est une affection neurologique. L'état de certains de nos enfants peut être considéré comme une forme sociale de ce syndrome: Ils s'enferment dans un genre de dépression provoquée par le confinement dans les territoires, ils ne disent rien, ne

réagissent à rien, ils présentent tous les symptômes d'une dépression mais ils ont un regard aigu qui vous transperce et semble lire dans vos pensées. Et encore cette réaction est-elle un moindre mal par rapport à celle des jeunes qui vont jeter des pierres sur les soldats israéliens au péril de leur vie ou, encore bien pire, ceux qui vont se faire embrigader pour aller se faire sauter avec une ceinture d'explosifs autour de la taille. Bref, ici tous les risquent qui guettent habituellement les adolescents et les pré-adolescents sont démultipliés. Toutes ces associations tentent de palier ce risque. La notre a choisi d'offrir la plus large palette d'activités pour donner à chacun une chance de trouver celle où il peut réussir le mieux et qui va le tirer vers le haut. Ça demande un travail long et obstiné mais qui donne des résultats encourageants.

Les bénévoles qui animaient cette association se répartissaient en cinq domaines d'intervention : sport, musique, danse, arts plastiques, mime. Tawfiq proposa d'y ajouter un sixième pour ceux que l'approche scientifique pourrait intéresser. Il envisageait de mettre au point une série d'expériences simples laissant une large place à l'initiative des enfants afin de les faire progresser par une méthode d'essais-erreurs. Ahmad fût tout de suite emballé par l'idée et les membres de l'association auxquels tous deux présentèrent le projet l'accueillirent aussi avec enthousiasme. Ils décidèrent de proposer cette nouvelle activité à des enfants fréquentant déjà l'association avant d'élargir l'offre à de nouveaux arrivants lorsque la méthode aurait été affinée.

Ahmad invita Tawfiq à assister aux sessions en cours et il l'accompagna jusqu'à la salle gracieusement mise à la disposition de l'association par le centre culturel franco-allemand. C'était une séance de musique. Ils se tinrent derrière une fenêtre d'où ils pouvaient voir et entendre le cours sans le perturber. Un groupe de filles et de garçons entre 8 et 12 ans, formé depuis seulement trois semaines, précisa Ahmad, répétait un duo de la *Flûte enchantée*. Les filles interprétaient Papagena et les garçons donnaient la réplique pour Papageno. Le résultat était étonnant. Le morceau était plutôt allègre pourtant les voix cristallines des enfants produisaient un effet bouleversant. Tawfiq sentit monter une bouffée d'émotion qui lui noua la gorge. Il s'efforça de se ressaisir car le cours s'achevait et les enfants commençaient à sortir. Ahmad lui chuchota à l'oreille que la jeune fille qui les dirigeait était française et juive et qu'elle était arrivée à Ramallah depuis un peu plus de six mois. Il fit les présentations, puis tous trois se dirigèrent vers la cafétéria du centre culturel. Ils discutèrent de la meilleure façon de mettre en place le nouveau domaine d'activité. Ahmad demanda à la jeune fille si elle voudrait bien guider Tawfiq pour ses premiers pas dans l'association et procéder avec lui au recrutement d'un groupe d'enfants pour l'activité nouvellement créée puis il les abandonna pour les laisser faire plus ample connaissance.

Elle devait avoir vingt quatre ou vingt cinq ans. Ses cheveux châtain tirant sur le roux, longs jusqu'aux épaules encadraient un joli visage avec un très léger strabisme qui lui donnait un charme particulier. Ses yeux, de couleur noisette, brillaient d'un éclat particulier lorsqu'elle parlait des enfants. Elle s'adressa à Tawfiq en anglais mais il lui dit qu'il connaissait suffisamment de français pour pouvoir continuer dans cette langue.

- **23**

Elle se faisait appeler Camille mais son véritable prénom était Clémence. Tawfiq voulu savoir pourquoi Camille.

- C'est un peu long à expliquer et puis ce n'est pas très important.
- Alors pourquoi Ramallah ?
- Je suis d'abord venue en touriste puis j'ai découvert cette association, j'y ai donné quelques cours, puis je suis restée.

C'était un peu laconique mais par la suite elle en dit un peu plus.

Elle avait interrompu ses études de musique au Conservatoire de Paris pour faire un voyage en Israël. Après y avoir passé quelques semaines elle avait visité les territoires occupés. Rentrée en France, elle s'était trouvée en décalage avec tout ce qu'elle voyait autour d'elle. Elle avait formé le projet de « faire de l'humanitaire » pendant un an avant de s'engager vraiment dans une carrière musicale. Mais elle ne se voyait pas aller en Afrique, avec laquelle elle n'avait aucun lien particulier. En revanche une partie de son identité la reliait à cette région mais elle n'avait pas envie de vivre en Israël, *et voilà...* Tawfiq n'avait fait aucun commentaire, craignant de paraître indiscret. Mais son silence même amenait Camille à se livrer sans doute un peu plus qu'elle n'aurait voulu.

- Je suis une étrangère ici... mais où que je sois je me sens un peu étrangère.

Tawfiq ne disait rien. Elle continua.

- Ici c'est un peu plus difficile parce qu'on doit être quelque chose... je veux dire en plus de la nationalité ... il faut avoir une religion... Au début certains m'ont conseillé de dire que j'étais chrétienne. Ça n'aurait eu aucun sens... C'est en tant que juive que je veux être ici... D'autres m'ont dit que je devais préciser « d'origine juive » puisque je n'étais pas croyante ! Ce « d'origine » sonne pour moi comme une dérobaie.

Tawfiq ne disait toujours rien. Elle poursuivit.

- Je n'ai aucune raison de me dérobaie.

Elle réalisa qu'elle n'avait jamais autant parlé d'elle depuis qu'elle était à Ramallah, comme si elle avait senti que Tawfiq était bien placé pour la comprendre. Il n'avait pas encore dit grand-chose sur lui-même, mais ses premières paroles confortèrent Camille dans cette impression de proximité.

- Je suis comme vous, je me sens étranger en Israël et étranger ici aussi... en même temps je me sens un peu chez moi dans les deux cas.

Il parla de ses parents, de son attirance depuis toujours pour les questions scientifiques, puis il raconta ce qui l'avait amené à Ramallah. Il voulait l'entendre encore parler d'elle.

- Et la musique, comment y êtes vous venue?
- C'est une belle histoire. Je dis parfois que c'est à cause des violons de Chirac : J'avais 5 ans et j'étais en classe maternelle dans une école du 18^e arrondissement à Paris. La directrice, une femme formidable, avait obtenu que son établissement puisse bénéficier d'une expérience pédagogique lancée par le maire de l'époque, Jacques Chirac. La mairie de Paris finançait des cours de musique pour toutes les classes de l'école et fournissait un violon à chaque enfant. On nous a d'abord appris à le manipuler délicatement. Pour moi ça n'a pas été difficile, car je suis tombée amoureuse de mon violon aussitôt que je l'ai sorti de sa boîte. Puis on a appris à en tirer quelques sons en pinçant les cordes. L'expérience a duré encore quelques temps après que j'eusse quitté l'école maternelle. beaucoup d'enfants n'ont pas poursuivi au delà de cette première initiation mais nous avons été quelques-uns à avoir découvert notre voie comme ça. Je peux dire que depuis que j'ai reçu ce premier instrument, il ne s'est plus passé un jour sans que je fasse de la musique. Ici Chirac était très populaire, en France non, enfin si, mais seulement après qu'il eut quitté le pouvoir. A l'époque, dans mon entourage en tous cas, on ne l'aimait pas du tout mais moi j'ai toujours eu un faible pour lui à cause de cette histoire de violons.

Elle avait dit ça avec un petit rire timide. Puis elle cru devoir ajouter.

- En fait il avait probablement juste laissé un attaché culturel monter ce projet ... Voilà... on se connaît depuis moins de deux heures et je vous ai déjà raconté ma vie. Maintenant vous pouvez rester muet. Si vous ne dites rien je ne dirai rien non plus.

Il lui parla alors de ses propres activités, de ses cours à l'université de Birzeit, des expériences qu'il voulait entreprendre avec les enfants des écoles primaires et qui lui tenait à cœur presque autant que le projet d'un grand centre de recherche en physique des particules. Elle lui parla de l'association « la main à la pâte » créée en France par le prix Nobel de physique Georges Charpak qui avait été un ami de son grand-père. Il était décédé à présent mais elle connaissait ses collaborateurs avec lesquels elle pourrait le mettre en contact. En échange il lui dit qu'il allait bientôt rencontrer Madame Al-Malki, maire de Ramallah et qu'il lui parlerait des violons de Chirac. Il était convaincu qu'elle serait emballée par l'idée de reproduire cette expérience à Ramallah.

Le Centre franco-allemand allait fermer. Dov proposa de continuer à bavarder en dînant quelque part. Il avait lancé l'invitation spontanément et au moment même où elle acceptait il se dit qu'il s'engageait là dans une histoire qui n'aurait rien de simple ni de tranquille. En même temps il éprouvait une sensation de douceur et il avait l'impression qu'elle ressentait la même chose.

- **24**

Après le dîner Tawfiq accompagna Camille jusqu'au bas de l'immeuble où elle habitait et ils se séparèrent rapidement pour éviter que la soirée ne fût gâchée par un contrôle d'identité ou autre incident qui pouvait intervenir à tout moment dans la nuit de Ramallah. Rentré chez lui il n'avait aucune envie de dormir. S'il s'était trouvé à Jaffa, il serait sorti se promener et humer les senteurs des orangers mélangées à l'odeur de la mer. Il serait allé retrouver des amis encore assis dans leurs jardins devant une table garnie de verres de citronnade. Vers minuit il pensa qu'il pouvait appeler Dov qui devait juste rentrer du labo. Sur Skype le petit pictogramme devant le pseudo de Dov était là, bien vert. Après quelques secondes son visage apparut sur l'écran.

- Encore debout à cette heure-ci, demanda Dov ?
- Et toi tu es déjà rentré à 19h, tu deviens fainéant?

Dov orienta la webcam vers des écrans sur lesquels défilaient des séries de courbes et de chiffres.

- Raté...je suis encore au labo.
- Ah ! tu me rassures.
- Qu'est-ce qui t'amène sur Skype à cette heure-ci, du nouveau à Ramallah ?
- Exact ! Et je suis en grand danger...

Dov sursauta bien que le sourire qu'arborait Tawfiq contrastât avec ce propos.

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Je suis en grand danger de tomber amoureux.

Dov fut un peu surpris car Tawfiq était en général très discret sur sa vie privée.

- C'est plutôt une excellente nouvelle!
- Oui mais la mauvaise nouvelle c'est qu'elle est juive !
- Dov éclata de rire.
- Pas possible ! Tu pouvais en trouver des dizaines à Tel Aviv, tu te réfugies dans les territoires et tu tombes amoureux d'une fille de colon !
- Non, pas quand même, c'est une française qui travaille pour une ONG.
- Je rêve... il n'y a pas de belles palestiniennes à Ramallah pour que tu choisisses la seule juive de la ville, et française en plus ! Où en es tu avec elle ?
- Rien encore, mais je me sens comme au bord d'un gouffre et sur le point de faire un grand pas en avant.

- Et qu'est-ce qui te fait croire qu'elle va tomber avec toi dans le gouffre ?
- Sais pas, une impression...
- Bon, si tu n'en es qu'aux impressions tout n'est pas perdu alors réfléchi bien avant d'aller plus loin.
- Je te retourne le conseil. Tu ne m'as pas parlé d'une certaine journaliste qui t'a énervé par ses questions ?
- Je t'ai dit qu'elle m'avait énervé, pas que je m'apprêtais à tomber amoureux d'elle, ça fait une sacrée différence non ?
- Oui oui, je ne sais pas ce qui est le plus grave. Fait quand même attention.
- Merci pour le conseil, pour ma part je suis sur mes gardes alors que tu me sembles prêt à prendre tous les risques.

Ils continuèrent à plaisanter sur le même mode, puis échangèrent des nouvelles de leurs situations professionnelles respectives. Après quoi Tawfiq put aller se coucher et il s'endormit aussitôt qu'il posa la tête sur l'oreiller. Dov, quant à lui, resta pensif. Il avait fallu qu'ils soient à des milliers de kilomètres de distance pour qu'ils arrivent à se parler comme des amis et pas seulement comme de bons collègues.

• 25

Après son passage chez Allison Dov devait travailler avec une équipe participant à l'étude des données transmises depuis le LHC et cela excitait particulièrement sa curiosité. Il avait suivi de près la construction et le démarrage de ce *Large Hadrons Collider*, énorme accélérateur de particules à cheval sur la frontière franco-suisse et qui collectionnant les records: 27 kilomètres de tunnel à 100 m sous terre, les plus hautes énergies jamais atteintes par l'Homme, la plus grande machine jamais réalisée, les plus gros aimants du monde et un coût total de plus de six milliards d'Euros. Dov avait envisagé de proposer un projet de recherche sur le LHC autour de l'intrication mais ce thème ne devait être abordé que plusieurs années après le démarrage et il n'aurait pas eu la patience d'attendre. Et voilà que parmi les 7000 scientifiques des 500 universités des 80 pays participant à ce programme il y avait les huit membres de l'équipe dont il allait faire partie pendant quinze jours. Le laboratoire ne comportait aucun dispositif expérimental, seulement des ordinateurs recevant des millions de données en provenance du LHC. Plusieurs équipes de chercheurs à travers le monde étaient chargées de recueillir ces données et de les analyser pour en extraire quelques informations fiables. Ce type d'activités était assez éloigné du domaine d'intervention de Dov et il lui fallut se plonger dans des théories mathématiques qu'il connaissait mal mais cela n'était pas pour lui déplaire.

Richard Wright, ou Dick comme l'appelaient ses collaborateurs, était le responsable de l'équipe que Dov venait de rejoindre. Il se désolait de son patronyme, car les règles

édictees dès le départ, stipulaient que les auteurs des articles se rapportant au projet LHC figureraient dans l'ordre alphabétique. Il était donc sûr que son nom serait toujours relégué à la fin de la liste des auteurs cités, ou même remplacé par des points de suspension quand la liste serait trop longue.

Dov le laissa présenter le programme du LHC comme s'il n'en avait jamais entendu parler :

- Le but initial était de traquer le boson de Higgs, particule infinitésimale restée introuvable avec les moyens disponibles avant le LHC, avec un dilemme diabolique à la clé: son existence confirmerait le modèle standard de la physique des particules mais aussi ces contradictions internes tandis que son absence aurait mis à terre toute cette belle construction et obligerait à tout reprendre à zéro.

A tous les coups on perd remarqua Dov.

- Pas du tout, à tous les coups on gagne, car ça nous promet de nouvelles découvertes en perspective et du travail pour quelques décennies ! De toutes façon l'existence du Boson de Higgs a déjà été brillamment démontrée mais ce qui reste à faire est encore plus passionnant. Vous savez que le travail sur LHC est exceptionnel également pour le mode de publication des résultats. Ils sont diffusés en direct et accessibles à tout le monde par Internet.
- Lequel Internet a été inventé justement pour ça avant d'envahir tous les autres domaines et de bouleverser nos vies quotidiennes.
- Bon, je vois que vous en savez déjà beaucoup sur le sujet et que vous me faites bavarder inutilement.
- Vous le faite avec tellement d'enthousiasme que je me régale à vous écouter.

Dans l'équipe de Dick Dov avait comme partenaire Mary Meadowcroft. Il comprit rétrospectivement certaines allusions goguenardes lors de la soirée au steak house : Mary était une jeune femme d'une quarantaine d'années, rousse flamboyante et capiteuse. Dick expliqua à Dov qu'elle avait mené une rude bataille pour qu'il soit affecté avec elle à l'analyse statistique des milliers de données numériques qui arrivaient chaque jour de Genève, analyse qu'elle avait pourtant traitée toute seule depuis un an, refusant même toute ingérence dans son travail. Dans d'autres circonstances Dov aurait peut-être cédé à ses avances mais il s'était toujours interdit de mêler vie privée et vie professionnelle. Jamais ses partenaires de travail ne lui avaient inspiré tentation ou désir. Il n'avait d'ailleurs nul besoin de se contraindre pour cela. Tant qu'il était *le Professeur Libermann* sa libido restait complètement inhibée et il ne voyait en toute collègue féminine qu'une scientifique ou une enseignante et il ne la jugeait que sur ses qualités dans l'exercice de ses fonctions. En l'occurrence Mary Meadowcroft était une brillante mathématicienne, pleine d'intuition, et qui mettait dans

l'étude de ses équations toute la finesse dont elle manquait dans la vie courante. Fort heureusement Mary était passionnée de mathématiques, si bien qu'ils pouvaient passer ensemble des heures entières à chercher en purs professionnels, les fonctions mathématiques susceptibles de faciliter l'interprétation des données. Il y avait bien le problème des temps de pause, mais Dov s'arrangeait pour les passer noyé au sein d'un groupe de collègues. A l'issue des quinze jours de travail dans l'équipe de Dick et Mary, Dov ne pouvait échapper à la traditionnelle soirée de clôture tout en sachant que Mary ne manquerait pas l'occasion pour tenter sa dernière chance de le séduire. Il eut alors l'idée d'inviter Miral à la soirée. Ce serait un excellent moyen de se mettre à l'abri des avances de Mary. Il la présenterait comme une connaissance de passage à New York, tout en laissant supposer que c'était sa petite amie. En cas de questions directes, il s'arrangerait pour que ses dénégations ne fassent que renforcer le doute. Vis à vis de Miral il pouvait prendre prétexte de sa demande d'interview sur son lieu de travail. Par la suite il lui fallut bien convenir que ces prétextes étaient fallacieux et qu'en fait, depuis leur dernière rencontre il n'avait cessé de penser à elle et de se chercher une bonne raison de la revoir.

- **26**

Dov téléphona à l'école de journalisme et laissa un message pour Miral. Il lui proposait une visite de son labo suivie d'une soirée avec des collègues. Elle rappela le jour même et il lui donna plus de détails, lui parla de Mary Meadowcroft et lui demanda si elle accepterait de jouer le rôle qu'il avait eu l'idée de lui confier. Elle s'en amusa beaucoup et le moment venu elle s'en acquitta parfaitement. Mary prit la chose du bon côté: perdre contre une telle rivale n'avait rien de déshonorant. Elle s'appliqua à faire bonne figure et à montrer qu'elle n'était ni fâchée ni mal disposée à l'égard du couple si bien que la soirée se passa fort agréablement.

Lorsque les convives se séparèrent après force congratulations, Dov et Miral prirent le même taxi afin d'accréditer l'idée qu'ils vivaient ensemble. Pendant le trajet elle s'amusa à imiter chaque membre de l'équipe. Elle mit un soin particulier à reproduire les expressions de Mary et son regard énamouré quand ses yeux se posaient sur Dov. Après un moment de franche rigolade alors que le taxi approchait du domicile de Miral un silence pesant s'établit. Chacun regardait défilier les blocs d'immeubles de part et d'autre de la voiture. Dov ressentait de nouveau l'impression d'être à une croisée de chemins. Il avait posé sa main sur la banquette si près de celle de Miral qu'il en sentait la chaleur. S'il l'avançait encore un peu, ou simplement s'il tournait la tête vers elle sa vie pourrait prendre un nouveau tournant. Mais elle pourrait aussi dégager sa main et continuer à fixer la nuque du conducteur ou lui signifier plus clairement encore qu'il se trompait lourdement, qu'il se comportait comme tous les machos qu'elle avait connus

et qu'elle était bien déçue. Il resta immobile et muet jusqu'à la fin du trajet. Une fois le taxi arrêté devant son immeuble, Miral ouvrit la portière et entraîna Dov par la main. Il eut juste le temps de jeter un billet au chauffeur. Devant l'entrée de l'immeuble elle composa le code et sitôt passée la porte elle se tourna vers lui. Il la prit dans ses bras et l'embrassa longuement. Il lui dit ensuite dans un souffle « je crois que nous sommes en train de faire une bêtise » et elle répondit « je le crois aussi », avant de lui rendre son baiser encore plus passionnément, en serrant son corps contre le sien.

Il était surpris par la liberté de comportement qu'elle affichait. Arrivée dans l'appartement elle l'aida à faire tomber sa jupe et à dégrafer son corsage pour libérer sa poitrine. Elle se révéla ensuite pleine de fougue, sensuelle et passionnée. Curieusement il ressentit avec elle comme un sentiment d'inceste alors qu'il ne l'avait jamais éprouvé dans des situations qui y auraient été sans doute plus propices. Les mots d'amour ou de désir murmurés en arabe éveillaient en lui une émotion étrange. Quand leurs sens furent calmés elle voulut tout savoir sur lui, ses précédentes amies, ses aventures, elle parlait tout en caressant son visage. Il voulut la provoquer en lui demandant si ses interviews se concluaient toujours comme ça. Elle lui répondit par une averse de coups de poings et de coups pieds, furieuse de ne pas parvenir à lui faire mal. Elle lui avoua ensuite qu'elle était elle-même étonnée de sa propre audace. C'est qu'elle avait eu très peur qu'il ne reparte avec le taxi sans faire un geste vers elle. Il lui rappela une phrase qu'elle avait dite lors de leur première rencontre, que les israéliens de gauche l'intéressaient particulièrement et il ajouta qu'il n'avait pas compris que c'était à ce point. Elle devrait tenter ça avec les faucons, ça serait sûrement très efficace pour faire avancer des négociations de paix. Elle se transforma de nouveau en furie avant de s'abandonner de nouveau dans ses bras.

- **27**

Ils se revirent tous les jours tantôt chez elle tantôt chez lui. Un soir que Dov travaillait sur son ordinateur, il entendit le "bip" de Tawfiq qui l'appelait sur Skype. Jusque-là Miral n'avait pas souhaité lui être présentée. Cette fois elle s'invita dans la discussion. Elle saisit une écharpe pour en faire un tchador et se présenta devant la caméra de l'ordinateur comme une victime que son mari cloîtrait dans une chambre. Tawfiq lui répondit en parodiant un imam qui prêcherait la soumission à son maître et seigneur. Elle joua ce jeu pendant toute la soirée et ne fit réellement connaissance avec Tawfiq que quelques jours plus tard. Elle trouvait toujours de telles pirouettes lorsqu'il fallait faire face à des tiers.

Ni Dov ni Miral n'avait encore envisagé ce qui adviendrait lorsqu'elle aurait fini son stage de formation à l'Université de Columbia. Du côté de l'Institut de physique, le Professeur Majumdar avait décidé que Dov pouvait interrompre sa tournée des équipes

et élaborer un projet qu'il pourrait diriger avec quelques chercheurs juniors et des étudiants en PhD. Bien entendu il fallait que le projet soit présenté au conseil scientifique de l'Institut, que celui-ci décide de le proposer au conseil d'administration, lequel devrait alors statuer sur l'opportunité de dégager le financement nécessaire. Le tout ne devait pas prendre beaucoup plus d'un mois après la rédaction du projet et Upendra était optimiste sur les chances de succès de la démarche. Dov en savait assez sur l'Institut pour pouvoir bâtir un programme compatible avec les moyens techniques et humains disponibles tout en restant dans le prolongement de ses propres travaux sur l'intrication. Les quatre semaines consacrées à l'élaboration du projet furent les plus heureuses de sa vie. Il n'avait pas besoin d'être à l'Institut pour mener à bien cette tâche. Il travaillait souvent chez lui et Miral le rejoignait le soir, à moins qu'ils n'aient décidé de se retrouver dans un restaurant ou devant une salle de spectacle. Il mena la définition du programme de recherche avec une étonnante facilité. Des questions restées jusque-là un peu floues dans son esprit s'éclairaient tout à coup et il n'avait aucune peine à définir les moyens d'y répondre, comme si la présence de Miral stimulait sa créativité.

Il apparaissait parfois quelques nuages dans ce ciel bleu lorsqu'ils abordaient le terrain politique. Ils s'étaient fixé pour règle d'éviter les consensus superficiels mais ils partaient de visions historiques éloignées difficiles à écarter. Ce qui était pour lui la fête de l'Indépendance était pour elle *la Nakba*, le Désastre, la Catastrophe ayant déclenché l'exode et tous les malheurs du peuple palestinien. « C'est notre façon d'être intriqués » dit un jour Miral. Et Dov fut saisi par cette idée de deux peuples intriqués au point que leurs destinées étaient indissociables, un peu comme les particules sur lesquelles il travaillait.

Dov revenait toujours à la seule question qui comptait pour lui : Et *maintenant on fait quoi ?* Mais alors le simple réalisme et le refus de tout angélisme les menaient dans des impasses. Pour Dov comme pour Miral, ces questions n'étaient pas nouvelles mais elles touchaient désormais un domaine plus intime, l'avenir de leur couple et ses chances de survie face aux secousses qui ébranlaient leur région.

- **28**

Le bureau de madame le Maire de Ramallah était surchargé de dossiers et de documents. Sur le devant trônait une plaque de cuivre sur laquelle on pouvait lire: *Suzan Al-Malki, Mayor*; au mur une photo de Yasser Arafat et une photo de Mahmoud Abbas surmontaient une étagère sur laquelle étaient posés les portraits de visiteurs illustres ainsi que de petits drapeaux des nations amies et des médailles commémoratives. Madame Al-Malki portait un chemisier blanc au col brodé. Elle avait les cheveux coiffés en arrière et de grandes lunettes de vue lui mangeaient la moitié

du visage. Son allure débonnaire était démentie par son discours déterminé. Elle invita Tawfiq à prendre une des deux tasses de café présentées par un assistant et prit l'autre pour elle même. Elle s'enquit d'abord de ses conditions de logement, était-il bien installé, qu'elle était son impression sur Ramallah à présent qu'il y vivait, son poste à l'université de Birzeit lui convenait-il, comment se situait le niveau des étudiants par rapport à celui des étudiants de Tel Aviv. Elle ne posait pas ces questions par simple courtoisie et semblait réellement intéressée par les réponses de Tawfiq. Il essayait d'être précis et complet dans ses explications sans être trop long, sachant que plusieurs visiteurs attendaient d'être reçus. Aussitôt qu'il le put il évoqua son activité auprès des enfants et Suzan Al-Malki le félicita d'avoir rejoint cette association qu'elle connaissait bien. Elle insista sur l'importance qu'il y avait à offrir aux jeunes des activités culturelles, sans lesquelles ils auraient vite l'impression d'étouffer dans ses poches de territoire d'où il leur était impossible de sortir. C'était l'occasion d'aborder le sujet qui lui tenait à cœur. Il parla du travail de Camille dans le domaine de la musique et de son rêve de reproduire à Ramallah l'expérience parisienne des cours de violon pour les tout petits. Suzan Al-Malki fut enthousiasmée par l'idée. Elle posa d'abord quelques questions sur Camille, était-ce bien la jeune française dont elle avait déjà entendu parler ? Puis elle demanda ce qu'elle pouvait faire pour faciliter la mise en œuvre du projet. Pour commencer il fallait se procurer une cinquantaine de violons pour enfants. Elle ne pouvait pas puiser dans le budget de la ville déjà bien sollicité et évoqua plusieurs pistes possibles : Ramallah avait signé un accord de coopération avec la ville de Bordeaux et elle avait d'excellents rapports avec son maire, lequel avait été très proche de Jacques Chirac. Il se souviendrait sans doute de cette expérience dans une école parisienne, et si ça n'allait pas assez vite elle ferait jouer la rivalité avec la mairie de Paris où elle avait plusieurs contacts. Elle avait un allié de taille en la personne de Daniel Barenboïm qui donnait chaque été à Ramallah un concert symphonique avec 80 jeunes instrumentistes Palestiniens, Israéliens et des quatre États arabes voisins. Elle promit à Tawfiq de lui envoyer copie de toutes les lettres qu'elle allait dicter ce jour même malgré la surcharge de son emploi du temps. Tawfiq crut voir là un discret signal indiquant que l'entrevue devait prendre fin.

Aussitôt sorti des locaux de la mairie il appela Camille pour lui faire part de la réaction de Suzan Al-Malki. Elle lui fit tout raconter au téléphone et quand il fut chez elle, elle lui fit tout répéter en se délectant de chaque détail de l'entretien.

- **29**

Le projet de recherche proposé par Dov fut accepté par le conseil d'administration de l'Institut sans modification notable. Il portait toujours sur les phénomènes d'intrication quantique. Il s'agissait de faire les expériences sur des

distances de plus en plus grandes et avec des entités de plus en plus complexes. Dov obtint l'essentiel des moyens matériels et humains qu'il avait demandés. Il devait désormais envisager un séjour d'au moins deux ans à New York. Il reprit contact avec la propriétaire de l'appartement qu'il occupait. Elle se plaisait beaucoup à Tel Aviv et était ravie de pouvoir prolonger l'échange. Elle aurait sans doute besoin de revenir quelques jours à New York pour régler des affaires et prendre quelques vêtements, mais elle pourrait sans problème loger chez des amis. Dov l'assura que lui même pouvait déménager pour lui laisser l'appartement lorsqu'elle en aurait besoin.

Upendra était ravi d'avoir une recrue de poids pour son Institut. Il s'était pris d'affection pour Dov et aussi pour Miral, dont il avait fait la connaissance à la soirée au steak house et il insista pour la présenter à son épouse. Dov et Miral acceptèrent une invitation à dîner et ce fut le début d'une grande amitié entre les deux couples. Upendra avait fait ses études universitaires à New-Dehli avant de venir passer un PhD à New York puis il y avait été recruté dans des conditions qu'il n'aurait jamais trouvées chez lui. Il avait ensuite gravi un à un tous les échelons jusqu'à arriver au poste de direction qu'il occupait à présent. Avec Hila, son épouse, ils étaient là depuis près de 10 ans. Elle ne travaillait pas et se consacrait à l'éducation de leurs trois enfants: le fils aîné Jalal, âgé de 15 ans, venu avec eux et les deux jumelles Devia et Dipa âgées de 8 ans et nées à New York. Les enfants saluèrent Dov et Miral dans un anglais parfait mais avec leurs parents ils s'exprimaient en hindi. Après ce premier dîner chez les Majumdar Hila et Miral se retrouvèrent pour des promenades avec les deux jumelles. Les petites filles s'étaient prises d'une grande passion pour Miral, laquelle le leur rendait bien. Hila et son mari ne se lassaient pas d'exalter l'idéal de paix et de concorde que le couple de Dov et Miral incarnait pour eux. Ils les faisaient parler de leurs origines et de leurs familles dont les histoires les fascinaient. Lorsqu'il était question de tout ce qui les séparait du fait même de ces origines Upendra évoquait les contradictions qui sont le lot du peuple indien sans empêcher le pays d'exister et de se développer. En même temps la famille d'Upendra et Hila incarnait aux yeux de Dov et Miral le miracle de l'intégration sans assimilation que réussissait le modèle américain.

Un jour qu'ils évoquaient l'histoire des États-Unis Dov, proposa de faire tous ensemble la visite d'Ellis Island.

- **30**

Ils prirent le bateau un samedi matin dès 8h30. Ils s'étaient tous munis de gros pulls, d'écharpes et de gants fourrés pour affronter le froid mordant de cette matinée lumineuse. Miral était aussi excitée que les deux petites filles lorsqu'ils doublèrent la statue de la Liberté et elle traita Dov de rabat-joie lorsqu'il lui dit perfidement que c'était l'emblème d'un État impérialiste. Arrivés sur l'île et avant d'entreprendre la visite des

bâtiments qui avaient vu passer des millions d'immigrants, ils firent une halte au restaurant, en fait à peine un snack-bar mal approvisionné, mais dont la terrasse offrait un panorama grandiose sur la statue de la Liberté et la pointe sud de Manhattan. Ils admirèrent au premier plan l'American Immigrant Wall of Honor, érigé en tribut à tous ceux qui avaient débarqué là à la poursuite du rêve américain. Malgré le peu de clients, l'attente des plats semblait interminable et Dov entreprit de faire patienter les enfants en explorant avec eux, sur sa tablette numérique le site officiel d'Ellis Island. On pouvait rechercher n'importe quel nom parmi les 25 millions de passagers qui avaient abordé l'île entre janvier 1892 et novembre 1954. Ils trouvèrent ainsi 217 Libermann comme Dov, 2 Liberman et 6 Libbermann, 17 Nasir comme Miral, 18 Nazir et 2 Majumdar. L'attachement des enfants pour Miral gagna plusieurs crans lorsqu'ils trouvèrent un Nasir venu de Calcutta et ils s'amusèrent à s'inventer des ancêtres communs.

Dov se souvint d'une légende racontée par sa grand-mère à propos de l'un de ses aïeux: Il était parti d'un port de la côte atlantique du Maroc et ses pérégrinations l'avaient mené jusqu'en Floride où il acquit de vastes terres en vue d'un projet de colonisation juive. Dov tenta de retrouver la trace de cet ancêtre parmi les 25 millions d'immigrants répertoriés dans les dossiers d'Ellis Island avant de réaliser que cet aïeul avait dû aborder les côtes américaines au début du 19^e siècle alors que les listes ne remontaient pas au-delà de 1892. Mais il n'en fallut pas plus pour que les enfants le bombardent de questions sur cette histoire. Il la leur livra telle qu'on la racontait dans sa famille. Il ne pouvait garantir ses liens de parenté avec cet ancêtre mais il avait eu l'occasion de vérifier que les personnages décrits avaient bien existé et que les noms concordaient : La mère de Dov était née dans un port marocain du nom de *Mogador* et avait parmi ses aïeux un certain *Moses Levy Yulee* dont l'histoire commençait comme un conte oriental. Dov se servit encore de sa tablette numérique et trouva un article sur le sujet afin de combler les trous sa mémoire car jusque là il ne s'était pas vraiment intéressé à cette histoire. Il en fit la lecture à haute voix tout en résumant les passages les moins intéressants. Le père de ce Moses Levy avait quitté la ville vers la fin du dix-huitième siècle pour se rendre dans la capitale de l'Empire Chérifien où il devint vizir du sultan du Maroc. A la suite d'une révolution de palais il dû fuir pour Gibraltar où il mourut peu de temps après. Son fils, Moses Elias Lévy parti chercher fortune dans le nouveau monde. Il y parvint en faisant des affaires dans les Caraïbes avant de se fixer en Floride alors possession de l'Espagne. Il consacra sa vie et sa fortune fraîchement acquise à deux grands desseins : Créer sur le sol américain une terre d'accueil pour les Juifs, et abolir l'esclavage. Il fit plusieurs tentatives pour créer une colonie juive sur des terres obtenues en concession en Floride avec l'obligation de les peupler dans un délai fixé par avance. Il ne parvint pas à convaincre suffisamment de candidats et vers la fin de la décennie 1820-1830 il dut abandonner le projet. Il poursuivit son combat sur

l'autre cause qui lui tenait à cœur : l'abolition de l'esclavage. Il était lui-même propriétaire de grandes plantations où il faisait travailler ses propres esclaves mais, disait la grand-mère de Dov, il les traitait très humainement et en respectant leur dignité. Ironie du sort, c'est son fils, David Lévy, grand partisan de l'esclavage aux côtés des Sudistes, qui laissera le plus de traces dans l'Histoire des États-Unis car il fut le premier sénateur de Floride en 1845 et le premier membre juif du Congrès américain. Il créa la compagnie des Chemins de Fer de Floride et fit partie des rédacteurs de la Constitution de l'État. Entre-temps il avait renié ses origines juives. C'est pourtant à ces origines, et non à ses convictions esclavagistes, qu'Andrew Johnson s'en prit un jour au sénat : *"... Il y a ce Yulee, misérable petit individu! Je me souviens de lui à la chambre, ce méprisable petit juif, nous implorant, oui nous implorant, de laisser la Floride redevenir un État de la fédération. Certes nous avons accepté et pris bien soin d'elle et combattu ses indiens; et maintenant cet ignoble petit mendiant s'élève au sénat et parle de ses droits!"*.

On a oublié l'antisémitisme qui a longtemps régné aux États-Unis d'Amérique, s'exclama Dov en rappelant que ce même Andrew Johnson, sénateur progressiste du Tennessee, fut par la suite vice-président d'Abraham Lincoln, puis son successeur à la fonction suprême lorsque ce dernier fut assassiné en 1865.

Tous étaient effarés qu'un tel langage ait pu être tenu sans choquer personne et sans disqualifier son auteur définitivement. Hila fit remarquer qu'aujourd'hui, l'homme qui s'exprimerait ainsi devrait renoncer à jamais à toute fonction politique.

Les enfants étaient passionnés par l'histoire de cet ancêtre de Dov démarrée comme un conte des mille et une nuits et terminée en illustration du rêve américain avec ses grandeurs et ses côtés plus sombres. Miral ironisa sur l'idée de faire de la Floride un État juif, c'était génial et on devrait la relancer. Ils continuèrent à poser des questions sur la famille de Dov et sur ce Moses Levy Yulee, mais il n'en savait pas plus. Il fut secouru par la serveuse qui arriva enfin avec la commande et ils se répartirent les plats. La visite des locaux d'Ellis Island fut émouvante. Miral pensait surtout à tous ceux qui ne remplissaient pas les critères requis et qui avaient été refoulés. Elle avait l'impression de sentir leurs esprits et leurs rêves perdus flotter dans l'air au-dessus des petits bureaux où se passaient les interrogatoires. Jalal lisait les explications et répondait aux questions des jumelles.

Dov et Miral prirent l'habitude de retrouver la famille Majumdar pour des visites de New York et des environs. Les liens avec la famille d'Upendra et les rapports de Miral avec les enfants les amenaient souvent à évoquer leur propre façon d'envisager la famille. Miral disait qu'elle voulait avoir plusieurs enfants, mais elle n'imaginait pas pouvoir les élever loin de Nazareth où elle même avait vécu. Dov prétendait au contraire n'avoir aucune envie de placer ses enfants, dès leur naissance, dans une situation inextricable

dans laquelle ils n'étaient pour rien. *C'est assez de leur léguer l'héritage de la Shoah et de plusieurs guerres entre Juifs et Arabes. En leur donnant la chance de naître et de vivre ailleurs, je leur laisserai la liberté d'assumer ou de refuser cette succession.*

• **31**

Des connaissances de Dov de passage à New York cherchaient à le rencontrer. Jusque là il avait toujours trouvé un prétexte pour s'y soustraire. Mais Avishaï occupait une place à part, et il fut ravi de le revoir. Avishaï était un pur produit du melting pot israélien : Ses ascendants étaient irakiens, péruviens, polonais et yéménites ! Archéologue et professeur d'histoire des religions dans plusieurs universités américaines, il était toujours en voyage, mais chaque fois qu'il revenait à Tel Aviv il passait de longues soirées en compagnie de Dov. Sur Israël, le sionisme et la Palestine ils avaient des positions radicalement différentes et régulièrement ils s'écharpaient lorsqu'ils abordaient des questions politiques. Mais tout de suite après ils retrouvaient leur amitié restée intacte. Dov lui savait gré de ne pas mettre en avant les arguments ressassés par la droite aussi bien que par une certaine gauche israélienne. Il n'invoquait pas systématiquement la Shoah; il n'instrumentalisait pas non plus la Bible qu'il connaissait trop bien pour ça et encore moins la religion. Il était très critique envers certains collègues qui n'avaient utilisé l'archéologie que pour tenter de confirmer l'histoire du peuple juif telle qu'elle était racontée dans l'ancien testament. Avec la nouvelle école d'archéologue il voyait dans les récits bibliques des constructions politiques reflétant les rivalités entre de minuscules royaumes de la région et comme tous les tenants de cette école il était honni par les religieux. Tout cela ne l'empêchait pas de faire preuve d'un sionisme ardent, fondé sur des considérations pragmatiques et sur la seule situation présente.

Dov accepta avec plaisir de le retrouver pour un déjeuner alors qu'il faisait une courte escale à l'aéroport Kennedy.

Après avoir échangé des nouvelles de leurs familles, de leurs connaissances communes et de leurs situations professionnelles respectives Avishai tint à dire à Dov comment il percevait ses dernières prises de position et sa décision de s'exiler. La discussion dériva une fois de plus sur ce qui les opposait politiquement.

- Tu défends toujours l'idée d'un État palestinien libre et indépendant, dit Avishaï. J'ai voyagé partout et il y a peu de région du monde où je n'ai pas traîné mes guêtres. J'ai vu ce qui se passe dans la plupart des pays après qu'ils aient obtenu leur indépendance : dictature ou corruption généralisée, ou les deux à la fois. Tu peux les prendre d'est en ouest et du nord au sud : l'Égypte, 40 ans de dictature corrompue, la Lybie aussi, la Tunisie pareil, l'Algérie pire. Quand ils tentent de s'en libérer, c'est pour tomber dans les bras des islamistes. Tu

peux faire le même constat du nord au sud depuis l'Afrique noire jusqu'à l'Afrique du Sud, à peine libérée par Mandela elle a plongé dans la corruption et risque l'anarchie. Et dans notre région : Liban, Syrie, Iran tu vois ce qui s'y passe.

Dov parvint difficilement à l'interrompre.

- C'est possible mais la libération de ces pays était inéluctable, ensuite le chemin vers la démocratie est un long processus, ça ne s'est pas fait tout seul en Occident non plus. Et d'ailleurs chez nous la démocratie est en régression; quant à la corruption tu sais bien ce qu'il en est en Israël aussi.
- Mais nous on a déjà parcouru un bon bout du processus. Alors pourquoi revenir en arrière? Cette terre a été occupée aussi par les Cananéens, les Grecs, les Romains. Alors maintenant c'est nous, full stop !
- Je n'ai jamais contesté au pays le droit d'exister, je demande juste de ne pas le faire au dépend des autres et par la force.
- Sans la force on aurait disparu 10 fois déjà. Aujourd'hui on tient le manche et il ne faut pas le lâcher. Si on baisse la garde on est foutus. La force ce n'est pas l'idéal mais c'est la seule solution pour l'instant et d'ailleurs tous les états du monde se sont bâtis par la force ; à commencer par celui-ci où tu vis maintenant et qui a éliminé les Indiens pour prendre leur pays. Et ensuite ils ont bâti leur prospérité économique sur l'esclavage !
- En tout cas si c'est la seule solution elle ne me convient pas, alors c'est sans moi.
- C'est trop simple, je vais te dire, et tant pis si tu te fâches: ta place est là bas ! C'est facile de partir quand on sait qu'on va trouver du boulot n'importe où et de dire cette que cette solution ne me convient pas. Il y a 6 millions de juifs en Israël qui ne peuvent pas aller ailleurs eux, et ils ont travaillé pour que tu sois ce que tu es. Alors tu dois être solidaire de tes concitoyens et tu dois revenir. Un jour ou l'autre tu dois revenir.

Dov aurait pu développer son point de vue sur l'aveuglement de la classe politique israélienne, sa soumission à la pression des extrémistes de droite qui s'appliquaient à rendre impossible toute négociation de paix et sur l'ultra-libéralisme qui avait ramené l'extrême pauvreté dans ce pays fondé pourtant par des socialistes. Mais il ne voulait pas consacrer tout ce tête à tête aux seules questions politiques.

- Je reviendrai, tu sais bien que je reviendrai, mais on verra ça plus tard. Tu vois, je ne me fâche pas, mais maintenant on parle d'autre chose, tu veux?

Avishaï lui parla de ses travaux récents. Il avait laissé de côté l'archéologie et se consacrait à l'histoire des religions. Il s'appropriait à publier une étude sur les enseignements de Jésus comparés aux différentes doctrines judaïques de l'époque et

sur la figure de Jésus par rapport à celles d'Abraham et de Moïse dans la mythologie juive.

Cette nuit là Dov fit un cauchemar dont il se réveilla en sueur. Il rentrait en Israël mais en sortant de l'aéroport il voyait des policiers emmenaient quelqu'un menottes aux mains et c'était à la fois Miral et Tawfiq. A Miral qui le pressait de raconter son rêve il prétendit ne pas s'en souvenir.

- **32**

A quelque jour de là, Miral voulu inviter Dov à dîner dans un grand restaurant. Il comprit qu'elle avait découvert la date de son anniversaire. Avec ses trente-huit ans, il était son aîné de dix ans. Lorsqu'il le lui fit remarquer, elle le réduisit au silence par un baiser sur la bouche. Elle avait pensé à un restaurant libanais, dont les spécialités pouvaient rappeler les cuisines israélienne et palestinienne mais elle avait à peine fini sa phrase qu'elle marqua un temps d'arrêt. Elle venait de réaliser que pour lui le Liban évoquait des souvenirs douloureux. Il devina sa pensée et la rassura en lui disant qu'ils penseraient au Liban d'avant la guerre civile, le Liban dont ceux qui l'ont connu parlent avec de la nostalgie plein la voix et des larmes aux yeux. Elle insista, elle avait d'ailleurs hésité entre plusieurs possibilités mais Dov lui assura qu'il adorait les restaurants libanais, qu'il y allait souvent à Tel Aviv. Elle se laissa convaincre et il vit qu'elle était soulagée car elle s'était fait une fête de découvrir avec lui ce lieu dont elle avait beaucoup entendu parler.

L'Illili Restaurant était situé sur la Cinquième avenue, entre la 27^e et la 28^e rue, à quelques blocs de l'Empire State Building.

Il fallait marcher en évitant les monticules de neige que les gardiens d'immeubles avaient formés en balayant leurs devantures. En accédant à la Cinquième avenue par la 27^e rue, ils passèrent devant le Museum of Sex. Une affiche annonçait une exposition sur la sexualité des animaux. En riant Miral lui fit observer qu'en tant que scientifique il devait aussi s'intéresser à ce thème et elle lui fit promettre qu'il l'emmènerait visiter cette exposition et lui expliquerait tout ce qu'elle aurait du mal à comprendre toute seule. Une fois de plus il était surpris par sa liberté de ton et par son aisance sur les questions de sexualité. Quand il le lui faisait remarquer, elle plaisantait sur sa naïveté et sur sa méconnaissance des femmes et des femmes arabes en particulier. Elle lui racontait alors les conversations scabreuses entre femmes pendant les fêtes de mariages lorsqu'elles étaient entre elles, sans voiles et sans pudeur. Avec leurs maris elles pouvaient être tout aussi effrontées. Mais en présence de tout autre représentant du sexe masculin elles redevenaient pudibondes, discrètes et timides... tout en n'en pensant pas moins. Miral ajouta que sur ce plan les femmes juives n'étaient sûrement pas très différentes de leurs cousines arabes. Dov pensait pour sa part que l'aisance

de Miral sur les questions de sexe devait beaucoup à l'impression de liberté qu'elle éprouvait ici comparée à l'hypocrisie qui entourait ce thème dans son environnement passé.

Entre-temps ils étaient arrivés devant l'entrée du restaurant et Dov s'empressa de changer de sujet car il la savait capable de poursuivre la discussion sur la sexualité comparée des femmes de l'orient sans baisser la voix, juste pour le plaisir de le voir rougir comme un gamin.

Une hôtesse les accueillit avec un grand sourire et un air ravi comme s'ils étaient les premiers clients que l'établissement n'ait jamais reçus. Toujours en souriant elle leur proposa de choisir leur table dans l'une des nombreuses salles de l'établissement. Ils optèrent pour un petit salon garni de banquettes rouges dans un décor dépouillé. *C'est parfait* dit Miral, *la disposition et le confort d'un salon oriental et le style zen d'un jardin japonais*. L'éclairage indirect dissimulé derrière les banquettes mettait en valeur le drapé des tentures jaune safran qui recouvraient les murs. La seule lumière directe provenait des bougies disposées sur les tables. Ils choisirent une place un peu à l'écart. L'hôtesse les abandonna en leur souhaitant une excellente soirée.

Dov confia à Miral le soin de choisir un menu pour tous les deux. De son côté il offrait le champagne pour bien commencer la soirée. Elle évita le *Mezza Kébir* et ses mets les plus classiques pour choisir les plats un par un dans la longue liste de spécialités libanaises. Un serveur apporta un plateau portant deux coupes et une bouteille de champagne dans un seau à glace. Miral porta un toast au musée Guggenheim et aux peintres qui leur avait permis de se retrouver puis elle sortit de son sac un paquet qu'elle déposa sur l'assiette de Dov en lui souhaitant un joyeux anniversaire. A l'évidence il s'agissait d'un livre. Dov défit le nœud du ruban et écarta l'emballage pour lire le titre : « *Moses Lévy Of Florida* » avec un sous-titre : « *Jewish Utopian and Antebellum reformer* », by C.S.Monaco. Elle avait découvert cet ouvrage en surfant sur le Net. Elle lui demanda si il le connaissait mais son air stupéfait laissait deviner la réponse : non, il n'en avait jamais entendu parler. C'était la biographie de son présumé aïeul, celui qui avait rêvé d'un état juif en Floride, avait lutté aux côtés des abolitionnistes et avait engendré un fils qui devint un affreux réactionnaire, affairiste et esclavagiste. Dov était ému. Il lui était reconnaissant d'avoir choisi un cadeau relatif à l'histoire de sa famille et qui puisse le toucher personnellement. Elle fut ravie de voir son émotion. Il lui saisit les deux mains et y posa longuement les lèvres. Le sommelier qui s'apprêtait à leur présenter la carte des vins dévia ses pas et alla demander à la tablée voisine si tout allait bien. Il ajouta quelques gouttes de vin dans des verres déjà pleins avant de revenir vers Dov et Miral. La carte comportait des millésimes libanais, français californiens ou sud-américains. Dov posa quelques questions sur les différents crus proposés. Le sommelier le complimenta sur sa connaissance des vignobles

libanais. Dov prit les devants en expliquant qu'il était israélien, il avait précisé d'emblée *juif israélien* et ajouté que Miral était palestinienne d'Israël. Ravi de cette rencontre le sommelier se présenta lui-même ; Selim, Libanais d'origine et cousin du propriétaire. Il leur souhaita chaleureusement la bienvenue dans ce *modeste* restaurant. Ils échangèrent d'autres informations sur leurs parcours respectifs et Miral rajouta à son enthousiasme en signalant qu'ils étaient là pour fêter l'anniversaire de Dov. Dès lors il leur demanda l'autorisation de leur offrir un premier verre qu'il choisirait lui même pour accompagner leur entrée. Miral ne pouvait rêver un meilleur début pour cette soirée d'anniversaire. Les mets remplirent les promesses des descriptions subtiles de la carte et les vins choisis par Dov avec l'aide de Selim étaient somptueux.

- **33**

Madame la maire de Ramallah avait obtenu 50 petits violons offerts par la mairie de Bordeaux. Elle apprit de plus que le maire, se souvenant de l'expérience menée à Paris par son mentor, avait proposé d'entreprendre un partenariat sur ce thème avec l'association de Ramallah.

Les instruments furent d'abord livrés à l'ambassade de France à Tel Aviv. Les faire ensuite transiter jusqu'à la mairie de Ramallah n'avait pas été facile. Le Conseiller de coopération et d'action culturelle de l'Institut français de Jérusalem, venu à Ramallah pour l'occasion en fit le récit à Camille. L'obtention des documents de transit avait tout d'abord nécessité l'intervention de son correspondant à la mairie de Bordeaux, puis de l'Assistant de l'attaché culturel et audio-visuel de l'ambassade de France à Tel Aviv puis du premier conseiller de l'ambassadeur lequel ne réussit à débloquer la situation qu'après avoir menacé de saisir l'ambassadeur lui-même. Munis de tous les documents nécessaires un chauffeur de l'ambassade avait chargé dans une camionnette les 50 violons dans leurs étuis et s'était dirigé vers Ramallah. Les 70 km depuis Tel Aviv avaient été franchis en moins d'une heure. Mais parcourir les 15 km entre Jérusalem et Ramallah nécessita trois heures de plus dont l'essentiel passé au *check point* de Qalandia le seul passage pour franchir le mur qui séparait Jérusalem des territoires occupés. Il fallut répondre aux questions d'un jeune soldat, presque un adolescent, parlant l'hébreu avec un fort accent russe et qui commença à s'affoler lorsqu'il découvrit les 50 étuis qui devaient forcément cacher des pistolets mitrailleurs. Ordre de s'écarter, fusil braqué sur le chauffeur qui tentait d'expliquer qu'il s'agissait de violons en faisant le geste de manier un archer imaginaire, nouveaux cris intimant l'ordre de lever les bras et de ne plus bouger, appel à un supérieur qui fit lui-même venir deux soldats pour ouvrir et examiner les étuis et les violons un par un, réquisition des papiers de transit pour examen dans la cahute d'un officier et enfin autorisation de passer sous les regards ébahis des piétons qui attendaient leur autorisation de

passage papiers en mains. Enfin, les instruments étaient bien là, livrés au Centre culturel franco-allemand par la mairie de Ramallah. Madame la maire était venue accompagnée de son attaché de presse et d'un photographe pour les remettre un par un aux petits musiciens.

Camille ouvrit un des étuis et en sortit avec délicatesse un petit violon en tous points semblable à l'instrument qu'elle avait pris en main pour la première fois une vingtaine d'année auparavant dans son école du 18^e arrondissement de Paris. Elle en pleurait presque d'émotion et de joie. Tawfiq était tout attendri devant cet instrument tenu par Camille aussi délicatement que s'il s'était agit d'un bébé. Huit jours plus tard il assistait au premier cours, toujours derrière la porte vitrée. Il y avait là une douzaine d'enfants de 5 à 8 ans. Camille leur montrait la façon d'ouvrir l'étui, d'en sortir l'instrument, de le tenir fermement pour ne pas risquer de le faire tomber sans toucher aux cordes ni aux pièces les plus délicates. Il y avait quelque chose de religieux dans la façon dont elle leur parlait du violon, de l'archet et de la nécessité d'en prendre soin et de les respecter. Elle leur montra ensuite qu'ils allaient pouvoir en tirer de premiers sons simplement en pinçant les cordes, puis elle s'attacha à expliquer le rôle différent de la main qui tient le violon et de celle qui tient l'archet. Elle s'en tint là pour le premier cours.

Elle expliqua à Tawfiq qu'il ne s'agissait pas de leur apprendre tout de suite à jouer du violon, mais d'améliorer d'abord la latérisation, de développer l'indépendance entre bras et mains, entre main gauche et main droite. Plus tard, il y aurait des exercices rythmiques sur les cordes sans utilisation de l'archet puis un travail vocal par imitation des sons, de leurs hauteurs, durées et rythmes. Pour Tawfiq, qui n'avait pas la même expérience de la pédagogie avec de tous jeunes enfants, ces quelques indications étaient précieuses; il voyait déjà comment les transposer à ses séances d'initiation à la physique. Il se promit de concevoir des exercices pratiques pour faire découvrir la nature du son comme vibration de l'air.

- **34**

Ce jour-là il avait neigé à Ramallah. La blancheur immaculée des rues s'était vite transformée en boue grisâtre sauf en de rares endroits épargnés par les voitures et les piétons. Camille et Tawfiq s'empressèrent de rentrer, et après avoir enlevé leurs manteaux qui sentaient la laine humide et gardé leurs gros pulls ils s'étaient blottis sur le canapé du salon de Camille. Ils attendirent que le petit radiateur électrique ait réchauffé l'atmosphère pour se servir un bol de soupe puis ils retournèrent sur le canapé avec une bouteille de vin et deux verres. Ils se préparaient à une longue veillée en attendant de pouvoir contacter Dov et Miral pour leur raconter l'aboutissement du projet cher à Camille. Ils avaient peu de chance de les trouver chez eux avant deux ou trois heures du matin compte-tenu du décalage horaire. En attendant Camille racontait

l'émotion qu'elle avait éprouvée à revivre l'expérience du premier cours de violon cette fois en tant que pédagogue. La discussion dévia ensuite sur leurs souvenirs d'enfance. Tawfiq voulait savoir pourquoi elle avait troqué le prénom de Clémentine contre celui de Camille.

- *Je n'ai jamais aimé mon prénom. Petite on m'appelait Clémentine. Je détestais ça. Plus tard on m'a dit que le prénom Clémence m'allait très bien et je détestais ça aussi. Je n'aimais pas l'idée d'une clémence systématique et je souhaitais adopter un autre prénom.*

Dans mon Panthéon personnel j'avais déjà quatre Camille, deux femmes et deux hommes. Ma première Camille était l'héroïne romantique d'une pièce d'Alfred de Musset.

Elle alla fouiller dans sa bibliothèque et revint avec un petit opuscule. Tawfiq lu le titre :

- On ne Badine pas avec l'Amour.

Tawfiq le feuilletât et entreprit de lire à mi-voix des passages soulignés:

Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux.

Camille tenta de lui reprendre le livre des mains sans y parvenir.

- Écoute, je n'avais pas 18 ans. Ce devait être à peu près l'âge de la Camille de la pièce.

Tawfiq poursuivit la lecture des passages soulignés :

On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière ; et on se dit : " J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

Tawfiq lut le nom du personnage qui prononçait ces phrases :

- Perdican ! Ne compte pas sur moi pour prendre ce prénom à la place de Tawfiq ! Quelle est l'autre Camille de ton panthéon personnel ?
- L'autre c'était Camille Claudel, une femme passionnée, qui a entretenu une relation tumultueuse avec Rodin. Elle était sculptrice aussi, elle a fini dans un asile où sa famille l'a faite interner, elle y est restée 30 ans jusqu'à sa mort en 1943. J'ai vu un film sur sa vie avec l'actrice française Isabelle Adjani et juste après j'ai croisé coup sur coup deux Camille hommes: Nous étions plusieurs militants à soutenir des sans-papiers grévistes de la faim réfugiés dans une église de Paris, l'église Saint-Merri dans le 4^{ème} arrondissement. J'en profitais pour admirer la grande Orgue qui est

particulièrement belle. Le curé de l'église m'a lors indiqué que Camille Saint-Saëns avait été l'organiste de l'église de 1853 à 1857. Nous avons parlé de sa musique et de sa vie. Il a laissé une œuvre considérable, il s'est couvert de gloire comme instrumentiste et comme compositeur et c'est aussi par le curé que j'ai appris qu'il était homosexuel, qu'il avait fait un mariage raté et qu'il avait perdu successivement ses deux fils. Encore un peu plus tard j'ai vu un film sur Camille Desmoulins dont l'image romantique m'avait marquée quand j'ai étudié l'histoire de la révolution française. Dans ce film il était incarné par François Cluzet, un acteur français que j'aime beaucoup. Camille Desmoulins a payé de sa vie ses appels à la clémence en cette période de terreur. Il est mort en prononçant le nom de sa femme, Lucile, qui allait le suivre sur l'échafaud une semaine plus tard. Toutes ces coïncidences, c'était un signe. J'ai décidé de me faire appeler Camille. Ça a été difficile au début, ma famille et mes amis continuaient à m'appeler Clémence mais j'ai tenu bon et maintenant tout le monde m'appelle Camille. La plupart de mes connaissances ne savent même pas que ce n'est pas mon prénom de naissance.

La soirée avançant ils évoquèrent aussi leurs goûts musicaux. Camille lui fit écouter ses morceaux favoris; puis ils en vinrent à parler lectures et à réciter des passages de leurs œuvres préférées.

Tawfiq lui traduisit des poèmes de Mahmoud Darwich. L'un de ces poèmes disait :

*Et mon père est en bas
Il porte un olivier vieux de mille ans
Qui n'est ni d'Orient, ni d'Occident*

Sans savoir pourquoi ni par quelle association d'idée Camille enchaîna :

*Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte*

Elle ne se souvenait plus de la suite mais pu la retrouver dans son anthologie de la poésie française et le fit lire à Tawfiq. Ils évoquèrent leurs situations entre plusieurs cultures, plusieurs patries, plusieurs identités, un sujet cher à Camille dont le livre de chevet était un essai d'Amin Maalouf intitulé « *Les Identités Meurtrières* ». Elle en tenait toujours plusieurs exemplaires par devers elle et avait coutume d'en offrir un chaque fois qu'elle en avait l'occasion. Elle en possédait les versions française, anglaise et arabe et cherchait à se procurer une version en hébreu. Camille saisit son exemplaire personnel et lut à haute voix des passages qu'elle avait soulignés

« ... C'est justement ce qui caractérise l'identité de chacun : complexe, unique, irremplaçable, ne se confondant avec aucune autre. Si j'insiste à ce point, c'est à cause de cette habitude de pensée tellement répandue encore, et à mes yeux fort pernicieuse, d'après laquelle, pour affirmer son identité on devrait simplement dire « je suis arabe », « je suis français », « je suis noir », « je suis serbe », « je suis

musulman », « *je suis juif* » ; *celui qui aligne, comme je l'ai fait, ses multiples appartenances est immédiatement accusé de vouloir « dissoudre » son identité dans une soupe informe où toutes les couleurs s'effaceraient. »...*

Et encore :

« Si nos contemporains ne sont pas encouragés à assumer leurs appartenances multiples, s'ils ne peuvent concilier leurs besoins d'identité avec une ouverture franche et décomplexée aux cultures différentes, s'ils se sentent contraints de choisir entre la négation de soi-même et la négation de l'autre, nous serons en train de former des légions de fous sanguinaires, des légions d'égarés. »

- Cet essai a été publié en 1998, plus de dix ans plus tard un ministrion français fourbe lançait un débat national sur l'identité française avec pour arrière-pensée, à peine camouflée, l'idée qu'il fallait sommer les immigrés de choisir leur camp, comme si nous étions en guerre. Exactement ce que dénonçait Amin Maalouf. Et on voit sur quoi ce genre d'attitude débouche partout dans le monde. Imagine ce que pourrait être le cours des choses si nous avions des dirigeants ayant la hauteur de vue d'un Amin Maalouf.

Tawfiq prit le livre et le feuilleta à la recherche d'autres passages soulignés. Il en lut quelques-uns à haute voix :

« ...Ceux parmi eux qui pourront assumer pleinement leur diversité serviront de « relais » entre les différentes communautés, les diverses cultures, et joueront en quelque sorte de « ciment » au sein des sociétés où ils vivent. En revanche, ceux qui ne pourront pas assumer leur propre diversité se retrouveront parfois parmi les plus virulents des tueurs identitaires, s'acharnant sur ceux qui représentent cette part d'eux-mêmes qu'ils voudraient faire oublier. Une « haine de soi » dont on a vu de nombreux exemples à travers l'histoire. »

Ces phrases versaient comme un baume au cœur de Tawfiq. Elles exprimaient si bien ce qu'il ressentait et les voir exprimées clairement par un auteur franco-libanais et soulignées par Camille le libérait des doutes qui l'avaient parfois hanté. Sa culture occidentale, son ascendance arabe, sa nationalité israélienne et ses racines palestiniennes, sa religion musulmane et son amour pour une juive, ne faisaient pas de Tawfiq un être tiède incapable de choisir son camp, il était au contraire un passeur, un ciment. Et ne rien nier de toutes ces identités était une force et non une faiblesse. Il se promit de faire comme Camille qui diffusait largement autour d'elle cet essai d'Amin Maalouf.

• 35

Dov était encore au bureau et il avait allumé son ordinateur portable en attendant le résultat d'une simulation lancée sur le gros calculateur de l'Institut. Il reçut

aussitôt un appel de Tawfiq et Camille fort pressés de lui raconter la réussite de leur projet de cours de violon pour les enfants. Après s'être réjoui de ce succès Dov leur raconta sa soirée d'anniversaire avec Miral, le dîner au restaurant, la rencontre avec le sommelier et le chef libanais et l'ouvrage déniché par Miral sur la vie de son aïeul parti du Maroc pour faire fortune en Amérique et tenter d'y fonder un État juif. Ils voulurent tout savoir de cette aventure et Dov, fort de la lecture récente du livre, put satisfaire leur curiosité et répondre à toutes leurs questions. Le récit de la soirée dans un restaurant Libanais donna à Tawfiq l'occasion d'enchaîner sur sa récente découverte de l'écrivain libanais Amin Maalouf et il tint à lire les extraits que Camille venait de lui faire découvrir. Avant de les quitter Dov voulut les mettre à contribution afin de trouver une idée originale pour marquer le prochain anniversaire de Miral. Ils s'aperçurent alors à leur grande surprise qu'elle était née le même jour de la même année que Camille, elle à Paris et Miral à Nazareth. Il était dès lors impératif de trouver une façon exceptionnelle de fêter ce double anniversaire. Ils décidèrent qu'en toute hypothèse ils le fêteraient ensemble au moins virtuellement en passant par le net où qu'ils se trouveraient ce jour-là.

A peine Dov eut-il quitté ses amis qu'une idée lui vint à l'esprit et très vite elle s'imposa définitivement : pour fêter ce double anniversaire il allait donner rendez-vous à Tawfiq et Camille quelque part où ils pourraient se rejoindre. Puis lui vint l'idée folle que ce serait à Essaouira, ex-Mogador, la ville natale de sa grand-mère, à laquelle il n'avait plus pensé depuis longtemps mais qui venait de refaire irruption dans sa vie à propos du fameux ancêtre sénateur de Floride. Il les rejoindrait là avec Miral.

Il s'attaqua aussitôt à l'organisation du voyage, en commençant par étudier le moyen pour Tawfiq et Camille de rejoindre le Maroc au départ de Ramallah. La solution la plus simple consistait à passer par Paris qu'ils pouvaient rejoindre depuis Tel Aviv ou depuis Amman en Jordanie. Ils se retrouveraient tous à Paris d'où ils prendraient ensemble un vol pour Essaouira. Il y en avait deux ou trois par semaine selon la période. Camille pourrait en profiter pour voir ses parents et leur présenter Tawfiq si elle le souhaitait. Dov prendrait en charge tous les frais du voyage pour les deux couples. Bien entendu il ne pouvait être question de faire de ce cadeau une surprise de dernière minute. La réservation des vols, les demandes de congés à déposer et les visas à obtenir, tout cela risquait de prendre plusieurs semaines. Il fallait donc très vite dévoiler le projet. Puisqu'il n'était pas question de tout organiser à leur insu, il allait consulter Tawfiq et Camille, sur leur préférence : passer par Tel Aviv avec les inévitables tracasseries aux différents *check points* puis à l'aéroport Ben Gourion qui rappellerait à Tawfiq de douloureux souvenirs ou passer par Amman avec d'autres *check-points* à franchir mais sans doute moins de problèmes à l'aéroport Queen Alia. Pour son visa Tawfiq pourrait s'adresser à l'ambassade du Maroc à Ramallah. Lui et Miral le demanderaient à celle

de Washington. Dov calcula que ce cadeau lui coûterait près de 10 000 dollars. Mais ce n'était pas cher payé pour l'anniversaire de Miral, celui de la copine de son meilleur ami et pour lui un retour aux sources de sa famille maternelle. En naviguant sur les nombreux sites consacrés à Essaouira il retrouva des noms qui sonnaient familièrement à son oreille: L'Hôtel des Iles, la Skala, Bâb Doukkala et même une place Orson Welles qui ramena à sa mémoire les récits de sa grand-mère sur le séjour de ce réalisateur à Mogador et les petits déjeuners aux huîtres accompagnées de champagne qu'il s'offrait chaque jour. Il s'aperçut alors qu'il était presque 22 h et que Miral devait commencer à s'inquiéter. Jusque là il s'était bien gardé de rester au laboratoire au-delà de 20h. Il l'appela et lui expliqua tout de go la raison de son retard et sa proposition de voyage au Maroc. Elle en fut enthousiasmée, puis elle souleva toutes les questions que Dov venait de se poser à propos de l'organisation du voyage, sa durée, les visas, le coût élevé pour si peu de jours sur place et les difficultés qu'allait rencontrer Tawfiq pour rejoindre le Maroc depuis Ramallah. Il lui fit part des premiers résultats de ses recherches. Elle regrettait, elle aussi qu'il ne soit pas possible de faire jouer l'effet de surprise. Il fallait entamer tout de suite toutes les démarches des deux côtés. Il était trop tard, ou plutôt trop tôt pour rappeler leurs amis et leur faire part du projet, mais le lendemain était un samedi, ils leurs envoyèrent un message leur proposant un rendez-vous sur le net à 8 heures du matin heure de New York, 14 heures pour eux. Dov faillit ajouter qu'il s'agissait de leur parler d'un sujet important, mais il s'abstint en se disant qu'ils risquaient de s'inquiéter ou encore de s'attendre à une nouvelle d'un autre ordre, du genre annonce de mariage. Dov et Miral eurent du mal à s'endormir et dès 7h45 le lendemain ils étaient devant l'écran. Tawfiq et Camille étaient déjà connectés et un peu inquiets de ce rendez-vous matinal un samedi. Après qu'ils eurent appris ce dont il s'agissait ce fût de nouveau l'enthousiasme, suivi des questions sur les difficultés à surmonter puis la résolution d'en venir à bout à tous prix.

Pour les mois suivant Dov décida de ne plus se poser de questions sur l'avenir et de se consacrer à l'aplanissement des obstacles qui risquaient d'entraver le projet de voyage. Il avait décidé de ne rien dire à ses parents mais de les appeler au téléphone une fois sur place. Si ce retour aux sources se passait bien il leur adresserait une invitation pour un voyage à nouveau à *Essaouira* quelques mois plus tard.

- **36**

Par la suite Dov et Tawfiq eurent de longs conciliabules pour trouver une idée de présent à offrir à Miral et Camille le jour de leur anniversaire. Ils imaginèrent toutes sortes de cadeaux extravagants puis ils se souvinrent d'un montage électronique conçu par Tawfiq pour expliquer le concept d'intrication. Le dispositif était composé de deux boîtiers électroniques capables d'échanger des signaux à grande distance. Chacun

des boîtiers était muni d'un écran pouvant faire apparaître de façon aléatoire le signe plus ou le signe moins; si l'un arborait l'un des signes, l'autre affichait aussitôt le signe opposé. Dans sa conception initiale il s'agissait de simuler l'intrication de deux particules élémentaires qui, aussi éloignées soient-elles, restent reliées par une relation mystérieuse et instantanée. Bien sûr pour ce dispositif de démonstration la liaison n'était ni mystérieuse ni instantanée puisqu'elle consistait en un échange d'information entre deux puces électroniques au travers du réseau GSM.

Ils s'arrêtèrent sur l'idée de deux dispositifs miniaturisés qui échangent un signal à distance dès lors qu'ils auraient été appariés. Cet échange signifierait: *Je pense à toi où que tu sois*. Petit à petit Ils affinèrent l'idée : ces puces électroniques pourraient être intégrées à un bijou ou à une montre. L'idée les excitait beaucoup. Tawfiq réussit à trouver tous les composants électroniques nécessaires pour faire un prototype. Dov trouva un électronicien qui reproduisit deux puces en se conformant aux schémas fournis par Tawfiq puis il se mit en quête d'un horloger capable de les intégrer dans un boîtier de montre. Il trouva un jeune bijoutier disposé même à produire une série de montres ainsi appariées si Dov voulait bien lui fournir la partie électronique. Dov commanda d'abord quatre exemplaires et lui promit de réfléchir à sa proposition de partenariat.

- **37**

Avec son passeport français Camille pouvait rejoindre Tel Aviv et embarquer pour Paris. Elle préféra suivre Tawfiq qui avait décidé de passer par Amman. Pour se rendre en Jordanie il fallait franchir l'un des trois postes frontière avec Israël. Le plus logique eût été de traverser le Jourdain sur le pont Allenby rebaptisé King Hussein Bridge mais celui-ci était en principe réservé aux seuls Palestiniens en outre il était toujours saturé et le délai pour passer les différents contrôles israéliens puis jordaniens était imprévisible, quand le passage n'était pas suspendu sans préavis « pour raison de sécurité ». Le deuxième point de passage était trop éloigné : plus de 300 km au sud de Ramallah, près d'Eilat. Il restait le Sheikh Hussein Bridge à 100 km au nord de Ramallah par la route 90 longeant le Jourdain sur une grande partie du parcours. Là encore avec beaucoup d'incertitudes sur la durée du voyage compte tenu des *check points* fixes ou mobiles puis du poste frontière à franchir avant de refaire 100 km dans le sens nord-sud pour rejoindre Amman. Ils n'avaient d'autre choix que de suivre cet itinéraire en partant la veille du jour du vol pour ne pas risquer de rater l'avion pour Paris.

La première partie du trajet les conduisit de Ramallah à Beit She'an en suivant le cours du Jourdain. Beit She'an était une ville riche en vestiges archéologiques située à quelques kilomètres du point de passage. Ils avaient dû changer plusieurs fois de taxi

et subir de multiples contrôles avant d'arriver jusque là. Les mêmes scènes se reproduisaient à chaque check point déclenchant la colère de Camille : le comportement condescendant des soldats de Tsahal à la vue du passeport israélien de Tawfiq semblait destiné à lui signifier que tout Israélien qu'il fût il dépendait de leur bon vouloir de le laisser passer ou de le faire patienter sur le côté. La présence d'une Française l'accompagnant ne faisait que renforcer leur mauvaise volonté. A l'un des postes de contrôle ils croisèrent une vieille Palestinienne qui pleurait de honte en sortant d'une cabine de fouille au corps. Tawfiq serra la main de Camille et lui rappela qu'ils devaient absolument arriver à temps à Amman. Il valait mieux éviter d'affronter la soldate goguenarde responsable de l'humiliation infligée à la vieille femme. Un jeune homme qui avait assisté à la scène et les avait entendu parler une langue étrangère dit une phrase en arabe que Tawfiq traduisit pour Camille : "*dites leur bien à l'étranger ce que les juifs nous font subir*". Tawfiq dit qu'il lui avait expliqué qu'il ne fallait pas confondre Juifs et Israéliens mais qu'il n'était pas sûr qu'il ait compris la nuance.

En d'autres circonstances ils auraient passé la nuit à Beit She'an et visité les témoignages des occupations ininterrompues depuis l'âge de bronze. Égyptiens, cananéens, grecs, romains, hébreux, byzantins et jusqu'aux croisés, avaient tous laissé les traces de leur passage. Mais la nécessité d'arriver le plus tôt possible à l'aéroport d'Amman les conduisit à se diriger directement vers le poste frontière. Ils y arrivèrent vers 18h pour une fermeture à 20h. Après une nouvelle fouille complète ils furent admis à passer. Ils parcoururent à pied les 2 km menant du poste frontière israélien au poste jordanien. Moment magique entre deux mondes, avec derrière eux le grand disque rougeoyant du soleil qui descendait sur la ligne d'horizon et devant eux un magnifique ciel pourpre qui se reflétait sur le Jourdain pour en faire un long ruban rouge s'étendant de part et d'autre du pont Sheikh Hussein. Ils marchèrent lentement vers la dernière partie du chemin bordé de hauts palmiers. Comme à regret ils durent quitter le *no man's land* et remplir des formalités administratives pour réintégrer un territoire bien défini : le Royaume de Jordanie, comme le stipulait l'inscription en arabe et en anglais sur le portique d'entrée dans le pays. Cette fois les formalités furent plus simples et la fouille symbolique. Il faisait nuit lorsqu'ils ressortirent du poste frontière. Il n'y avait plus de bus pour Amman avant le lendemain matin mais plusieurs chauffeurs de taxi leur proposèrent de les y emmener. Ne tenant pas à faire le trajet de nuit, ils se firent conduire jusqu'à la ville d'Irbid à quelques kilomètres de là. Ils ne furent nullement dépaysés, le conducteur du taxi étant palestinien comme la plupart des personnes auxquelles ils eurent affaire jusqu'à Amman. Il s'appelait Khalil, et se montra avenant et discret. C'était leur premier contact de la journée avec un être humain qui ne soit ni un soldat ni un fonctionnaire. Ils lui demandèrent s'il pouvait les conduire jusqu'à Amman le lendemain matin, ce qu'il accepta bien volontiers et pour un prix tout à fait

raisonnable. Ils n'avaient pas imaginé qu'Irbid fût si grande. Par sa population elle était la deuxième ville de Jordanie. Elle abritait deux grands campus universitaires que fréquentaient des étudiants Jordaniens et des pays arabes voisins. Ils se laissèrent conduire jusqu'à un l'hôtel conseillé par Khalil, non loin de la sortie vers Amman.

Avant de quitter Ramallah ils avaient pris soin de se faire délivrer par la mairie un certificat indiquant qu'ils étaient autorisés à voyager ensemble dans le cadre d'une mission de coopération. En l'absence d'une preuve de mariage, ils savaient qu'ils ne pourraient pas se faire attribuer une chambre pour deux. Cependant le préposé, pas dupe, leur donna deux chambres communicantes, tout en se gardant bien de faire état du moindre signe de complicité.

Les chambres étaient carrément kitch. Les meubles en plastique de style Louis XV faisaient la fierté de l'hôtelier et les lits étaient couverts d'édredons rose fluo. Ils prirent soin de disposer leurs affaires dans les deux chambres et d'utiliser les deux salles de bain avant de se rendre au restaurant de l'hôtel. En mangeant des brochettes accompagnées de riz ils échangèrent leurs impressions sur cette première journée de voyage ensemble. Camille voyait dans le traitement réservé à Tawfiq à chaque passage de check point la marque d'un apartheid rampant. Tawfiq pensait surtout aux difficultés à vivre normalement pour un couple mixte que ce soit en Israël, dans un État arabe ou dans un futur État palestinien. Tous les deux avaient bien conscience de vivre un sursis mais ils se gardaient bien de le formuler explicitement.

- **38**

Le lendemain, un peu avant huit heures ils quittèrent l'hôtel, bagages en mains, après avoir payé leurs notes séparément. Khalil était au rendez-vous. Accoudé à la portière de son véhicule, il discutait avec d'autres chauffeurs de taxis. Dans la rue les commerçants commençaient à ouvrir leurs échoppes et à arroser le trottoir pour faire tomber la poussière et rafraîchir l'atmosphère que le soleil commençait à réchauffer. Des vapeurs légères s'élevaient au dessus des flaques d'eau qui séchaient rapidement. C'était un moment agréable dont il fallait profiter. L'ambiance n'était pas celle d'une ville touristique et les passants étaient discrets et prévenants. Ils déposèrent leurs sacs dans le coffre de la voiture pour prendre le temps de faire une petite visite du quartier avant de partir.

Bien que l'hôtel fût situé en sortie sud de la ville en direction d'Amman ils roulèrent longtemps entre deux rangées de bâtiments jusqu'à la ville satellite d'Al Hosn. La plupart des constructions étaient à peine achevées et des fers à béton dépassaient de toutes les terrasses. Khalil expliqua que c'était pour pouvoir rajouter des étages lorsque les ressources le permettraient et aussi pour éviter de payer les taxes immobilières exigibles seulement à la fin des travaux. Peu après la sortie d'Al Hosni, il leur signala

des baraquements à l'est de la route. C'était le camp d'Azmi Al-Mufti, l'un des 10 camps de réfugiés palestiniens en Jordanie. Après la guerre de 1967, 12 500 réfugiés y avaient été installés ; ils étaient plus de 22 000 à présent, la plupart dans des baraquements préfabriqués et quelques rares maisons en dur. En progressant vers l'agglomération de Neaime les constructions se faisaient plus espacées et les bords de la route se garnissaient de parcelles soigneusement cultivées. A la sortie de Neaime un grand échangeur à quatre boucles orientait les voyageurs vers une autoroute conduisant à la capitale. Une pancarte annonçait : *Amman à 75 km*. La route s'élevait vers un plateau. Petit à petit le paysage se faisait plus aride et le relief plus accusé.

Tawfiq fit observer que la veille à la même heure ils se trouvaient à 300 m au-dessous du niveau de la mer et qu'ils devaient être à présent à 800 m au-dessus. En ce début de printemps la température était supportable. La végétation encore bien verte offrait un saisissant contraste avec l'ocre de la terre.

En fond sonore l'autoradio diffusait un concert d'Oum Kalthoum. Khalil conduisait prudemment tout en répondant aux questions de ses passagers. Sa famille était originaire de Haïfa. Il n'y était pas né et n'y avait même jamais mis les pieds mais son grand-père et son père avait entretenu le souvenir des racines familiales. Khalil avait un diplôme en économie qui ne lui procurait aucun travail. Il s'était donc fait chauffeur de taxi pour soutenir ses parents, des intellectuels communistes qui s'étaient saignés pour lui faire faire des études. Camille lui dit que ses parents aussi avaient été communistes et qu'ayant quitté le Parti lorsque les troupes soviétiques avaient mis fin au printemps de Prague, ils avaient néanmoins continué à l'emmener dans toutes les manifestations et à l'âge de 6 ans elle chantait l'*Internationale* juchée sur les épaules de son père. Khalil ne parlait que l'arabe et l'anglais mais il connaissait quelques couplets de l'*Internationale* en français :

- L'internationale sera le genre humain...

Puis il ajouta :

- l'Internationale, Les prolétaires en ont rêvé et les capitalistes l'ont faite ; Ils l'ont appelé « la globalisation ». Il expliqua que la vie devenait de plus en plus difficile en Jordanie pour les Palestiniens comme pour les Jordaniens. Il était célibataire et ne pouvait envisager de se marier compte tenu des maigres revenus que lui rapportait son métier de chauffeur de taxi. La plupart des gens devaient exercer deux, voire trois métiers différents pour s'en sortir. Khalil n'avait posé aucune question à ses passagers mais par souci d'équilibre Camille et Tawfiq lui racontèrent d'où ils venaient, comment ils s'étaient connus et où ils allaient.

A présent la route redescendait du plateau vers une légère dépression où apparaissaient de nouveau quelques champs irrigués. Khalil s'appliquait à donner des explications sur toutes les régions qu'ils traversaient Après avoir longé sur près de 2

kilomètres un énorme complexe industriel ils pénétrèrent en zone urbanisée. C'était l'un des tentacules lancés vers le nord-est par l'énorme agglomération d'Amman. Ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres du centre-ville mais devaient le contourner par l'est pour rejoindre l'aéroport international Queen Alia 20 kilomètres au sud. Il était à peine 10h et malgré les ralentissements de plus en plus fréquents ils ne devaient avoir aucun problème pour arriver à temps pour leur vol. Une heure plus tard Khalil gara son véhicule sur le parking « départ » de l'aéroport. Durant ce cours trajet ils étaient devenus amis et ils échangèrent leurs numéros de téléphone et leurs adresses d'e-mail en se promettant de ne pas se perdre de vue. Il restait encore 4 heures avant le décollage. Initialement, ils avaient choisi un vol sur Égyptien Air-Line car il était moins onéreux mais il incluait une longue escale au Caire. Ils seraient arrivés à Paris presque 24 heures après leur départ. Dov les en avait dissuadé et pour 200 dollars de plus il leur avait pris un vol direct par la Royal Jordanian.

Pour tout résident des territoires palestiniens la perspective d'un contrôle d'identité déclenche angoisses, transpirations et battements de cœur. Camille et Tawfiq n'y échappèrent pas et ne respirèrent librement qu'une fois franchi le dernier contrôle. L'ensemble des formalités d'enregistrement, de police, de douane et de contrôle des bagages leur prit moins d'une heure. Ils en gardèrent une impression de fluidité miraculeuse par rapport à ce qu'ils avaient connu la veille. A la dernière vérification d'identité avant de monter à bord ils étaient désinhibés et présentèrent leur passeport presque sereinement. Le parcours d'Irbid à l'aéroport d'Amman leur avait laissé une impression de liberté, comparée au voyage de la veille entre Ramallah et la frontière sur le Jourdain.

- **39**

Pour son premier voyage en avion, Camille avait laissé à Tawfiq la place près du hublot. Le survol des côtes méditerranéennes au-dessus de la Turquie, de la Grèce et de l'Italie fut un enchantement pour tous les deux. Puis ce furent les Alpes, et Camille désigna les différents sommets qu'elle pouvait reconnaître dont bien sûr le Mont Blanc rosi par le coucher de soleil. Elle nomma ensuite le lac Léman et au delà c'était la France. Chaque fois qu'elle revenait du sud Camille éprouvait un choc en redécouvrant la densité de la végétation et les milles nuances de vert. La même expression lui revenait en tête et elle la prononça cette fois à l'attention de Tawfiq : *C'est vraiment un pays de cocagne !* Elle aimait ce pays et le trouvait merveilleux et c'est parce qu'elle l'aimait tant qu'elle aurait trouvé trop égoïste de se contenter d'en profiter. Il fallait qu'elle donne de sa personne pour ceux qui n'avaient pas la chance d'être nés dans une famille aisée et unie d'un pays où il faisait bon vivre. C'était aussi sa manière de défendre ses opinions et quand on louait son dévouement ou ses qualités de cœur elle

s'arrangeait pour que tous sachent qu'elle était Française. Auprès des Palestiniens il lui plaisait aussi que l'on sache qu'elle était juive; en revanche si elle avait à faire à des Français chauvins ou des faucons sionistes c'est de son travail auprès des palestiniennes qu'elle parlait. Avec Tawfiq elle pouvait se contenter d'être elle-même sans avoir besoin de mettre en avant telle ou telle partie de son identité. Elle était heureuse de pouvoir lui dire tout ce qu'elle savait des régions survolées, d'évoquer des souvenirs et de citer tout ce qu'elle aimerait lui faire connaître de la France. Puis ce fût la région parisienne visible d'en haut comme sur une carte de géographie : les boucles de la Marne, le bois de Vincennes et au loin Paris et sa tour Eiffel. Après l'atterrissage sur l'aéroport Charles de Gaulle il leur fallut encore patienter pendant que l'appareil s'acheminait lentement le long d'interminables pistes jusqu'à l'aérogare. Camille et Tawfiq ressentirent une fois de plus inquiétude et battements de cœur pendant que le fonctionnaire de police derrière son guichet passait le passeport de Tawfiq au scanner. Mais tout était en règle et l'agent délivra enfin le coup de tampon libérateur.

En attendant la livraison des bagages Camille cherchait des yeux ses parents derrière la vitre de séparation. Elle les découvrit qui tentaient de la repérer parmi les autres passagers en se collant à la vitre et en se servant des deux mains pour masquer les reflets. Elle attira leur attention par de grands signes puis leur fit comprendre qu'ils attendaient leurs bagages, ce qui n'avait pas vraiment besoin d'être démontré. Elle prit ensuite la main de Tawfiq et lui fit lever le bras avec un grand sourire comme si elle voulait présenter une belle prise.

Camille avait souvent parlé de ses parents avec Tawfiq mais sans jamais les avoir décrit physiquement. Sa mère était brune, grande, portait les cheveux coupés très courts et avait beaucoup d'allure. Son mari était plus petit qu'elle; les traits secs de son visage étaient adoucis par un regard bienveillant. Camille se jeta dans les bras de ses parents les enveloppant tous deux et les couvrant de baisers sous le regard de Tawfiq. Il était toujours ému devant les démonstrations d'affection, lui qui, même dans les grandes occasions, n'était pas capable de prolonger au delà d'une seconde l'accolade avec son père ou sa mère. Camille s'arracha aux bras de ses parents en faisant mine de se souvenir soudain de la présence de Tawfiq qu'elle leur présenta en le prenant par la taille et en se serrant contre lui comme pour lever toute ambiguïté sur la nature de leur relation. *André* annonça le père en serrant vigoureusement la main de Tawfiq, *Ellie*, dit la mère, *bienvenu en France, nous sommes ravis de faire votre connaissance.*

- **40**

La nuit était tombée lorsqu'ils quittèrent l'aéroport mais Camille voulut tout de même faire faire à Tawfiq une première visite de Paris en voiture. En arrivant par l'autoroute le trajet offrait une vue sur le Sacré-Cœur, occasion d'un rappel sur la

Commune, la butte rouge et les figures célèbres de Montmartre. Tawfiq pouvait fredonner quelques vers du *Temps des Cerises*. C'est la maman de Camille qui conduisait; elle fit un quart de tour de périphérique par l'ouest pour arriver sur l'Arc de Triomphe par l'avenue de la Grande Armée. Le tour de la place de l'Etoile est toujours un moment d'émotion pour les étrangers, non pas à cause de l'Arc de Triomphe et de ce qu'il représente mais parce qu'ils sont persuadés qu'ils ne sortiront pas indemnes du fouillis de voitures tournant autour du rond-point. Suivit la descente de "la plus belle avenue du monde" vers la place de la Concorde avec un coup d'œil à gauche sur le Palais de l'Élysée puis c'était l'obélisque, l'Assemblée Nationale et le retour dans l'autre sens pour passer devant le Grand Palais avec sa belle verrière éclairée de l'intérieur. Après avoir traversé le pont Alexandre III et fait remarquer la vue sur les Invalides, ils se dirigèrent vers la Tour Eiffel. Camille félicita sa mère qui avait réussi à arriver à l'heure pour la voir scintiller de tous ses feux. Tawfiq était ébloui, ému, ravi et épuisé. Ils rejoignirent l'appartement des parents qui avaient préparé à tout hasard la chambre de Camille et une chambre d'amis. Tawfiq, tint à prendre la chambre d'amis et il dû même renvoyer Camille qui s'y attardait trop pendant qu'il se préparait à se coucher. Après avoir débarrassé la table et rangé la cuisine, André et Ellie se reposaient dans le salon. La pièce n'était éclairée que par des lampes de lectures placées derrière leurs fauteuils. Ellie avait préparé un plateau portant une bouilloire remplie d'eau chaude, un assortiment de sachets de tisanes et trois tasses. Camille but une gorgée dans la tasse de sa mère et choisit le même parfum pour la sienne. Ils restèrent à bavarder une partie de la nuit. Ayant été en contact régulièrement ils n'avaient pas de nouvelles importantes à échanger mais une multitude de détails sur la famille et les amis. Ils évoquèrent aussi la situation politique au Moyen Orient. Les parents de Camille connaissaient les conditions de vie dans les territoires occupés les méfaits de la colonisation en Cisjordanie mais la presse occidentale parlait fort peu de la situation de Gaza méthodiquement asphyxiée économiquement, privée de toute ressource en eau et dont les infrastructures, sitôt reconstruites étaient systématiquement détruites par des bombardements au prétexte qu'elles abritait des lanceurs de roquettes. Il y avait aussi des questions délicates qu'ils ne pouvaient aborder qu'en étant face à face. Combien de temps Camille comptait-elle rester à Ramallah? Que comptait-elle faire du point de vu de sa carrière de musicienne? Quelles étaient ses intentions quant à sa relation avec Tawfiq? Elle tenta d'abord des réponses évasives: *ça ne se pose pas comme ça...j'ai encore le temps de penser à une carrière...* ou agacées : *on n'a pas encore choisi les prénoms des enfants si c'est ça que vous voulez dire...* les parents ne s'en formalisaient pas mais insistaient tout de même : *Au train où vont les choses, dit André, une troisième Intifada va devenir inévitable et entraîner des représailles.*

– Papa, tu penses bien que je suis au courant, je ne suis pas là-bas pour faire du tourisme.

Ellie tint à lui rappeler :

– En 2002 Ramallah a été assiégée et bombardée puis envahie par les chars de Tsahal.

– On aura le temps de réagir. L'ambassade de France nous tient au courant et nous rappelle en permanence les dispositions à prendre pour être évacués si ça devient nécessaire.

– Oui, pour toi, mais pour Tawfiq ?

Ellie touchait là un point faible et signalait du même coup qu'elle avait admis la place prise par Tawfiq dans la vie de Camille. Laquelle esquiva la question encore une fois.

– Je n'ai pas envie de parler de ça. Pour l'instant on va se détendre, je vais faire connaissance avec Dov et Miral et faire ce voyage au Maroc avec eux. Pour le reste on verra plus tard.

• 41

Partis de Newark, Miral et Dov atterrirent à l'aéroport Charles de Gaulle après une courte nuit passée dans l'avion pendant laquelle ils ne cessèrent d'évoquer leur précédent vol ensemble alors qu'ils ne se connaissaient pas. Miral avoua qu'elle aussi avait remarqué Dov mais s'était efforcée de n'en rien laisser paraître. Tawfiq et Camille étaient arrivés à Paris la veille et tous devaient se retrouver à Orly afin de prendre le vol de 13 heures pour Essaouira. Après avoir récupéré leurs bagages ils prirent un bus qui les amena à l'aéroport d'Orly. Tawfiq et Camille les attendaient déjà au comptoir d'enregistrement. Les deux hommes se firent une longue accolade avant de passer aux présentations. Dov avait déjà aperçu Camille par webcam interposée lors de leurs discussions à distance mais il découvrit une toute jeune fille, presque une adolescente, l'air fragile, d'un abord simple et direct dès le premier contact. Pourtant elle et Tawfiq ne se détendirent un peu qu'une fois toutes les formalités de transit accomplies et ils ne se sentirent à l'aise qu'en arrivant dans la salle d'embarquement après une longue marche dans les couloirs de l'aéroport et un dernier contrôle de sécurité. *Ils ne nous ont même pas demandé si nous avions fait nous-même nos valises* plaisanta Camille. Ils formaient un curieux quatuor utilisant l'anglais, l'hébreu, l'arabe ou le français selon qu'ils parlaient tous ensemble ou deux à deux. Ils embarquèrent dans un avion d'une centaine de places qui étaient loin d'être toutes occupées. Tawfiq et Dov prirent deux sièges côte à côte pour pouvoir discuter tout leur saoul et permettre à Camille et Miral de faire plus ample connaissance. Tawfiq laissa le hublot à Dov afin qu'il puisse bénéficier de la vue à l'arrivée *dans le pays de ses aïeux*. Le vol dura 3 heures pendant lesquelles ils ne sentirent pas le temps passer tant ils avaient de choses à se dire. Ils parlèrent des moyens dont Dov disposait à l'Institut de physique des particules, de

l'avancement de ses travaux, de la vie à New York. De son côté Tawfiq décrivit la sienne à Ramallah, les satisfactions qu'il trouvait dans sa fonction d'enseignant, sa frustration de ne plus pouvoir faire de la recherche expérimentale et qu'il compensait par les bricolages imaginés pour les travaux pratiques des étudiants. Les conditions de vie étaient difficiles. L'ex-Premier ministre de l'autorité palestinienne Salam Fayyad, s'était attaché à développer une force de sécurité indépendante, un programme de lutte contre la corruption, la séparation des pouvoirs, bref, tous les attributs d'un État « normal » mais, ajoutait Tawfiq, il avait introduit en même temps les inconvénients du capitalisme libéral par la suite il avait été contraint de démissionner et toute la vie politique était parasitée par les rivalités personnelles et la question du remplacement de Mahmoud Abbas à la présidence de l'autorité palestinienne.

Ils n'abordèrent pas les questions relatives à leurs couples et la façon dont ils envisageaient l'avenir la présence toute proche de Miral et Camille ne le permettant pas bien qu'elles fussent elles aussi, absorbées dans de grandes discussions. Ils furent tout surpris lorsqu'une hôtesse vint leur rappeler qu'ils devaient attacher leurs ceintures et relever les tablettes. Dov se tourna alors vers le hublot et ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à l'atterrissage. Le paysage survolé rappelait certaines régions d'Israël. Un univers de pierres et de terre brûlée parsemée d'arbres étonnamment verts, avec l'océan sur la droite de l'appareil. Au loin, sous l'aile de l'avion, la ville d'Essaouira formait un triangle blanc s'avancant dans l'Océan Atlantique. Un virage fit basculer le sol presque à la verticale avant de le remettre en place. Devant le hublot on pouvait voir défiler de plus en plus vite arbres et habitations. Le contact avec la terre fût plutôt rude et presque de guingois sous la poussée d'un vent de travers, privant le pilote des applaudissements traditionnels. Lorsqu'ils sortirent sur la passerelle, ils purent goûter la douceur de l'atmosphère. Une petite aérogare toute neuve les accueillit, une copie d'une grande en modèle réduit. Au passage du guichet de la police les visas des trois israéliens furent soigneusement examinés puis photocopiés et ils eurent la surprise d'entendre le fonctionnaire leur souhaiter la bienvenue en leur rendant leurs passeports. Moins d'une demi-heure après l'atterrissage ils étaient dans un taxi aux couleurs bleu et blanc, en route vers la ville à une quinzaine de km de l'aéroport. De part et d'autre de la route ils retrouvaient le paysage qu'ils avaient aperçu depuis l'avion : terre ocre, champs envahis de pierres et beaux arbres verts, les fameux arganiers. Avant d'arriver à Essaouira ils traversèrent une petite ville qui semblait avoir été la proie de promoteurs particulièrement actifs et ils ne retrouvèrent les mimosas jaunes les jeunets blancs et les arganiers qu'après quelques kilomètres de zone urbanisée. Un peu plus loin un panneau signalait sur la gauche un complexe touristique avec golfs et palaces. Après une fugitive apparition de la ville blanche sur fond d'océan, la route replongea pour emprunter un pont au-dessus d'un oued où un filet d'eau

serpentait entre lauriers et roseaux justifiant le nom d'Oued Qsob annoncé par une pancarte : la rivière aux roseaux. Bientôt Mimosas et lauriers laissèrent la place à des constructions blanches le long de la plage.

- **42**

Dov avait préféré l'hôtel des Iles à tous les établissements de charme et autres *Ryad* vantés par les guides touristiques. Situé à l'entrée de la vieille ville, en bordure de la baie fermée par une île, l'hôtel méritait bien son nom. Sa façade présentait un style simple évoquant les années cinquante malgré l'ajout malencontreux de quelques verrues architecturales plus récentes. Du perron on pouvait admirer la vue sur la plage, l'océan, l'entrée du port et les premières constructions de la ville. Au large l'île barrait l'horizon, bande de terre teintée de vert par la végétation naissante avec sur la gauche un minaret surplombant un long mur, vestige d'une ancienne prison. Entre l'île et la plage des chalutiers faisaient route vers l'entrée du port suivis par des nuées de mouettes. Sur une digue au loin le soleil découpait en ombres chinoises le contour de plusieurs coques de bateau en construction ou en rénovation. A droite, les remparts crénelés enserraient les terrasses de la ville intra-muros. Une avenue bordée d'araucarias menait jusqu'à la première porte de la vieille citée. Les quatre amis semblaient captivés par le charme des lieux qu'ils admirèrent en silence durant un long moment. Dov laissa ses compagnons à leur contemplation, et se dirigea vers la réception. Tawfiq lui avait rappelé qu'il faudrait demander une chambre pour les hommes et une pour les femmes. On leur donnerait sans doute des chambres communicantes, personne n'étant dupe, mais mieux valait jouer le jeu de l'hypocrisie compte tenu de la réglementation en vigueur au Maroc, comme dans la plupart des pays musulmans, vis à vis des couples "illégitimes". Dov préféra faire comme si il n'en savait rien, juste pour observer la réaction du réceptionniste. Il présenta les quatre passeports deux par deux et fit état de sa réservation pour deux couples. Après avoir examiné les documents, l'employé lui demanda si Miral et lui étaient mariés, le cas de Tawfiq et Camille semblant lui poser moins de problème. Devant la réponse négative de Dov il s'excusa et invoqua la réglementation pour leur proposer une chambre pour les hommes et une pour les dames. Dov ne poussa pas plus loin le test et accepta la proposition en demandant des chambres communicantes et avec vue sur la mer. On les conduisit vers des bungalows disposés autour d'un grand jardin. La réception, les salons, la pergola et les banquettes autour de la piscine, tout avait un air désuet qui ne manquait pas de charme. Les chambres étaient situées en face d'une trouée offrant la vue sur la baie. Elles se prolongeaient par des terrasses gazonnées donnant sur la piscine. Dans les meubles Dov reconnaissait l'artisanat de *Mogador* pour en avoir vu quelques spécimens chez sa grand-mère. Il retrouvait aussi l'odeur caractéristique du

bois de thuya qu'elle lui faisait humer comme s'il devait y trouver comme elle la nostalgie qu'elle y puisait. Ils prirent juste le temps de s'installer et de se rafraîchir un peu et un quart d'heure plus tard ils traversaient de nouveau le jardin, la réception et la terrasse formant le perron de l'hôtel pour se diriger vers la ville. Miral demanda un instant pour retourner prendre une écharpe car l'air était frais et Camille la suivit pour en faire autant.

- **43**

La couleur du ciel était passée du rose au rouge sombre tirant sur le violet au voisinage de l'horizon. D'autres chalutiers toujours escortés par leurs nuées de mouettes naviguaient vers l'entrée du port. On entrait dans la ville intra-muros en traversant une porte marine flanquée de deux courts canons. Un peu plus loin on débouchait sur une petite place plantée de deux majestueux caoutchoucs. Une série de photos oubliées depuis des décennies revinrent à la mémoire de Dov : des enfants assis à califourchon sur les canons, un digne monsieur coiffé d'un borsalino appuyé sur une voiture américaine des années quarante garée entre deux arbres. En quelques soixante-dix ans, la place avait peu changée; elle avait juste pris quelques couleurs avec les tapis et tentures exposés sur les devantures d'une boutique d'artisanat. On leur expliqua par la suite que cette boutique et le café attenant étaient pris sur ce qui avait été jadis l'une des dizaines de synagogues dont les riches familles juives avaient doté la ville. Pour quitter la place on empruntait une ruelle couverte envahie par les bazars et leurs marchandises multicolores. Au fur et à mesure qu'ils avançaient les passants se faisaient nombreux dans une ambiance bon enfant favorisée par l'absence totale de voiture dans la ville intra-muros. En entendant parler l'arabe autour d'eux les deux couples auraient pu se croire dans certains quartiers de Jaffa ou de Jérusalem bien que les accents et les mots eux-mêmes fussent assez différents de l'arabe qu'ils connaissaient. Les magasins de tapis de babouches et d'objets en thuya pour touristes disputaient l'espace aux rares boutiques qui continuaient à proposer des marchandises usuelles aux habitants de la ville. Miral et Camille s'arrêtaient devant chaque étalage relevant les similitudes et les différences avec les boutiques de Ramallah. Trois ou quatre cent mètres plus loin la rue débouchait sur un quartier différent, plus sombre et moins animé. Les voyant hésiter quelques bonnes âmes leur déconseillèrent d'y entrer : *Après, c'est le Mellah et le soir c'est très mal fréquenté.* De fait le Mellah, ancien quartier juif, se transformait la nuit en lieu mal famé. Le terme de Mellah évoquait pour Dov une sorte de capharnaüm où des gens passaient leur temps à se disputer. C'était à cause des exclamations de sa grand-mère, lorsque les cousins se chamaillaient: *"Vous n'avez pas honte, on se croirait au Mellah !"* Car à l'époque les juifs du Mellah,

pauvres, bagarreurs et revendicatifs ne se mêlaient pas aux membres des familles aisées de la Kasbah aux airs distingués et suffisants, dont était issue sa famille.

Miral et Dov avaient passé la nuit précédente dans l'avion et Camille et Tawfiq n'étaient pas beaucoup plus frais. Ils décidèrent d'arrêter là leur première visite de la ville et de dîner rapidement avant de rentrer à l'hôtel. A l'angle d'une grande place un restaurant leur tendait les bras. Le décor de la salle était austère mais il offrait pour un prix raisonnable un choix de repas traditionnels et toutes les tables de la terrasse étaient encore disponibles. Pendant le dîner ils échangèrent leurs premières impressions. Dov était heureux de constater que ses compagnons avaient été aussi sensibles que lui au charme magique de cette ville. Il s'aperçut qu'il n'éprouvait plus le besoin de rapprocher les scènes vivantes des photos que lui montrait sa grand-mère. Il avait troqué le *Mogador* des photos en noir et blanc contre un Essaouira bien réel et en couleur. Après le dîner ils regagnèrent l'Hôtel des Îles. Avant d'aller se coucher ils bavardèrent un court moment sur les chaises longues du jardin. La piscine était illuminée et la surface bleue de l'eau se reflétait sous les ailes des mouettes qui la survolaient. L'humidité de l'air marin commençait à imprégner leurs vêtements. Ils rejoignirent vite leurs chambres chauffées par de petits radiateurs électriques.

- **44**

La journée suivante débuta par un petit déjeuner à la terrasse d'un café sur la grande place où ils avaient dîné la veille. A neuf heures la ville était encore endormie. Les rayons du soleil commençaient à peine à adoucir la fraîcheur matinale. Tawfiq souhaitait visiter le port. Les pêcheurs faisaient la chaîne pour décharger les sardines en balançant des cageots pleins à ras bord depuis la cale des bateaux jusqu'aux quais sans qu'une seule sardine ne manque à l'arrivée sur les charrettes. Un vieux marin les aborda et sans préambule il entreprit de leur expliquer la différence entre les chalutiers les sardiniers et les thoniers en illustrant son discours par des dessins en couleurs tracés sur un antique petit carnet. Il avait représenté les trois modèles de bateaux pendant les différentes phases d'une campagne de pêche. Encouragé par l'écoute polie des quatre visiteurs il leur proposa de les guider pour une visite du port. Il portait l'un de ces bonnets en laine vendus dans de petites charrettes à l'entrée du port, un épais pull de laine gris et un pantalon de pêcheur en toile bleu. Il avait une bonne tête avec une barbe grise faisant penser à Hemingway, abstraction faite des chicots noirs et gâtés que dévoilait son sourire. Reconnaisant quelques mots d'hébreu échangés entre Dov et Tawfiq il entreprit de leur dire combien c'était le bon temps lorsque Juifs et Musulmans cohabitaient pacifiquement dans la ville et d'émailler son discours des noms des grandes familles qui à l'époque dominaient le commerce comme si ses auditeurs ne pouvaient pas ne pas les connaître. Ils acceptèrent de le prendre pour

guide pour une promenade dans le port. La visite se prolongeât plus que nécessaire car il ne cessait d'émailler ses explications de références au bon vieux temps où juifs et arabes cohabitaient jusqu'au grand départ de 1967. Ils n'osèrent pas l'interrompre et par la suite ils allaient fréquemment retrouver le même discours auprès des personnes âgées. Était-ce leur jeunesse qu'elles regrettaient? Voulaient-elles les flatter ou bien regrettaient-elles vraiment cet âge d'or simplement parce que l'on trouvait facilement du travail même s'il était peu rémunérateur ?

Le plan d'eau du port était occupé par des chalutiers ou sardiniers, à moins que ce ne fût des thoniers. La pointe de chaque mât était surmontée d'un oiseau scrutant le large. Sur les quais des hommes accroupis rafistolaient des filets de couleur pourpre ou bleu. Après avoir quitté leur guide-pêcheur et l'avoir rémunéré pour ses bons offices ils commentèrent cette première rencontre. Camille aurait adoré avoir le petit carnet recouvert d'illustrations en couleur soigneusement dessinées et elle aurait bien proposé de l'acheter mais elle s'en garda bien car elle pensait qu'un tel geste pouvait être mal interprété et signifier « avec mon argent je peux tout acheter » et puis ç'eut été aussi priver le guide de son outil de travail.

- **45**

En quittant le *Café de France* où ils s'étaient arrêtés pour boire un verre de thé à la menthe et se concerter pour la suite de la visite ils prirent la rue Ibn Rochd que tout le monde appelait encore *Derb Coutol* du nom d'un Français qui y avait tenu une épicerie quelques soixante ans avant « du temps des français ». La rue menait à la *Skala*, longue fortification dotée d'une rangée de canons pointés vers le large. De ce côté l'océan prenait une allure sauvage. De hautes vagues venaient se fracasser sur les rochers en projetant des gerbes d'écume d'un blanc éclatant. Assis sur les fûts des canons ou entre les créneaux des remparts, habitants de la ville et touristes rêvaient de concert devant ce spectacle perpétuellement renouvelé. Il fallut arracher Camille fascinée par le panorama pour pouvoir reprendre la promenade. En revenant vers le centre ils firent une halte dans un des nombreux restaurants à touristes choisi pour sa terrasse offrant une belle vue sur la place et sur l'entrée du port. Ils y firent un repas de salades marocaines et de sardines grillées sur feu de bois puis repartirent à la découverte de la médina. De modestes boutiques voisinaient avec de grands hangars surchargés de boîtes, de sculptures et de multiples objets en thuya. Dans un petit atelier le vendeur leur donna quelques explications puis il leur montra un petit fascicule sur la marqueterie de thuya à Essaouira. Il exhiba fièrement une photo qui le présentait en train d'exercer son art. Les premières pages expliquaient l'origine de cet artisanat né il y a un siècle auparavant grâce à quelques maîtres talentueux qui eurent l'idée d'utiliser cette essence pour fabriquer des coffres de mariage et des meubles de

salons. Avec le développement du tourisme c'était devenu une des principales activités de la ville depuis que quelques artisans astucieux avaient eu l'idée d'utiliser le bois de thuya pour fabriquer de petites boîtes à bijoux puis toutes sortes d'objets susceptibles de rentrer plus facilement dans les valises des visiteurs. Après avoir exploré deux ou trois boutiques offrant toutes les mêmes articles ils remirent à plus tard l'achat de quelques souvenirs. Ils traversèrent bien vite le marché aux poissons à l'odeur peu engageante puis longèrent des devantures garnies de pyramides d'épices de toutes les couleurs. Ils ne s'y attardèrent pas non plus, chassés cette fois par les sollicitations adressées aux deux *gazelles* qui avaient eu l'imprudence d'hésiter un peu devant les prescriptions apposées sur chaque préparation : *Tizane pour mégrir*, *Viagra marocain*, *champouin berbère* avec des fautes d'orthographe soigneusement reproduites depuis que les vendeurs s'étaient aperçu que ça amusait les touristes et les faisaient stationner plus longtemps devant leurs étalages. A la sortie du marché aux poissons ils reprirent leur déambulation, traversèrent une cour fermée aux belles proportions et au sol pavé de gros galets, ancien marché aux grains puis un espace moins vaste mais où une foule formait un cercle compact à l'intérieur duquel un crieur tournait en présentant divers objets. Un des spectateurs interrogé leur expliqua que c'était la vente à la criée qui se tenait tous les jours à la même heure. Les acheteurs potentiels se faisaient remettre la paire de chaussures usagée ou le jean offert à la vente pour l'examiner de plus près avant d'annoncer leur enchère ou de les restituer au crieur avec un air dédaigneux. Ils ressortirent vers l'artère principale. Celle-ci était divisée en plusieurs sections consacrées chacune à un type de marchandises différent : d'abord les épiceries puis les vêtements traditionnels, gandouras, haïk et autres djellabas puis le marché aux légumes juste après la section des bouchers. Tawfiq s'intéressa de près à une échoppe qui alignait des rangées de tonneaux remplis d'olives. Le vieux marchand qui officiait derrière les tonneaux insista pour lui faire goûter chaque variété. En fin connaisseur Tawfiq goûta à toutes les variétés puis en acheta un assortiment pour ne pas paraître grossier.

Camille et Miral voulurent visiter le marché aux bijoux puis continuer à flâner dans les rues commerçantes alors que Tawfiq et Dov préféraient explorer les ruelles de part et d'autre de l'artère principale. Ils décidèrent de se séparer pour la suite de la promenade et de se retrouver à l'hôtel. En s'enfonçant dans les dédales des rues avoisinantes Tawfiq et Dov découvrirent un univers différent, des couturiers torsadant des fils tendus le long des rues, des petites garrottes et de minuscules boulangeries d'où émanait une bonne odeur de pain chaud et dont on apercevait le four rougeoyant en contrebas de la rue. Leurs pas finirent par les ramener à l'hôtel après un trajet sinueux qu'ils auraient été bien incapables de reconstituer.

- 46

Miral et Camille étaient déjà rentrées et bavardaient sur la terrasse. Dov et Tawfiq les rejoignirent pour boire un verre. Tawfiq organisa une dégustation d'olives et commentait chaque variété en la comparant à celles de son père. Le soleil était encore tiède. Entre la plage et l'île un nuage d'étourneaux exécutait un étonnant ballet, se scindant en deux puis se regroupant pour se séparer encore en d'autres formes toujours mouvantes. En fondant vers le large le nuage disparaissait lorsque tous les oiseaux présentaient leur profil le plus effilé puis il réapparaissait après un virage serré et s'abattait tout à coup sur les araucarias, libérant les spectateurs de la fascination exercée par ce ballet sans maître ni chorégraphe.

Les quatre amis échangèrent leurs impressions après cette première journée à Essaouira. Tous évoquèrent l'impression d'être chez eux et d'avoir toujours connu cette ville. Pour profiter encore un peu du soleil couchant ils décidèrent de passer là le reste de la soirée et se firent servir des sandwiches et des boissons.

La discussion porta sur la famille de Dov. Il avait du mal à répondre aux questions sur les causes et conditions de leur départ vers Israël. Sur ses origines il pouvait dire sans risque de se tromper qu'une partie de ses ancêtres étaient sans doute venus d'Espagne chassés par Isabelle la Catholique à la fin du 15^e siècle et que d'autres étaient des berbères, présent au Maroc depuis toujours et convertis au judaïsme au début de notre ère, comme le furent d'ailleurs une grande partie des Berbères avant d'être reconvertis à l'Islam lors de l'invasion arabe du 7^e siècle. Sur le reste il restait prudent car les légendes se mêlaient aux faits avérés aussi bien dans les récits familiaux que dans les guides touristiques qui répétaient les mêmes antiques recopiées sans cesse d'une édition à l'autre.

Dov savait tout de même que le départ des juifs avait commencé dès la création de l'État d'Israël en 1948; il s'était accentué à la fin du protectorat français en 1956 et se transforma en véritable exode après la guerre des Six jours entre Israël et ses voisins arabes en 1967. Les habitants du mellah émigrèrent majoritairement vers Israël, tandis que les couches aisées de la Kasbah choisirent la France ou le Canada. On avançait plusieurs raisons à ces départs: avant la création de l'État d'Israël et pendant quelques années après, ne partaient que les juifs très pieux souhaitant réaliser le rêve ancestral « l'an prochain à Jérusalem ». Puis l'Agence Juive pour Israël, organisme chargé de favoriser l'émigration des juifs vers le nouvel état, utilisa tous les moyens possibles pour accélérer le mouvement, parfois même avec l'accord tacite du gouvernement chérifien. Miral, qui n'avait pas son pareil pour dénicher de la documentation et de la bibliographie avait découvert un ouvrage rare intitulé « Récits du Mellah » dont l'auteur, Aimé Bouganim, racontait de façon truculente, un peu à la façon d'un Albert Cohen sépharade, comment le mellah d'Essaouira s'était vidé de ses habitants en quelques

mois et comment les judéo-berbères du mellah avaient abusé dupé le jeune ashkénaze aux cheveux roux envoyé par l'Agence Juive, en remplaçant les jeunes gens destinés à l'armée ou au kibboutz agraires par des vieillards impotents. Par la suite il n'y eut plus besoin de propagande souterraine ni d'envoyés spéciaux : à chaque sursaut du conflit au Moyen Orient le malaise grandissait entre les juifs marocains et les musulmans. Par la suite, même les Juifs qui avaient choisi de rester pour participer au développement du pays à des postes de haute responsabilité dans le domaine privé ou dans le domaine public s'apercevaient qu'ils n'étaient pas considérés comme des citoyens à part entière, et la plupart finirent par partir à leur tour. Dans le cas d'Essaouira la perte brutale de la moitié de sa population la fit tomber dans une espèce de léthargie aggravée par la fermeture progressive des quelques usines appartenant à des Français. On disait alors que la ville était à vendre jusqu'à ce que dans les années 1990 le tourisme vienne prendre le relais, recréer des emplois et faire décupler le prix de la moindre bâtisse.

- **47**

Le lendemain matin Dov et Miral décidèrent de visiter les cimetières de la ville comme le conseillait tous les guides alors que Camille et Tawfiq optèrent pour une balade matinale sur la plage et un bain de mer si l'eau n'était pas trop froide. Ils n'avaient rien dit à leurs amis pour ne pas gâcher cette parenthèse enchantée mais ils s'inquiétaient de la situation dans les Territoires et ils comptaient appeler leurs amis à Ramallah pour savoir ce qui se passait car Il ne fallait pas compter sur les media blasés par la perpétuelle répétition des mêmes mauvaises nouvelles en provenance de Gaza et des territoires occupés. Depuis leur départ, Tawfiq et Camille avaient consulté régulièrement les communiqués du Bureau de l'ONU pour les Territoires Palestiniens Occupés qui rapportaient de jour en jour des faits de plus en plus graves.

- *Un palestinien tué à Gaza et 30 blessés par une attaque de l'aviation israéliennes. 23 palestiniens blessés lors de la démolition de leurs maisons dans le quartier arabe de Jérusalem...*
- *4000 oliviers incendiés par des colons - Délivrance d'un ordre de démolition dans la région de Hébron - Vague de démolitions à Jérusalem-Est et la zone C de la Cisjordanie...*
- *Frappes aériennes sur la bande de Gaza.*
- *Projet de construction de 540 unités de logement à Sheikh Jarrah, plaçant environ 475 Palestiniens sous la menace d'expulsion et de déplacement forcé...*
- *Les Autorités israéliennes ont démoli 40 installations hydrauliques appartenant à des Palestiniens... ”*

Les résumés hebdomadaires égrenaient toujours les mêmes bilans dramatiques et les timides pressions de la communauté internationale restaient sans effet sur un gouvernement Israélien complice et une opposition tétanisée face au chantage des colons et des partis d'extrême droite. Quant à la majorité des Israéliens, depuis qu'ils étaient à l'abri du mur, ils avaient l'air de considérer qu'il n'y avait aucune raison de s'en faire.

Tawfiq et Camille craignaient à tout moment qu'une nouvelle humiliation ne déclenche un embrasement incontrôlable. C'est pourquoi, bien que partis depuis très peu de temps, ils étaient anxieux de pouvoir parler à des amis qui leur donneraient des informations précises sur l'ambiance dans les territoires et sur la réaction des milieux politisés.

Camille réussit à échanger des SMS avec plusieurs collègues de l'association. Les débats étaient vifs dans la population cependant ils ne craignaient pas de débordement dans l'immédiat. Mais ne leur disait-on pas cela seulement pour ne pas leur gâcher le voyage?

Partiellement rassurés tout de même ils décidèrent de tenter une baignade en mer et vêtus de leurs maillots ils traversèrent en courant le jardin, la route et la plage et plongèrent dans les vagues. L'eau était si froide qu'ils en avaient les tempes serrées comme dans un étau. Il fallait nager vigoureusement pour échapper à l'engourdissement. Au bout de quelques minutes ils commencèrent à s'habituer à la température et à apprécier ce coup de fouet matinal. Ils purent s'arrêter de nager et se faire bercer par les vagues. Ils étaient seuls à s'être aventurés dans l'eau, et sur la plage il n'y avait que de rares promeneurs solitaires.

Revenus à l'hôtel ils prirent une douche chaude puis Camille appela ses parents pour leur donner des nouvelles. Ils l'écoutèrent raconter son séjour et se réjouirent de l'entendre décrire les merveilleux moments qu'elle vivait.

- **48**

Les cimetières chrétiens et juifs se trouvaient après la sortie nord de la ville intra-muros. Pour y parvenir il fallait traverser toutes les sections du marché. A gauche, le long d'un mur de pierres une rangée de calèches attendait les clients, modestes ménagères revenant du marché ou vieillards en babouches portant leurs emplettes dans la capuche de leurs burnous en laine. Les chevaux squelettiques avaient la tête plongée dans des sacs remplis de foin attachés à leurs colliers. Au milieu du mur un grand portique surmonté d'une croix bleue et de l'inscription *PAX* signalait l'entrée du cimetière chrétien. Dov et Miral commencèrent là leur pèlerinage. En poussant le portique on débouchait sur une petite cour. Un gardien assis sur une chaise leur fit signe qu'ils pouvaient entrer. Les tombes étaient regroupées par

nationalité, Français, Anglais, Espagnols, Italiens, Néerlandais, Danois, chaque pays d'Europe occidentale avait son carré. Les inscriptions à demi effacées, les dalles fêlées et les croix bancales dégageaient une impression étrange mais sans tristesse grâce à la lumière matinale, au bruit de la mer toute proche et de la rue voisine qui rappelait que la vie continue.

Dov et Miral poursuivirent leur pèlerinage par la visite du cimetière juif tout proche. En fait il y en avait deux, séparés par la route. Ils commencèrent par le plus grand sur la droite. Il était bien entretenu et les bâtiments peints d'un blanc éclatant. Les tombes serrées les unes contre les autres s'étendaient à perte de vue dans un dégradé allant des tons gris des dalles de marbre pour les plus récentes au jaune ocre de la pierre locale et jusqu'au vert des herbes sauvages qui avaient envahi la partie la plus anciennes. Les inscriptions en français ou en hébreu étaient encore lisibles sur les premières rangées et disparaissaient au fur et à mesure qu'on avançait.

Un jeune marocain, gardien des lieux, vint saluer Dov et Miral et leur demanda s'ils avaient besoin d'aide. Il connaissait l'emplacement des tombes de toutes les anciennes familles juives de *Mogador*. Dov lui demanda s'il pouvait leur indiquer des tombes au nom de Yulee ou Yuli. Le jeune homme sorti un carnet plein de croquis et de notes en expliquant que son grand-père avait été gardien de ce cimetière depuis le départ des derniers Juifs. Le grand-père était analphabète mais il connaissait par cœur toute la topographie du cimetière et pouvait indiquer de tête la situation de la plupart des sépultures. Peu avant sa mort il lui avait dicté le maximum d'informations. Il leur indiqua la tombe d'une certaine Rébecca Yuli tout au fond du cimetière dans la partie envahie par les herbes. Avant de les laisser s'y rendre, il proposa à Dov une *kippa* au cas où il voudrait faire une prière. Dov n'osa pas refuser. Ce geste de fraternité, toucha Dov malgré le sourire de Miral: lui, le laïc forcené qui s'était toujours refusé à porter tout signe religieux il n'osait pas se dérober à l'invitation d'un jeune musulman gardien du cimetière juif et se couvrait la tête en le remerciant.

La dalle de Rebecca Yuli était en bon état, joliment ornée de volutes et de dessins floraux. On pouvait encore lire le texte hébreu écrit dans un style très recherché, rendant hommage aux qualités de dévouement et de générosité de la défunte. L'épithète mentionnait aussi son époux *Joseph Lévy-Yuli, collecteur de fonds durant les années de sécheresse pour les orphelins et les veuves* et son père *Messod Tordjman*

L'inscription en anglais était beaucoup plus touchante. Elle faisait référence à ses qualités de mère qui n'étaient pas mentionnées dans le texte en hébreu. Elle avait sans doute été rédigée par ses enfants :

*HERE LIE THE REMAINS OF
REBECCA YULI*

*THE BEST AND PUREST MOTHER
THAT EVER LIVED
GONE NEVER-TO-BE-FORGOTTEN
8TH AUGUST 1926*

Dov lut dans les yeux de Miral l'émotion suscitée par cet hommage à une mère. Venant après le geste fraternel du gardien il n'en fallait pas plus pour que sa gorge se noue et que des larmes lui montent aux yeux.

Ils revinrent vers l'entrée et demandèrent au gardien s'ils pouvaient visiter l'ancien cimetière de l'autre côté de la rue. Il leur proposa de se recueillir d'abord dans une petite pièce qui abritait la tombe *d'un grand rabbin*. Cette fois Dov déclina en balbutiant un vague prétexte et le gardien les conduisit vers la seconde partie du domaine confié à sa garde.

L'ancien cimetière se situait dans le prolongement du carré chrétien le long de l'océan. Cimetière marin s'il en fut. D'après les quelques dates encore visibles il avait recueilli les dépouilles des premiers occupants juifs de la ville depuis sa création en 1765 jusqu'à la fin du 19^e siècle. Ici, point de marbre ni de ciment mais de la pierre de couleur ocre. Les tombes de formes étroites ne portaient pas d'inscriptions mais de curieuses formes anthropomorphes assez surprenantes car, comme chez les Musulmans, la tradition juive évite les représentations humaines. Pour ressentir pleinement la magie du lieu il fallait faire abstraction d'un mausolée disgracieux érigé à l'entrée du cimetière pour abriter la tombe d'un rabbin sans doute encore plus grand et encore plus vénéré que le précédent à en croire la mine réprobatrice du gardien lorsqu'ils négligèrent de lui accorder la moindre attention.

Par la suite Miral trouva sur le Net un site riche en informations sur la communauté juive de *Mogador* et comportant un commentaire concernant ces tombes :

Née à Essaouira (ancienne Mogador) et ayant effectué de nombreux séjours dans la ville, j'ai été frappée par l'aspect très particulier des tombes du vieux cimetière juif...

Après une courte enquête, je me suis aperçue que ce type de tombes se retrouve dans d'autres villes du Maroc, mais presque exclusivement dans les villes de la côte atlantique et méditerranéenne. Ni les grandes villes historiques de l'intérieur du pays, ni les petits villages en pays berbère ne présentent cette forme de sépulture.

... La population composée à la fois de Megorashim et de Toshabim (juifs expulsés d'Espagne et juifs autochtones) a adopté unanimement la même forme de sépulture : la dalle anthropomorphe. Ce vieux cimetière a servi cent ans. ... aucun rabbin interrogé ni aucun artisan sculpteur de tombes n'a pu fournir la moindre explication sur cette forme de sépulture.

... *Daniel Schroeter se basant sur la mortalité de l'époque estime à 10500 le nombre de morts juifs pour cette période de cinquante ans. On peut considérer que des sépultures ont été enfouies dans les sables ou que, suivant la rumeur populaire, le cimetière comporterait plusieurs couches superposées.*

Ce commentaire était signé simplement *Liliane Benisty, née à Essaouira.*

Dov et Miral se seraient volontiers abandonnés plus longtemps à la magie du lieu s'il n'avait fallu se dépêcher pour rejoindre Tawfiq et Camille.

- **49**

Pour fêter le double anniversaire Dov avait consulté plusieurs guides et il avait opté pour le restaurant d'un hôtel de charme dans une ancienne maison particulière dont la description lui rappelait la demeure familiale décrite par sa grand-mère. Il se rendit sur place faire la réservation et bavarda un long moment avec le propriétaire de l'hôtel. Le soir venu, celui-ci les accueillit presque comme des amis et leur fit visiter les lieux. L'hôtel occupait un grand *riad* de deux étages auquel avaient été annexées deux maisons voisines. On retrouvait partout le bleu et le blanc caractéristiques de la ville, le tout sobrement décoré d'objets traditionnels. La vie culturelle de la cité était présente à travers les tableaux d'artistes souris. Les chambres disposées autour du patio du premier étage donnaient sur les coursives et sur le jardin du rez-de-chaussée. Un grand araucaria poussait ses branches jusqu'au niveau de la terrasse. Les repas étaient servis dans les petits salons de la maison attenante, chacun de style différent. Dov commanda d'abord une bouteille de Champagne pour fêter les anniversaires de Miral et Camille. C'était le moment de distribuer les cadeaux. Elles reçurent chacune un paquet qu'elle ouvrirent en même temps. Chaque paquet contenait une montre pour dame et une montre pour homme. Les deux jeunes femmes ouvraient des yeux étonnés et Dov expliqua le principe des montres appariées, un peu comme les particules élémentaires auxquelles Tawfiq et lui avaient consacré leurs travaux de recherche. Ce dernier prit le relais pour détailler le mode d'emploi : lorsqu'on appuie sur le bouton poussoir de la montre pour homme l'heure change pour afficher celle de la montre pour femme avec laquelle elle aura été appariée et ce ci où qu'elle se trouve à ce moment là dans le monde, en même temps un point lumineux apparaît sur une petite mappemonde indiquant l'emplacement de l'autre montre. Tawfiq leur demanda si elles avaient une idée des heureux élus auxquels elles allaient offrir les montres d'hommes, et après de nouveaux atermoiements et de nouvelles plaisanteries elles les leur passèrent aux poignets. Pour enclencher « l'intrication » il fallait apparier les montres deux à deux. Elles voulurent faire l'expérience tout de suite. Au premier essai rien ne marcha comme prévu et Tawfiq dut intervenir pour d'ultimes réglages avant qu'à son grand soulagement, le système finisse par fonctionner correctement. Pendant

le repas Dov raconta comment ils avaient repris une inventions que lui et Tawfiq avaient réalisée pour leurs cours sur l'intrication. Ils racontèrent ensuite comment ils avaient eu l'idée des montres appariés et comment Dov avait trouvé un bijoutier pour les réaliser, lequel était même prêt à les commercialiser si Tawfiq et Dov voulaient bien l'y aider. Par la suite ils s'amusèrent à imaginer ce qu'ils pourraient faire de la fortune qu'ils ne manqueraient pas de réaliser en créant une *start-up* pour exploiter le concept. Les deux jeunes femmes étaient enchantées de leurs cadeaux et admiratives devant la ténacité dont il avait fallu faire preuve pour réaliser ces petits concentrés d'ingéniosité.

De retour dans leurs chambres d'hôtel, tandis que Miral s'endormait, Dov sortit faire un tour dans le jardin. C'était une nuit sans lune et il espérait voir un ciel constellé d'étoiles brillantes, mais la proximité de la mer et les lumières de la ville avaient fait disparaître tout astre, laissant un ciel d'un bleu profond accentué par le contraste avec le rouge des remparts éclairés par des projecteurs. A marée basse le pourtour de la baie était recouvert d'une pellicule d'eau qui reflétait les façades du littoral. Ce vaste miroir circulaire était ourlé d'un feston d'écume blanche, là où les vagues venaient mourir. De temps à autre une flèche bleue traversait l'espace au dessus du jardin, c'était une mouette, à moins que ce ne fût un goéland, qui réfléchissait la surface de la piscine.

Dov repensait aux événements qui l'avaient conduit jusqu'à ce rivage : le départ d'Anna, sa dépression pendant les semaines qui suivirent puis les mois de travail acharné et les progrès décisifs dans ses travaux en physique, son voyage à New York, prévus au départ pour quelques jours, les ennuis de Tawfiq à la frontière, sa démission de l'Université de Tel Aviv et son installation aux USA, sa rencontre avec Miral et la découverte de la ville de ses ancêtres maternels parce qu'un jour il avait parlé d'un certain Moses Elias Yulee Lévy dont on ne pouvait trouver de trace dans les archives d' Ellis Island! Ses pensées débouchaient forcément sur des questions sur l'avenir. Il se coucha avec un vague sentiment d'inquiétude sur ce que lui réservait l'avenir.

- **50**

Le lendemain Ils s'accordèrent la matinée de liberté et chacun l'utilisa à son gré. Miral décida de refaire une dernière visite de la ville en privilégiant les endroits qu'elle avait particulièrement aimés, Camille alla acheter des cadeaux pour ses parents, tandis que Tawfiq se chargeait de trouver de petits souvenirs à rapporter à leurs amis de Ramallah. Dov consacra la matinée au coup de fil surprise à ses parents et à la rédaction d'une carte postale soigneusement choisie pour en faire un carton d'invitation à un nouveau séjour au Maroc en sa compagnie.

Le vol de retour pour Paris décollait à 14h30. Toujours obsédés par les affres du passage des frontières Tawfiq insista pour être à l'aéroport très en avance mais tout

se passa si facilement qu'ils se retrouvèrent dans la salle d'embarquement avec plus d'une heure d'avance.

Ils revinrent sur ce qu'ils avaient vécu au cours de ce séjour au Maroc.

Ayant fait partie d'une minorité arabe parmi les juifs Miral était intéressée par l'histoire de ces juifs minoritaires en pays arabes qui avaient migré massivement en l'espace de quelques années. Tawfiq fit le parallèle avec le départ des palestiniens qui avaient fui après la création de l'état d'Israël et dont beaucoup étaient restés entassés dans des camps depuis des dizaines d'années.

Miral : Israël a bénéficié du soutien de tous les pays développés et en particulier de la plus grande puissance mondiale alors que les pays « amis » nous ont confiné dans les camps.

Tawfiq : Nous aussi nous avons bénéficié d'aides considérables y compris de la part de l'Europe, qu'est-ce que nous en avons fait ? C'est un idéal et une volonté politique qui nous ont manqué et dont les dirigeants et les immigrants juifs étaient animés depuis 1948.

Dov : Et même avant, depuis le début du 20^e siècle en fait. Je pense qu'on a eu trois atouts qui n'avaient pas d'équivalent chez les Palestiniens : le mythe deux fois millénaire de « l'an prochain à Jérusalem », la détermination du « Plus jamais ça » par rapport à la Shoah et l'existence de cadres instruits et déjà formés venus de tout les coins du monde pour participer à l'édification d'un pays neuf.

Camille : Les palestiniens sont en train de conquérir ces trois atouts : la conscience d'être une Nation, des élites formées et même la détermination du « plus jamais ça » à propos de la Nakba et de toutes les humiliations qui l'ont suivi. Alors ils devraient aussi y arriver.

Tawfiq : C'est trop tard ! Je crains fort que les conditions de la création d'un véritable État palestinien soient définitivement hors de portée.

Miral : On ne va pas tarder à le savoir. Bientôt on ne réclamera plus un État palestinien mais d'être intégrés à un État binational où nous finirons par devenir majoritaire.

Tawfiq : Tu sais ce que rétorquent les Israéliens, y compris de gauche ? « Dans ce cas on donnera le droit de vote à tous les Juifs du monde ». Ce n'est peut-être qu'une boutade, mais ça veut dire plutôt tous crever dans une guerre plutôt que de redevenir une minorité dans notre pays.

Camille : Personnellement je me demande s'il n'aurait pas été préférable de ne jamais former un État juif. Nous aurions pu rester dispersés dans la diaspora parce que s'il y a un rôle pour les Juifs dans le monde, c'est celui d'être un levain comme ils l'ont été dans toute leur histoire et pas de devenir un peuple comme les autres. Ma famille est

très heureuse d'être en France et de pouvoir revendiquer sa judéité et sa nationalité française en même temps.

Cette dernière réflexion ne plut pas beaucoup à Dov : Je crois qu'on va arrêter là la discussion parce que sinon on va se fâcher.

Miral : Alors si entre nous quatre on ne peut pas en discuter sereinement qui le pourra?

Dov : D'accord alors je vais vous dire ce que j'en pense : En Occident on se croit à l'abri parce que le souvenir de la Shoah est encore présent dans toutes les têtes et que personne ne veut revoir une chose pareille, mais dans tout le monde musulman on ne croit pas à la Shoah. Est-ce que vous avez regardé les émissions de certaines télévisions arabes ? Est-ce que vous avez vu les programmes scolaires de certaines écoles coraniques ? Et d'ailleurs même en Occident si tous les juifs y étaient restés pour être le levain des peuples comme dit Camille, est-ce qu'au bout d'un certain temps, il n'y aurait pas eu de nouveau des pogroms ? Regardez la montée des partis fascistes et des partis néo-nazis dans les pays ex-soviétiques.

Camille tenta de l'interrompre, mais Dov continuait sur sa lancée.

- *Attends s'il te plaît, j'ai encore d'autres choses à dire : S'ils n'avaient pas eu un pays pour les accueillir les rescapés de la Shoah n'auraient été que des mendiants renvoyés d'un pays à l'autre. Je veux dire aussi que je revendique les réalisations de mon pays dans tous les domaines et que nous aurions pu être une chance pour tous les pays de la région si ils nous avaient acceptés; Mais tout ce que je viens de dire ne m'empêche pas de penser aussi que nous avons de lourdes responsabilités : celle des vainqueurs qui n'ont pas su contrôler leurs victoires, comme les alliés de la guerre de quatorze qui ont tellement humilié l'Allemagne vaincue qu'ils ont mis en place les conditions de la deuxième guerre et facilité l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Pour finir, excuse-moi Camille mais si vous voulez qu'on se dise tout je vais te dire autre chose: tu cèdes au travers des Français qui croient pouvoir donner des leçons à tout le monde.*

Dov s'arrêta là, à la fois soulagé d'avoir exprimé ce qu'il avait sur le coeur mais regrettant de s'être emporté et d'avoir fait de façon agressive. Il était conscient de se retrouver encore une fois en en porte à faux entre son attachement à son pays et son dégoût de la lâcheté de ses dirigeants soutenus par une majorité de ses compatriotes. Camille prit aussitôt la parole.

- *Excuse-moi Dov si je t'ai blessé. Je n'ai pas cherché à donner de leçon à quiconque. Ce que j'ai dit n'engage que moi et je le maintiens mais là où je te rejoins c'est qu'aujourd'hui ça ne sert à rien de se poser ce genre de questions. Maintenant tu as traité les Français de donneurs de leçons, je reconnais qu'on mérite parfois cette critique alors tu reconnaîtras peut-être aussi que les*

Israéliens ne manquent pas d'orgueil non plus, avec une grande dose de paranoïa pour couronner le tout.

Dov ne voulait pas gâcher le voyage et de plus il pensait qu'elle n'avait pas tort sur ce dernier point. Il choisit donc de calmer le jeu.

- *Je veux bien reconnaître que nous ne sommes pas toujours très modestes...*

Tous trois cherchèrent à détendre l'atmosphère en prenant à la rigolade cette dernière remarque.

- *Bon, d'accord, c'est le moins qu'on puisse dire* ajouta-il.

Tawfiq revint à la conclusion qui lui tenait à cœur : *Cessons de refaire l'histoire et de chercher qui a eu raison et qui a eu tort. La seule bonne question c'est « Et maintenant, on fait quoi ? On vit ensemble ou on meurt ensemble ? »*

Dov pensa que malheureusement, les extrémistes des deux bords pensaient que les autres devaient mourir pour qu'eux mêmes puissent vivre et ils arrivaient à imposer leur stratégie pour y parvenir. Cette pensée lui fit froid dans le dos et il se garda de la formuler tout haut.

• 51

Malgré cette discussion tous gardèrent un souvenir émerveillé de ce voyage. Pour ce qui les concernaient Dov et Miral connaissaient bien leurs positions respectives et ça n'entachait pas leur attachement l'un à l'autre. Tous deux étaient même convaincus que le voyage au Maroc avait affermi leurs liens. Mais c'est souvent dans ces moments de félicité que la foudre s'abat sans prévenir.

Deux mois après leur retour à New York Miral annonça à Dov qu'elle avait une grande nouvelle à lui révéler. Après l'avoir fait lanterner un moment elle lui annonça qu'elle était enceinte. Complètement pris au dépourvu, Dov s'efforça de ne pas paraître contrarié mais il ne put cacher sa perplexité ni se retenir d'exprimer ses appréhensions. Jusque-là il avait pensé qu'elle prenait les précautions nécessaires pour que cela n'arrive pas sans n'en aient pris la décision ensemble. Il s'avéra que ce qu'il avait considéré comme implicitement acquis ne l'était pas. Il tenta d'expliquer que ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour avoir un enfant, qu'il aurait fallu se mettre d'accord sur certains choix. Faudrait-il l'élever aux États-Unis ou en Israël? Quelle serait sa nationalité? Et il évoqua toutes sortes d'autres questions pratiques. Mais pour Miral là n'était pas le plus important. Certes, elle aurait accepté de débattre de ces options mais la façon dont Dov prit la nouvelle agit sur elle comme une douche froide. Dov réalisa, mais trop tard, que la seule réaction qu'elle aurait comprise aurait été qu'il commença par la serrer tendrement dans ses bras puis de la rassurer en lui redisant son amour et en promettant sa solidarité quoi qu'il arrive. Toutes les questions qu'il

avait évoquées n'auraient dû intervenir qu'ultérieurement. La discussion qui suivit ne servit qu'à accentuer les malentendus car tous deux ne se situaient pas sur le même plan et chaque tentative de conciliation de la part de l'un provoquait l'effet inverse de celui recherché. Lorsque Dov parla de *garder l'enfant ou de le faire passer* Miral s'insurgea contre ces expressions. Lorsqu'il répondit qu'il n'était pas absurde de se poser la question elle déclara que non, et qu'en tous cas elle ne lui reconnaissait pas le droit de participer à la décision, que cela concernait son propre corps à elle et lorsqu'il rappela qu'il s'agissait tout de même de son enfant, elle décréta que le seul choix qui lui incombait était de le reconnaître ou pas. Elle ajouta qu'elle ne tenait pas forcément à ce qu'il le fasse et que c'était peut-être mieux ainsi, phrase qui terrifia Dov mais elle ne lui laissa pas le temps de réagir et elle partit en claquant la porte.

Plusieurs jours de suite Dov essaya de la joindre, mais elle ne répondait pas au téléphone et ne rappelait pas lorsqu'il lui laissait des messages. Il tenta de l'appeler en numéro caché puis d'un poste public. Chaque fois il n'accédait jamais qu'à la boîte vocale. Il se rendit chez elle mais elle n'y était pas ou ne voulut pas répondre à ses appels par l'interphone. Elle n'avait pas interrompu « l'intrication » entre sa montre et celle que Dov lui avait offert mais c'était sans doute parce qu'elle l'avait tout simplement fourrée au fond d'un sac et n'y avait plus pensé et de toute façon la précision du système était totalement insuffisante s'il avait voulu la localiser par ce moyen.

Dov savait qu'il allait devoir appeler Tawfiq et Camille et se confier à eux, mais il reculait toujours ce moment fatidique car il imaginait leur déception de voir se défaire ce couple qu'ils admiraient tant. Il craignait aussi d'entendre des paroles lénifiantes sur les inévitables querelles d'amoureux, alors qu'il sentait bien que c'était beaucoup plus grave que cela. Il finit par les appeler car il s'était rarement passé plus de quelques jours sans qu'ils n'échangent des nouvelles d'une façon ou d'une autre et ce long silence devait les inquiéter à moins que Miral ne les ait contactés.

Mais non Tawfiq et Camille n'avait pas eu de nouvelle de la jeune femme. Alors Dov leur raconta tout ce qui s'était passé depuis leur dernier contact. Il leur demanda de tenter de la joindre et de la convaincre de répondre à ses appels. Il savait ce qu'il lui dirait si elle voulait bien accepter de l'écouter : il accepterait sa décision quelle qu'elle soit ; si elle voulait retourner au pays il rentrerait aussi, si elle souhaitait rester encore quelques années aux USA où elle pourrait continuer à exercer son métier de journaliste tout en militant pour sa cause il accepterait aussi. L'enfant à naître pourrait être de nationalité américaine jusqu'à ce qu'il soit en mesure de décider lui-même. Si elle le souhaitait ils pourraient aussi rentrer dès que l'enfant serait en âge d'aller à l'école. Il y avait en Israël des expériences de classes mixtes, Juifs et Arabes sur les mêmes bancs.

Tawfiq et Camille discutaient de toutes ses options avec Dov mais, indirectement, c'était aussi de leur propre avenir qu'ils débattaient. Tawfiq pensait qu'au moment d'aller à l'école un enfant est déjà fortement attaché à un territoire et à une langue.

- *Mais non, si c'est ce que craint Miral il faut lui dire qu'un enfant peut avoir trois langues maternelles, que je pourrais lui parler en hébreu, elle en arabe et qu'il apprendrait l'anglais à l'étranger. Et que dès que Miral en ressentirait le besoin on prendrait le premier avion pour Tel Aviv. Et puis je ne peux pas imaginer qu'il n'y ait pas en ce moment même des négociations secrètes qui pourraient aboutir à des changements de politique de part et d'autre, après tout le pire n'est pas toujours certain non ?*

Tawfiq n'était pas très optimiste sur cette éventualité.

- *Ça je n'y crois pas trop. Il y a toutes les chances pour que nos enfants soient majeurs et en mesure de décider eux-mêmes à ce moment-là.*

Dov sentait que la discussion allait, une fois de plus dériver vers des sujets qu'ils avaient abordés maintes fois et qui n'étaient pas ceux qui le préoccupaient le plus en ce moment. Il mit fin à ce premier échange en faisant promettre à Camille et Tawfiq de l'appeler à n'importe quel moment s'ils avaient des nouvelles de Miral et il promit d'en faire autant de son côté.

Ils le rappelèrent effectivement quelques jours plus tard pour lui dire que Miral avait enfin répondu à l'un des nombreux messages qu'ils lui avaient adressé mais qu'elle avait souhaité s'isoler pour quelques temps et refaire un point toute seule avant de leur parler. Dov lui écrivit alors une longue lettre en se faisant le plus conciliant possible. Il lui expliquait combien il tenait à elle, combien il l'aimait. Connaissant Miral il craignait surtout qu'elle ne prît une décision sur un coup de tête. Il l'implora de ne rien faire d'irréversible sans lui en parler. Il savait qu'elle ne disposait pas d'importantes ressources financières et chercha comment il pourrait l'aider. Il rédigea un chèque à son ordre accompagné d'un petit mot qu'il glissa dans l'enveloppe puis il retira dix fois de suite le chèque et le mot et les remis dix fois de suite. Finalement, dans l'intention de laisser tous les choix ouverts il pensa judicieux de les y laisser. Il s'aperçut trop tard que sa façon rationnelle d'envisager les choses et de ne négliger aucune hypothèse, utile dans la recherche scientifique, était en la circonstance, absurde et totalement déplacée. Miral réagit à ce courrier de façon violente en lui disant qu'ayant rempli ce qu'il semblait estimer être son devoir il n'avait plus à s'occuper d'elle et pour bien signifier qu'elle le tenait quitte de tout elle ne lui renvoya pas le chèque comme pour dire *si ça te suffit pour alléger ta conscience, OK, je garde le chèque et Adieu !* Pendant les trois semaines qui suivirent Dov ne réussit pas à avoir d'autres nouvelles. Il guettait le seul indice qui lui restait : l'encaissement ou pas de ce misérable chèque. Elle ne

l'encaissa pas, mais cela ne disait rien de ce qu'elle avait décidé ni de ce qu'elle comptait faire.

- **52**

Après leur conversation avec Dov, Camille et Tawfiq cherchaient des explications et émettaient des hypothèses sur ce qui avait pu conduire à la rupture entre ces deux êtres qu'ils aimaient et admiraient tant. En même temps, les questions soulevées les ramenaient à leur propre avenir. Camille rêvait de vivre dans la région pacifiée après la création de deux États souverains mais Tawfiq n'y croyait guère.

- Les chances s'amenuisent avec chaque nouvelle construction dans les colonies. Plusieurs leaders palestiniens pensent que même la reconnaissance de l'État palestinien à l'ONU ne mènerait à rien, qu'il fallait abandonner cette tactique et exiger l'intégration des territoires à Israël en réclamant pour tous les Palestiniens la nationalité israélienne et les droits civiques associés. Devant de telles revendications aucune parade ne serait possible, et un jour ou l'autre tous les Palestiniens obtiendraient leur droit de vote dans un État binational.
- Mais tu sais où ça conduirait : Dov lui même le disait, il y a eu trop de haine accumulée. Un État c'est un peuple avec une histoire, une langue et des mythes communs. Au contraire ce serait un État avec deux peuples, deux langues et des mythes opposés. C'est la garantie qu'une guerre civile éclaterait à court terme, avec tout son cortège d'horreurs. Il n'y a qu'à voir ce qui s'est passé dans l'ancienne Yougoslavie pour s'en convaincre, et encore il n'y avait pas eu là-bas soixante années de luttes et de haines accumulées des deux côtés, qu'est-ce que je dis soixante années, toute la Bible est remplie de ces guerres entre Hébreux et Cananéens, Philistins, Égyptiens, Assyriens que sais-je encore.

Des deux, Camille était la plus angoissée car il ne s'agissait pas seulement d'un débat sur des options politiques. La question posée était celle de son avenir personnel et immédiat avec Tawfiq. Où aller vivre, où avoir des enfants et comment construire une famille. Rester à Ramallah quoi qu'il arrive ? Prendre le risque de ne plus pouvoir quitter les territoires ?

Elle n'avait pas pour habitude de parler à ses parents de ses projets avant d'avoir pris une décision bien claire mais cette fois, dans une lettre où elle abordait différents sujets elle évoqua l'hypothèse de s'installer à Ramallah définitivement. Son père saisit l'occasion pour lui répondre sans édulcorer sa pensée.

Je comprends bien la rigueur et l'honnêteté de ta position et ta façon d'épouser complètement la cause palestinienne. Mais quelle que soit la légitimité d'une cause, la position de transfuge est difficile à assumer. Petit à petit on est amené

à renier toute une part de soi-même, y compris celle qui n'a rien à voir avec le conflit. Tu te crois plus libre parce que tu n'es pas croyante, mais c'est au contraire ce qui rendra ta position plus difficile car tu n'auras rien de bien clair pour justifier ta différence et garder ton identité. Tu le disais toi-même : tu ne sais pas ce que c'est qu'être juif et pourtant tu te ressens comme telle, et c'est pour cela que tu défends les opprimés. Mais ce ne sera pas compris comme ça. Tu finiras par te sentir obligée de donner de plus en plus de gages de sincérité et tu en viendras à être plus radicale que les défenseurs naturels de la cause que tu as adoptée.

Camille prit mal cette lettre de son père car elle exprimait justement des craintes qu'elle ressentait obscurément au fond d'elle-même. En même temps elle voulait savoir ce que Tawfiq en pensait. Elle lui posa d'abord des questions détournées, puis des questions plus directes. En fait, sous une autre forme il lui présentait les mêmes arguments que son père. Tant qu'il était en Israël il avait voulu croire qu'un jour des négociations aboutiraient à une solution acceptable pour les deux parties. Mais la réalité des territoires occupés et le bouleversement total de tout le Moyen Orient l'avaient amené progressivement sans parti pris et sans passion à s'avouer que l'évolution la plus vraisemblable était l'extension de la violence à toute la région. Jusqu'à quel point et pour déboucher sur quoi? Ça il ne le savait pas. Mais de toute façon la situation serait intenable pour un couple mixte. Pour autant il ne voulait pas renoncer à Camille et pensait que la seule issue résidait dans l'exil. Exil pour lui s'ils s'installaient en France ou pour les deux s'ils allaient dans un pays tiers où ils pourraient conserver leurs convictions communes et peut-être continuer à militer sans participer à une guerre fratricide. Il avait exposé ces idées à Camille et bien qu'elle n'eut pas trouvé de faille dans son raisonnement elle ne pouvait pas se résoudre à en tirer toutes les conséquences et à envisager de partir car cela lui apparaissait comme une fuite et un renoncement. Et puis Tawfiq était-il sûr de ses sentiments envers elle ? Est-ce qu'il n'allait pas trouver que c'était trop cher payé que de se résoudre à l'exil ? Il rétorquait qu'il était sûr de lui et que le moment venu il ne reculerait pas devant ce sacrifice. Mais comment choisir ce moment? Qu'en serait-il alors des projets pédagogiques sur lesquels ils s'étaient engagés ? E fait ils s'accrochèrent à ce dernier argument pour décider de remettre toute décision jusqu'à la fin de l'année scolaire.

- **53**

Miral avait pris une première décision : abandonner New York et rentrer tout de suite à Nazareth. Elle retrouva son appartement avec l'impression de l'avoir quitté depuis un siècle. Avant tout autre chose elle voulut reprendre contact avec la ville, ce

qui était aussi une façon de reprendre contact avec elle-même. Au cours de sa première promenade elle se retrouva devant la petite *Mosquée Blanche* au cœur du souk de Nazareth. Elle était souvent passée devant sans s'arrêter mais elle l'avait toujours trouvé touchante avec son minaret si modeste qu'il semblait avoir renoncé à s'élever au-dessus des antennes de télévision. Depuis sa construction cette petite mosquée était miraculeusement restée un îlot de tolérance à travers toutes les secousses subies par la ville. Miral y pénétra non pas pour prier ou se recueillir mais pour profiter du calme et de la solennité des lieux qui contrastait avec la frénésie des ruelles de la ville. Elle n'avait jamais prié ni là ni ailleurs et n'avait pas l'intention de commencer. Pendant près d'une heure elle resta assise à même le sol, s'abstenant de se poser toute question et laissant son esprit vagabonder.

En ressortant elle parcourut les affiches placardées dans la cour extérieure de la mosquée. Toutes délivraient des messages de paix et d'amitié entre les différentes communautés de la ville. Une telle ouverture d'esprit était assez remarquable compte-tenu des crises qui secouaient régulièrement les milieux religieux de Nazareth. La population de la ville était composée pour un tiers de chrétiens maronites, orthodoxe ou catholiques romains et pour deux tiers de musulmans et les fondamentalistes des deux bords s'affrontaient durement. La visite de Jean-Paul II en 2000, puis de Benoît XVI en 2009 avaient exacerbé les rivalités et des projets de nouvelles mosquées ou de nouvelles églises revoyaient le jour opportunément chaque fois que la tension risquait de retomber.

Tout cela n'avait pourtant pas contaminé les responsables de cette petite mosquée. La plupart des affiches apposées sur les murs de la cour concernaient des activités culturelles ou religieuses proposées par les différentes associations de la ville quelle qu'en soit les organisateurs. Des brochures décrivaient sans discrimination les lieux de cultes dédiés aux différentes religions représentées dans la cité. En lisant le passage consacré à l'Église de L'Annonciation Miral pensa à l'ironie du sort qui l'avait faite revenir à Nazareth à la suite de l'annonce de sa propre grossesse. Pouvoir y penser ainsi, sans amertume et sans haine, témoignait d'un tournant dans sa façon d'envisager la situation. Entre-temps, la mosquée, déserte jusqu'alors, commençait à se remplir de fidèles pour la prière de midi et Miral reprit sa promenade dans la vieille ville. Elle se sentait apaisée et elle réalisa tout à coup que la décision qu'elle avait repoussée de jours en jours, elle l'avait prise sans le savoir : quoi qu'il arrive, elle garderait cet enfant. Elle décida aussi de le dire en premier à Camille et Tawfiq. Le soir même elle réussit à les joindre sur Skype.

- Camille, comment vas-tu, comment va Tawfiq ?
- On va très bien mais on s'inquiétait beaucoup pour toi.

Miral comprit que Dov les avait mis au courant de leur dispute. Elle brancha sa webcam et son visage apparut sur l'écran de l'autre côté de la ligne de partition.

- Quel plaisir de te revoir, tu es magnifique, tu appelles d'où ?

Tawfiq était arrivé devant l'écran.

- Je vous appelle de chez moi, à Nazareth... mais c'est un secret à ne pas divulguer.

Camille reprit la parole :

- Dis-nous seulement comment tu vas.
- Tout va bien, je suis ravie d'être là. Vous devez savoir que je suis enceinte. Je vais rester ici pour mener ma grossesse jusqu'au bout.
- Formidable, tu as une mine épanouie.

Miral éprouva le besoin de mettre les choses au point.

- Pour le reste je n'ai rien décidé mais pour l'instant je vous demande de ne pas me parler du père.

Sur le moment ils se gardèrent bien de contrevenir à cette recommandation. Après de longues congratulations ils se permirent d'aborder les questions les plus délicates.

- Tu sais ce que c'est qu'être fille-mère dans notre société !
- Je sais. Pour l'instant le plus urgent était de retrouver mon travail. J'ai tout exposé à mon rédacteur en chef. Je n'ai rien éludé et il me reprend. Pas dans l'équipe rédactionnelle mais il acceptera mes papiers en free-lance. Ça me convient tout à fait. Pour le reste j'aviserais au fur et à mesure.

Miral leur donna d'autres précisions sur son retour, sa santé et ses conditions de vie à Nazareth. A la question de savoir s'ils pouvaient, au moins, dire à Dov qu'elle allait bien et qu'elle comptait garder l'enfant elle leur répondit qu'elle se chargerait de le mettre au courant au moment qu'elle choisirait elle-même. Elle les quitta en promettant de ne plus les laisser sans nouvelles.

• 54

Quelques jours après la conversation avec Camille et Tawfiq Miral envoya un mail à Dov pour lui dire qu'elle était retournée à Nazareth, qu'elle avait beaucoup réfléchi, qu'elle ne lui en voulait plus, qu'elle avait décidé de garder l'enfant et comptait l'élever seule. Elle lui parlerait de son père et lui expliquerait ses origines au fur et à mesure qu'il serait en mesure de comprendre. Elle promettait de ne pas attribuer le mauvais rôle à Dov.

Il lui répondit qu'elle le mettait dans une situation insupportable, qu'il refusait de choisir entre les deux rôles qu'elle lui laissait, celui du père indigne qui se désintéresse de son enfant ou celui du père condamné à ne pouvoir faire valoir ses droits que par une procédure juridique exécrationnelle. Il dit qu'il était encore temps de trouver une autre voie,

que toute vie de couple comportait des crises mais qu'ils pouvaient chercher une issue en commun. Dans sa réponse elle lui répéta qu'il était inutile de poursuivre cette discussion pour l'instant, elle avait déjà fait un pas important en décidant de garder l'enfant, elle avait encore d'autres questions à résoudre et elle le pria de ne pas écrire avant qu'elle ne lui en donne à nouveau l'autorisation. Dov prépara quand même une réponse où il disait qu'elle pratiquait là un véritable rapt d'enfant. Fort heureusement il décida de s'accorder quelques jours de réflexion avant de faire partir le message et par la suite il s'en félicita car une telle réponse aurait conduit à une escalade qui aurait définitivement détruit leur couple. Il tenta de nouveau de passer par Camille et Tawfiq. Après quelques réponses gênées et beaucoup d'insistance ils finirent par lui dire qu'ils avaient bien eu des nouvelles de Miral, mais qu'elle leur avait fait promettre de ne pas se mêler de ses rapports avec lui.

Devant le mur avait érigé par Miral entre elle et lui Dov décida de faire une tentative ultime: quitter New York lui aussi et la rejoindre à Nazareth. En face d'une telle détermination elle ne pourrait plus refuser de l'entendre. Il se coucha après avoir recensé tout ce qu'il aurait à faire pour organiser son départ. Il dormit d'un sommeil agité entrecoupé de rêves et de moments de demi-sommeil où il continuait d'envisager les conséquences de sa décision. S'il le fallait il abandonnerait sa place à l'Institut de Physique de New-York et reviendrait vivre en Israël. Ce serait sans doute la fin de toute carrière scientifique mais il acceptait cette conséquence si c'était le seul moyen de garder Miral. Au laboratoire il ne souffla mot de sa décision de la veille. Le soir il en parla à Tawfiq et Camille qui lui conseillèrent d'attendre quelques semaines avant de mettre son projet à exécution. Selon eux, Miral était encore dans une phase de rejet systématique. Il eut du mal à s'imposer un tel délai mais il finit par se ranger à leur avis. Son intention était de tenter une nouvelle fois de rétablir un contact avec elle pour la prévenir de son arrivée mais de partir tout de même s'il n'y parvenait pas.

- **55**

Pendant ce temps les incidents se multipliaient à Gaza aussi bien que dans les territoires occupés, Intifada rampante qui menaçait à tout moment de se muer en guerre ouverte et meurtrière. A cela s'ajoutait le risque que Daesh finisse par s'attaquer frontalement à Israël, ce dont il s'était abstenu jusque là. Camille et Tawfiq ne pouvaient différer encore longtemps le moment de prendre une décision. Rester et assumer tous les risques, ou partir... mais partir où ?

Une affiche apposée sur le tableau d'information de la salle des professeurs de l'université leur fit entrevoir une issue. L'affiche commençait par la reproduction d'un article de *l'African Institute for Mathematical Sciences* sur les difficultés rencontrées par les étudiants africains désireux de s'engager dans la recherche.

« L'Institut Africain des Sciences Mathématiques est un réseau panafricain de centres d'enseignement, de recherche et de sensibilisation qui vise à identifier et former les meilleurs scientifiques africains. Les étudiants choisis parmi les meilleurs du continent bénéficient d'une prise en charge complète sous forme de bourses d'études, d'une interaction étroite avec des tuteurs à temps pleins et des professeurs venus du monde entier. »

L'affiche indiquait ensuite que dans le cadre de sa politique, visant à élargir la coopération avec l'Afrique, le Président de l'Autorité palestinienne avait signé une convention avec le gouvernement sénégalais engageant les universités palestiniennes à participer activement à cette initiative.

Le plus intéressant venait plus loin dans une note du président du département de physique de l'université de Birzeit apposée au-dessous de l'affiche et précisant:

« Après l'ouverture d'un département concernant les sciences mathématiques, une deuxième étape touche à présent notre discipline avec le projet de création d'un Institut d'enseignement et de recherche en sciences physiques. Dans ce cadre, un accord signé entre le Président de l'Autorité Palestinienne et le gouvernement sénégalais offre à nos jeunes chercheurs en sciences physiques la possibilité de poursuivre leur travaux au sein de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar»

Suivait une annonce définissant le profil auquel devraient répondre les candidats intéressés par cette expérience.

Cette affiche était peut-être un signe car elle ouvrait une possibilité de concrétiser peut-être l'une des options que Tawfiq et Camille avaient évoquées dans leurs discussions sans s'y être vraiment arrêté: aller vivre dans un pays tiers. Tout le long du chemin qui le ramenait de Birzeit à Ramallah Tawfiq y réfléchit en examinant les avantages et les inconvénients d'une telle solution. Aller vivre pour quelques années dans un pays où leurs origines ne leur seraient pas rappelées à chaque instant, où les religions de leurs parents seraient noyées parmi les autres composantes de leur identité, un pays où les nouvelles sur les conflits du Moyen-Orient seraient à peine évoquées, reléguées en dernières pages par d'autres priorités. Mais n'était-ce pas contourner l'obstacle, fuir devant le danger, abandonner lâchement les frères dans la tourmente ? De toute façon ce serait un répit, et de toute façon quelle que soit l'évolution de la situation ni lui ni Camille n'iraient jeter des pierres sur les colons, il n'y avait pas d'armée palestinienne régulière, pas de conscription à fuir et tous deux n'avaient jamais milité pour une autre solution que politique. Et enfin... représenter une Université palestinienne dans une structure internationale, c'était aussi une forme de lutte utile à la cause. Rien ne disait qu'il serait sélectionné pour jouer ce rôle mais il pouvait toujours présenter sa candidature. Restait la question la plus importante : Qu'en penserait Camille? Quel rôle

pourrait-elle jouer au Sénégal? Comment pourrait-elle poursuivre son engagement pour les causes qu'elle avait choisi de servir ?

Tout à ses réflexions il avait accompli son trajet jusque chez Camille sans s'en rendre compte. Il s'arrêta un instant avant d'entrer pour calmer son excitation et réfléchir à la manière de présenter la chose. Il ne fallait pas se montrer trop intéressé. Il fallait rester le plus neutre possible, parler du projet décrit par l'affiche, de l'opportunité offerte aux enseignants-chercheurs et laisser Camille faire le rapprochement avec leur situation personnelle. Ainsi il pensait être en mesure de connaître son sentiment profond vis-à-vis d'un tel projet.

C'était sans compter avec le sixième sens de Camille. Derrière le ton détaché de Tawfiq exposant l'opportunité offerte à tous les enseignants de l'Université elle perçut l'emballement qu'il voulait cacher. Elle aborda le sujet de front en évoquant toutes les conséquences possibles s'ils choisissaient de partir pour l'Afrique. Tawfiq avait déjà exploré tous les termes du débat et en rediscuta avec Camille. Certes, il n'était pas sûr d'être retenu mais il y avait de très sérieuses chances qu'il le soit car le poste exigeait un profil bien déterminé et toute fausse modestie mise à part, il était le seul y répondre en particulier pour avoir participé à des publications dans des revues internationales de rang A. Pour ce qui était du cours qu'il avait inauguré à Birzeit il trouverait là une excellente occasion de mettre en pratique une idée qui lui était chère : les nations qui n'avaient pas bâti un enseignement solide n'avaient plus aucun moyen de former leurs étudiants en ces temps de fermeture des frontières. Le projet d'un Institut Scientifique Africain de haut niveau ne pouvait constituer le seul type de réponse au problème. Il fallait aussi développer les enseignements à distance grâce aux technologies modernes. Les cours en ligne s'étaient déjà répandus de manière fulgurante. A titre de première participation à ce mouvement il proposerait de continuer à dispenser ses cours aux étudiants de Birzeit par visio-conférence et un jour il pourra faire l'inverse : dispenser des cours à destination d'étudiants africains depuis le pays où ils finiraient par se fixer un jour. Il n'en parlerait pas d'emblée à sa hiérarchie pour ne pas avoir l'air de forcer le choix de sa candidature, il ne le ferait que plus tard, s'il était retenu.

Cependant l'objection la plus importante restait entière. Comment Camille assumerait-elle la poursuite de ses engagements, comment ressentirait-elle ce changement de cap, les sacrifices à faire étaient-ils justifiés? Camille ne rejeta pas l'idée de ce départ en Afrique, mais elle ne voulait pas sacrifier complètement ses propres projets. L'enseignement de la musique ne pourrait jamais se faire à distance comme Tawfiq l'envisageait pour la physique, cela nécessitait un contact humain et direct. La sensibilité, l'affect, les nuances, ne se transmettent pas par le Web.

Le délai pour le dépôt des candidatures pouvait être mis à profit pour réfléchir à toutes ces questions mais pour Tawfiq, après n'avoir vu que des raisons de tenter l'aventure,

les obstacles et les arguments contraires prenaient le dessus et avant même la fin de la discussion avec Camille il était comme dégrisé. Il s'était emballé trop vite pour un projet qui lui paraissait un peu utopique à présent.

Le lendemain à l'université le sujet était sur toutes les lèvres. Le nom de Tawfiq revenait dans les conversations mais lui se sentait comme extérieur au débat. Il s'étonnait même de la facilité avec laquelle il avait renoncé sans tellement de regrets.

Il n'en allait pas de même pour Camille qui ne cessait d'y penser et ne parvenait pas à écarter définitivement le projet malgré toutes les objections qui se présentaient à son esprit. Deux jours plus tard elle avait pris une décision : elle accompagnerait Tawfiq au Sénégal et elle y trouverait le moyen de poursuivre son action en faveur de la cause palestinienne et en faveur des enfants.

- **56**

Dov multiplia les tentatives de renouer le dialogue avec Miral. Elle finit par accepter un rendez-vous sur Skype. Elle était décidée à ne s'adresser à lui que par messages écrits, à ne pas brancher son micro et encore moins sa caméra. Il n'avait pas préparé une plaidoirie. Il comptait que la sincérité de ses sentiments suffirait à la convaincre; mais en se retrouvant devant un écran vide il ne put dire que quelques banalités. De son côté Miral fut saisie à la vue du visage amaigri de Dov et touchée par l'émotion que trahissait sa voix ; contrevenant à l'engagement qu'elle s'était imposée, elle brancha son micro. Elle lui demanda à son tour de ses nouvelles en même temps qu'elle actionna sa propre webcam autorisant Dov à la voir. Elle fut encore plus touchée lorsqu'elle le regard de Dov s'éclaira tout à coup. Pendant de longues minutes ils ne purent échanger que des informations factuelles sur ce qu'ils avaient fait ces dernières semaines. Dov parla des Majumdar, ils commentèrent la décision de Camille et Tawfiq d'aller vivre quelques années au Sénégal. Tous deux ressentaient ce que ce dialogue avait de surréaliste. Dov se lança le premier et, petit à petit, il se confia comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Il se laissait aller comme s'il avait toujours attendu de révéler un Dov que personne n'avait connu derrière son apparence de grand séducteur et de brillant chercheur. Il avoua que jusqu'à sa rencontre avec Miral il avait eu le sentiment de n'avoir connu que des échecs et des déceptions dans sa vie amoureuse. La réussite de ses travaux en physique ? Elle ne devait rien à ses compétences personnelles. Elle était due pour moitié à de la chance et pour moitié à l'imagination de ses collègues. C'était juste par égard pour lui que ceux-ci n'en avaient rien dit. Toute sa vie il avait connu l'angoisse de s'effondrer brusquement et de dévoiler aux yeux de tous qu'il n'était qu'un imposteur qui n'avait jamais mérité les espoirs mis en lui. Aujourd'hui il se demandait même si il n'avait pas pris le prétexte de l'interception de Tawfiq par la police des frontières pour se lancer dans une fuite en avant de façon

inconséquente, car s'il avait le droit de remettre en cause sa carrière il n'avait pas celui de mettre en jeu celle de ses collaborateurs. La rencontre avec Miral lui avait redonné confiance puis, tout à coup, la question de la paternité avait ressurgi. Il avoua que cette question le tourmentait depuis longtemps. Prendre la responsabilité de donner la vie lui paraissait au dessus de ses forces. A une époque ses parents lui en parlaient souvent puis ils avaient cessé de le faire, après avoir compris que ce n'était pas un sujet à aborder avec lui, même pour plaisanter. En quelques mots Miral avait réveillé toutes ses angoisses, sa peur de ne pas être à la hauteur, le sentiment qu'il allait s'effondrer, que le masque allait tomber et que toutes ses faiblesses allaient apparaître au grand jour.

Miral s'aperçut qu'il traversait un épisode de profonde dépression qui lui faisait voir tout en noir et dénigrer ses succès les plus évidents et ses actes les plus courageux. elle se retrouvait dans l'étrange situation d'avoir à le consoler. Pour la première fois elle se posa des questions sur sa propre réaction. Elle avait sans doute réagi trop vivement, à aucun moment elle n'avait essayé de le comprendre. En même temps elle se jurait que ce mea-culpa ne devait rien changer à la voie qu'elle avait prise. Il lui demanda si elle accepterait de le voir s'il venait à Nazareth. Elle ne savait pas encore, en tous cas il ne fallait pas qu'il ne s'imagine pouvoir lui faire changer d'avis sur l'avenir de leur couple. Ils en restèrent là mais Il n'en fallut pas plus pour que Dov reprenne espoir et se sente beaucoup mieux, comme certains malades qui se croient guéris après une simple visite chez le médecin et avant d'avoir pris le moindre remède.

- **57**

Revenir dans une région en proie à de multiples conflits armés n'était pas une décision banale. En Israël même la situation semblait bloquée mais jusqu'à quand les palestiniens des territoires occupés allaient-ils supporter les arrachages de plantations d'oliviers, les destructions de bâtiments et les exactions des colons qui faisaient plusieurs victimes chaque semaine sans aucune réaction de la communauté internationale et encore moins des autorités d'occupation. Jusqu'à quand le Hamas d'un côté et le Hezbollah d'un autre pourraient-ils se contenter de réactions limitées ? La situation politique était si tendue que la seule question était désormais : quand et comment elle allait déboucher sur une confrontation armée.

Inquiet de cette situation et estimant avoir laissé assez de temps à Miral pour qu'elle y voit plus clair, Dov décida de la rejoindre quoi qu'elle dise. Il reprit contact avec elle et devant sa détermination elle se laissa convaincre elle accepta de le revoir et ils convinrent du jour et de l'heure où il la retrouverait chez elle à Nazareth.

Alors que Dov était encore dans l'avion qui le ramenait en Israël une nouvelle étape vers un affrontement majeur fut franchie. L'armée de l'air israélienne opérait des

vols de reconnaissance au dessus de la Syrie, ce qui avait déclenché, en représailles, des tirs de roquettes depuis le sud du Liban vers différents points du territoire israélien. En même temps, en répliques aux menaces de Netanyahu qui dénonçait la poursuite du programme nucléaire iranien, le Guide Suprême prononçait un discours évoquant l'arsenal de missiles Shahab-4 que possédait son armée, des missiles qui pouvaient être dotés aussi bien d'explosifs conventionnels, que de têtes chimiques, biologiques ou même nucléaires. Au sud, le Hamas déclenchait depuis Gaza des tirs de roquettes sur des villes et des kibboutz israéliens, tandis qu'au nord le Hezbollah entamait des mouvements de troupes vers la frontière libano-israélienne.

En sortant de l'appareil Dov n'était pas au courant de ces derniers développements. Il respira le souffle du vent tiédi par le passage au dessus du tarmac. Derrière l'odeur des gaz brûlés, il percevait celle de la mer, comme lorsqu'il revenait à Tel Aviv après un court déplacement pour un congrès ou une réunion de chercheurs. Cette époque d'avant le grand saut dans l'inconnu lui paraissait terriblement lointaine.

Jusqu'à l'arrivée dans le hall des bagages il ne remarqua rien d'inhabituel. Mais au passage en douane la tension était encore palpable. En voyant les visages inquiets des personnes qui attendaient les voyageurs Dov comprit que des choses graves s'étaient passées. Dans le hall d'arrivée le silence inhabituel et mille autres détails imperceptibles achevèrent de le convaincre : une fois de plus le pays était en guerre. Les manchettes des journaux en caractères énormes ne firent que confirmer son impression première. Il se rendit très vite au comptoir de location de voiture le moins encombré et prit le premier véhicule disponible. Il remplit rapidement le contrat de location et vingt minutes plus tard il était sur la route de Nazareth.

Le trajet qui, habituellement durait une heure ou deux, lui prit près de 4 heures à cause des nombreux barrages de contrôle. Il entendait le grondement des avions qui sillonnaient le ciel sans pouvoir les voir. Des explosions se succédaient, parfois lointaines, parfois toutes proches. Ces bruits n'avaient rien à voir à ce qu'avait connus Dov lorsque quelques roquettes Qassam ou Katioucha atteignaient le sol ou étaient interceptés par les missiles du Dôme de Fer. Il ne s'agissait pas d'un regain d'activité du Hamas mais de toute autre chose. La radio était avare de commentaires. Dov imaginait les pires hypothèses. D'une façon ou d'une autre les guerres en Syrie, en Irak et les offensives de Daesh étaient sans doute en train de s'étendre vers l'intérieur du territoire national. Il finit par arriver à Nazareth après un ultime barrage de contrôle où il dû parlementer longuement. Après que les militaires eurent vérifié qu'il ne faisait pas partie des officiers rappelés ils le laissèrent passer.

En ville régnait un calme inquiétant. Pas d'embouteillage, pas de concert de klaxons comme à l'accoutumé, les rares passants se pressaient au lieu de flâner et de s'interpeller.

Dov connaissait le quartier où habitait Miral et savait qu'il ne pouvait parvenir jusque chez elle en voiture. Il fallait se garer et faire quelques centaines de mètres à pied.

Les bruits d'explosion se rapprochaient. Lorsqu'il arriva devant le bâtiment où habitait Miral elles devenaient assourdissantes. Il s'engouffra dans l'escalier. Des gens descendaient vers les abris en sous-sol. Tandis que Dov essayait de se frayer un chemin vers les étages, une explosion plus forte que toutes les autres lui déchira les tympanes et il n'entendit plus rien du tout.

EPILOGUE

Il fallut à Tawfiq et à Camille de longues années d'enquêtes depuis le Sénégal puis depuis la France pour retrouver la trace de Dov. Mais la piste s'arrêtait à ce dernier contrôle à l'entrée de Nazareth. Celle de Miral n'allait pas au delà du jour où elle les avait informé de son rendez-vous avec Dov.

Lorsqu'ils n'étaient pas pris par leur travail ou par leurs deux enfants ils continuaient à chercher. Le moindre indice ravivait leurs espoirs et ils se relançaient dans de nouvelles investigations. De déceptions en déceptions ils finirent par n'espérer qu'une chose : trouver l'endroit où ils pourraient se recueillir tous les ans le jour anniversaire de la disparition, probablement simultanée, de leurs deux meilleurs amis.

Avec tout autant d'obstination Camille et Tawfiq ne cessèrent de s'interroger sur une tragédie bien plus vaste : Qu'est-ce qui a cloché, qu'est-ce qui a fait qu'une initiative prise au début du 20^e siècle par quelques pionniers conscients du piège qui allait se refermer sur les juifs d'Europe, une tentative de sauvetage mille fois justifiée par ce qui a suivi, ait abouti à un autre piège ? Pourquoi n'a-t-il pas été possible d'éviter que la réparation d'une injustice ne débouche sur une autre injustice ? Aurait-il été possible de l'éviter ?

Les responsables d'un tel gâchis sont-ils dans un seul camp ou dans les deux ? Ils ne trouvaient pas plus de réponse à ces questions qu'à celles qui concernaient le sort de Miral et Dov.

FIN

